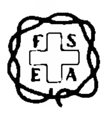


Camp supérieur du Ghori Parbat. — A l'arrière-plan, les montagnes de Bagini, (7000 mètres).

D'après une aquarelle d'André Roch. Propriété K. Weber

PUBLIE SOUS LES AUSPICES DE LA
FONDATION SUISSE D'EXPLORATIONS ALPINES

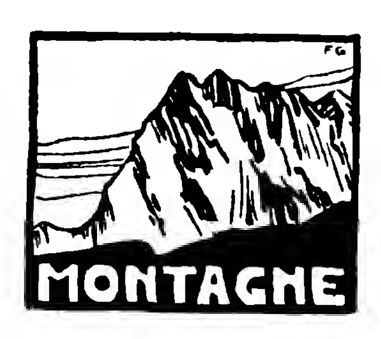


ANDRÉ ROCH

GARHWAL HIMALAYA

EXPÉDITION SUISSE 1939

avec trois cartes en noir dans le texte
1 illustration en couleurs
et 43 illustrations en noir, hors-texte



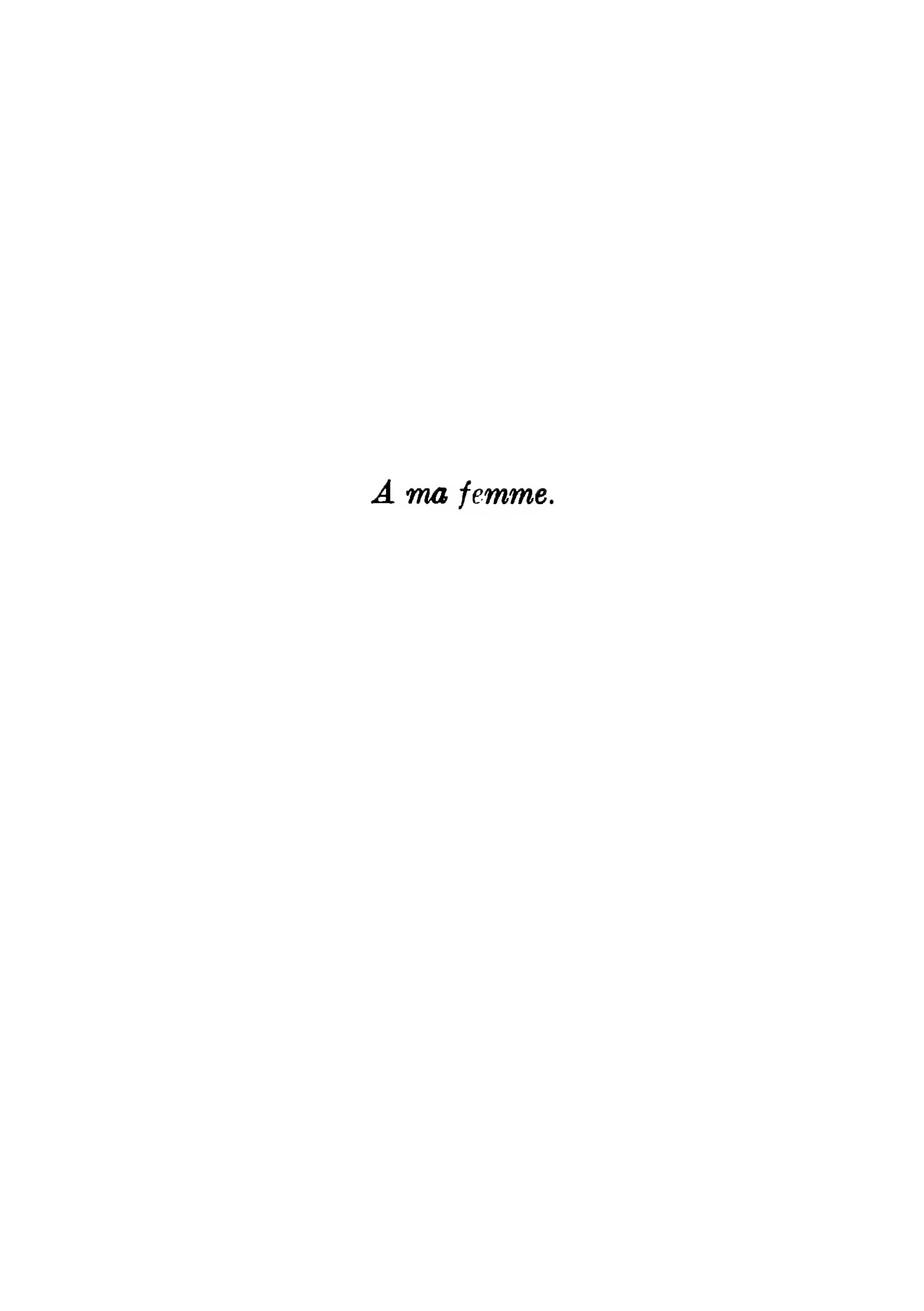
EDITIONS VICTOR ATTINGER

7, PL. PIAGET
NEUCHATEL

4, RUE LE GOFF
PARIS Ve

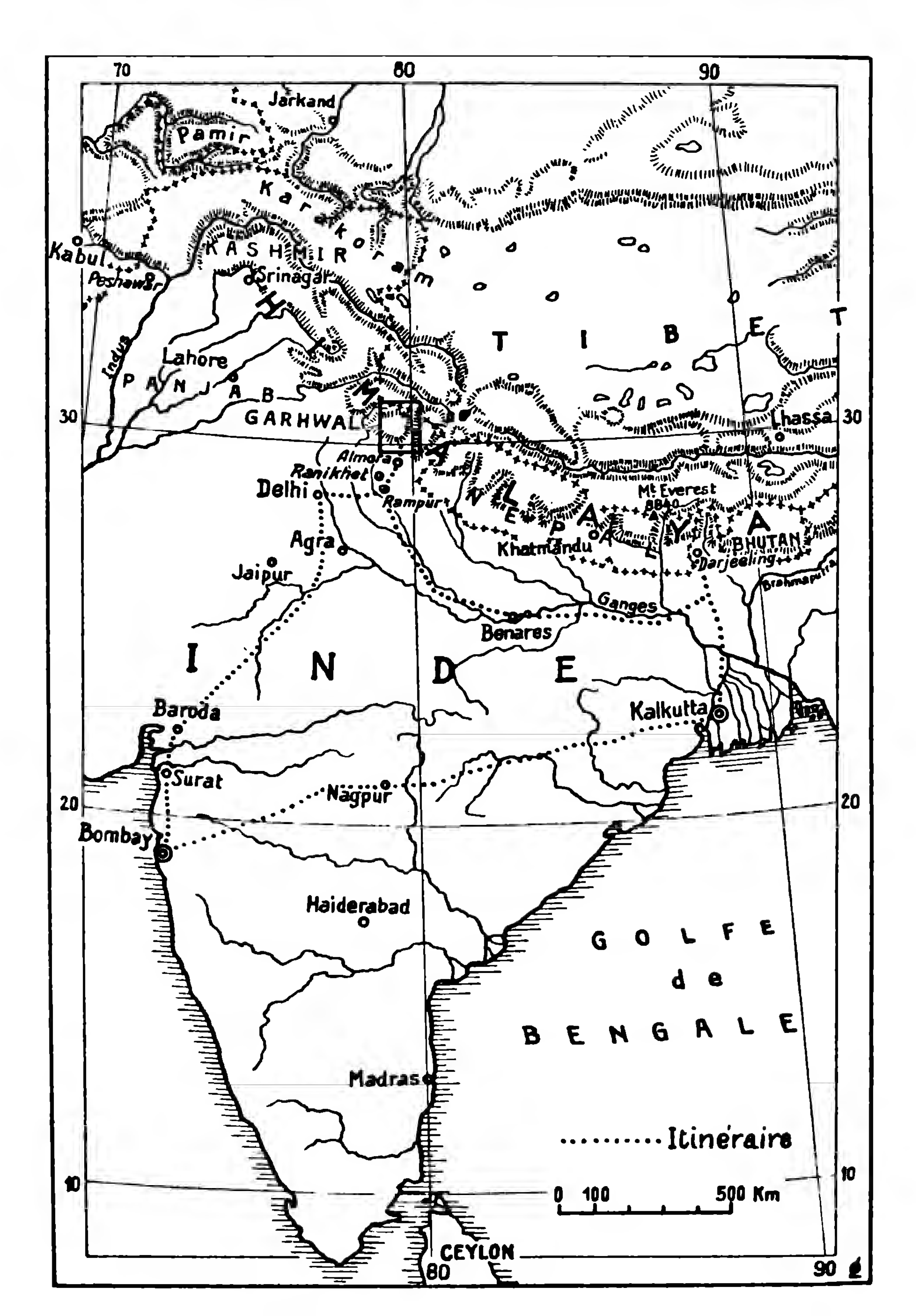
Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires sur papier vergé à la forme B. C. L. 1887, dont vingt exemplaires numérotés 1 à 20, et trente exemplaires réservés à la Fondation Suisse d'Explorations Alpines, numérotés de I à XXX.

4763



A ma femme.

Au début de ce récit, j'adresse une pensée de gratitude à l'initiateur de la « Fondation Suisse d'Explorations Alpines », Karl Weber, grâce auquel l'expédition au Garhwal a pu être réalisée. Son idéalisme, son enthousiasme, son coeur généreux furent pour chacun des participants un soutien moral puissant. Je tiens à lui en témoigner ici ma sincère reconnaissance.



70
80
90
Jarkand
Pamir
Karakoram
Kabul
Peshawar
KASHMIR
Srinagar
HIMALAYA
TIBET
Indus
Lahore
PANJAB
GARHWAL
30
Lhassa
Almora
Ranikhet
Delhi
Rampur
NEPAL
Mt Everest
8840
Khatmandu
BHUTAN
Darjeeling
Brahmaputra
Agra
Jaipur
Ganges
Benares
INDE
Baroda
Kalkutta
Surat
Nagpur
20
Bombay
Haiderabad
GOLFE
de
BENGALE
Madras
Itinéraire
10
0 100 500 Km
CEYLON

INTRODUCTION

En 1934, j'eus la chance de faire partie de l'expédition internationale du professeur Dyhrenfurth au Karakoram-Himalaya. L'expérience acquise me valut de diriger en été 1938, une expédition au Groënland oriental, ayant pour objectif l'exploration de la région montagneuse située au nord d'Angmagssalik, découverte en 1912 par le savant suisse de Quervain, et baptisée par lui « Schweizerland » à cause de sa ressemblance avec les montagnes de Suisse. Il en avait mesuré le plus haut sommet et le nommait « Mont-Forel » (3360 m.), du nom d'un de ses amis, F. A. Forel, naturaliste suisse romand notoire.

Notre expédition de 1938 avait miraculeusement réussi: tous les buts que nous nous étions assignés avaient pu être atteints, au prix d'énormes efforts il est vrai. C'est à grand'peine que nous avions pu arriver au pied du Mont-Forel, les Esquimaux qui devaient nous convoyer avec leurs traîneaux à chiens, nous ayant abandonnés à mi-distance entre la côte et la montagne. Nous avions dû continuer avec deux traîneaux seulement et réussîmes malgré les restrictions imposées à atteindre le sommet du Mont-Forel et à explorer l'Inlandsis. Le bateau, qui devait nous ramener en Europe, ne put franchir la banquise qu'après dix jours de

manœuvres délicates, ce qui nous évita un hivernage à Angmagssalik qui eut été fort désagréable, car nous n'y étions nullement préparés et les provisions de la colonie danoise se trouvaient épuisées.

Lorsque l'aventure prit fin, le calme qui succéda à la tension morale provoqua chez moi une profonde dépression nerveuse. Le fait d'avoir vécu tant d'émotions et d'être retombé subitement dans une vie paisible m'avait terriblement affecté. J'avais terminé la relation de nos aventures, quand Ernst Feuz, ancien champion du monde de ski et alpiniste de classe, me dit qu'il croyait pouvoir mettre sur pied une expédition suisse à l'Himalaya. Il avait réussi à créer un fonds pour des explorations alpines en pays étrangers.

La nostalgie des montagnes fantastiques, des régions inexplorées, des vallées sauvages à la végétation subtropicale, et enfin de la vie d'étapes et de camps m'avait immédiatement repris d'une façon irrésistible.

Faire des projets d'ascensions dans l'Himalaya, rechercher dans les revues alpestres les récits des explorateurs et les photographies des sommets visés, repartir pour les plus hautes montagnes du monde! Une intense excitation et la fièvre du départ m'animaient.

Il me fallut établir un projet. Tâche délicate, car ces montagnes, hautes et dangereuses, sont à une échelle bien différente de celles que nous connaissons.

J'allai rendre visite à mon ami Marcel Kurz, le meilleur spécialiste suisse des montagnes d'Asie. Je préconisai une exploration du Namcha Barva (7755 m.), sommet situé dans la boucle du Bramapoutra, à l'extré-

mité orientale de la chaîne de l'Himalaya. Kurz me le déconseilla car c'est une région où il pleut énormément (douze mètres de pluie par année), et me recommanda par contre la région du glacier de Gangotri dans le Tehri Garhwal, visitée en 1938 par le professeur Schwarz-Gruber tué pendant la guerre dans la presqu'île de Kertsch en couvrant une retraite allemande. De superbes montagnes de six à sept mille mètres entourent ce bassin glaciaire. La marche d'approche en est cependant un peu plus longue que celle des montagnes du Garhwal que nous choisîmes finalement comme but.

Le Garhwal présente l'avantage d'un accès facile et rapide. On y compte une dizaine de sommets de sept mille mètres, connus et explorés, mais qui n'ont pas encore tous été gravis. C'était tout à fait ce qu'il nous fallait. Au point où en est la technique himalayenne, mieux vaut réussir l'ascension d'une cime de sept mille que d'échouer en tentant un sommet de huit mille. L'alpinisme a encore beaucoup à apprendre de l'Himalaya!

Toute cette élaboration de projets se faisait alors que j'ignorais encore si l'expédition pourrait avoir réellement lieu. Subitement le financement fut assuré, la date du départ fixée, et les places retenues sur le *Conte-Verde* qui quittait Venise le 10 mai.

Il nous restait trois semaines pour nous préparer et nous équiper. Feuz se rendit à Londres pour obtenir les autorisations nécessaires et des renseignements sur le Garhwal; il y rencontra le Dr T. G. Longstaff, le colonel Strutt, Sydney Spencer et Eric Shipton qui lui donnèrent de judicieux conseils.

Pendant ce temps, je m'occupais de l'équipement et de la subsistance. Je parcourus toute la Suisse. A Heerbrugg j'eus la chance de voir un Anglais, Michæl Spender, qui travaillait chez Wild à la mise au point du relevé photogrammétrique du Groënland. Il avait été plusieurs fois déjà à l'Himalaya et me donna d'excellents conseils.

J'allai à St-Gall pour des sacs de couchage, à La Chaux-de-Fonds pour des tentes, à Bâle pour des cagoules et des combinaisons contre le vent. Et rien que pour emballer les provisions il ne fallut pas moins de quarante caisses. Plusieurs maisons mirent aimablement du matériel à notre disposition ou nous le cédèrent à prix réduit.

Se basant sur l'expérience que j'avais acquise au cours des expéditions précédentes, mes camarades me désignèrent pour prendre la direction de celle-ci. Feuz, hélas! ne pouvant quitter son travail, fut empêché de partir au dernier moment. Un ingénieur topographe, Ernst Huber, qui venait de terminer ses études, fut agréé pour nous accompagner et faire le relevé photogrammétrique du bassin de Kosa que nous devions visiter dans notre seconde campagne. La pharmacie que nous emportions mérite aussi une mention spéciale; mon père m'avait établi une liste sommaire de produits, et Hermann Salvisberg la compléta et nous prépara les médicaments avec la manière de s'en servir: c'était un splendide travail qui nous rendit de grands services. Deux guides devaient prendre part à l'expédition: Fritz Steuri, de Grindelwald, dont la réputation n'est plus à faire; il avait été au Groënland avec le Dr Fanck pour le film *S. O. S. Eisberg*, et aux Etats-Unis d'Amérique comme professeur de ski. Là, il avait

pris part aux Olympiades de Lake Placid et avait été champion suisse de ski en 1935. Et David Zogg, d'Arosa, dit Vitter, guide et professeur de ski, doué d'une force naturelle extraordinaire, champion suisse et champion du monde de ski. Vainqueur à plusieurs reprises des courses du Kandahar et du derby du Parsenn, il avait également été au Groënland avec le Dr Fanck.

Les derniers jours furent particulièrement fatigants, et l'atmosphère très tendue. Les équipements commandés en hâte n'étaient pas encore tous arrivés et les heures se passaient à téléphoner aux quatre coins de la Suisse. Enfin tout fut prêt. Je rentrai à Genève pour prendre congé des miens tandis que Vitter Zogg regagnait Arosa et Fritz Steuri, Grindelwald.

Le 9 mai 1939, nous étions de nouveau tous rassemblés à Zurich. Après un mémorable dîner d'adieu nous filions dans la nuit par l'express du Gothard pour Milan et Venise.

Bercés par les secousses du train, nous nous sentions heureux d'être enfin en route et d'avoir terminé ces préparatifs hâtifs et compliqués. Quel soulagement !

Le lendemain matin, nous voguions, à Venise, dans un de ces taxis-bateaux à moteur qui remplacent peu à peu les gondoles. Le *Conte-Verde*, de la Lloyd Triestino qui fait le service de l'Orient est en rade. Nous accostons : le navire est archi-plein ; Zogg et Steuri occupent la cabine du chef de la lingerie et du chef du repassage, Huber celle du chef boulanger et moi celle de l'infirmière ; je suis le mieux servi.

Au crépuscule, nous levons l'ancre; le paquebot quitte majestueusement la cité des Doges dont nous verrons longtemps encore se silhouetter dans l'embrasement du couchant le campanile et les dômes de St-Marc.

Cette fois-ci nous sommes bien partis, et voguons vers les montagnes prestigieuses de l'Himalaya. Une merveil-veilleuse aventure nous attend !

* * *

Notre plan primitif comportait trois campagnes: 1) Avant la mousson, une tentative au Dunagiri, 7066 mètres; 2) Pendant la mousson, une exploration du bassin de Kosa, et 3) Durant la période de beau temps (septembre - octobre) une visite au groupe de Bagini.

Au cours du début de l'expédition, les visions fugitives que nous eûmes sur le cirque de Bagini furent si rébarbatives que nous abandonnâmes ce projet pour nous rendre lors de la troisième campagne au glacier de Baghat Kharak où l'ascension du pic de Badrinath (7138 m.) ou Chaukhamba, nous tentait terriblement.

De toute façon, le Dunagiri restait notre but principal. Ce superbe sommet domine la vallée du Dhauli de quatre à cinq mille mètres, et son ascension avait déjà été tentée plusieurs fois. Eric Shipton entre autres était parvenu avec un *Sherpa* jusqu'à la longue crête sommitale ouest. Faute de temps, les ascensionnistes n'avaient pu pousser plus haut. D'ailleurs, comme nous le verrons, cette arête est longue et difficile. Le grand avantage que présentait pour nous cette montagne était que son exploration était



Pendant tout l'été, les habitants du Garhwal font un intense trafic avec le Tibet au moyen de chèvres et de moutons. Ils y transportent du riz et des épices, et rapportent aux Indes du sel et du borax.



Le Changabang et le Kalanka sont deux montagnes de granit de 6900 mètres d'alti... dominent le glacier de Rhamani où fut installé le camp de base pour l'ascension d...giri.

Les Sherpas s'occupent du dépeçage d'une chèvre. Les poumons sont [illegible] les [illegible] seront retournés, remplis de sang, et constitueront d'excellentes saucisses.



Les porteurs Bhotias font cuire un mouton à leur manière. Les poils de la bête ont été brûlés, la peau raclée puis passée au safran, et enfin la bête est rôtie comme à la broche.

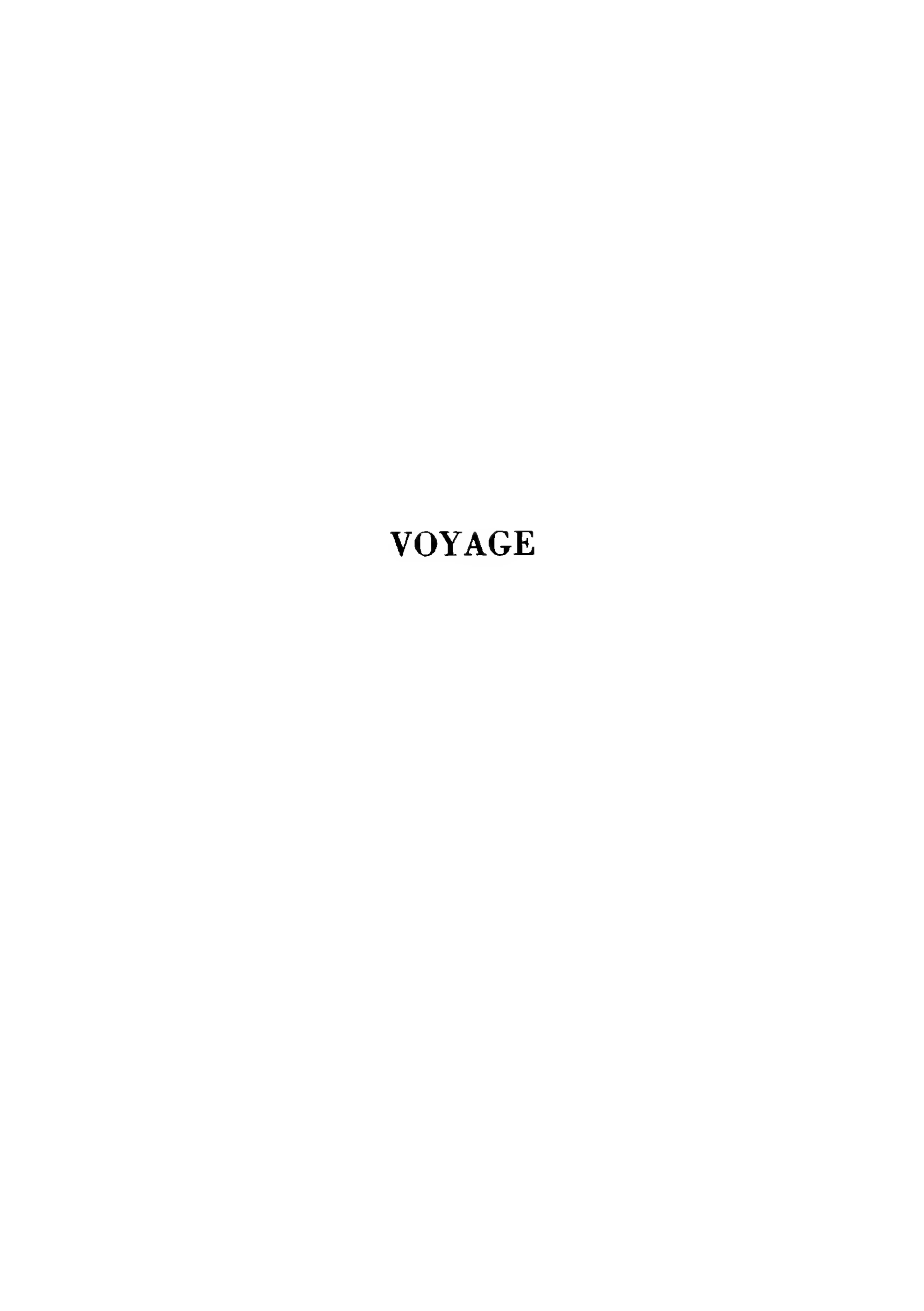
déjà faite; nous savions où l'attaquer et nous n'avions pas besoin d'en faire le tour au préalable pour en déceler les voies d'accès les plus aisées.

Il existe dans l'Himalaya une sorte de règle d'honneur qui fait que certaines montagnes sont réservées à certains pays. Lorsqu'un pays lance plusieurs expéditions vers la même montagne, les ressortissants de ce pays l'explorent et font part aux grimpeurs d'autres nationalités, par des récits et des photographies, de leurs expériences, bonnes ou mauvaises. Les possibilités d'accès sont ainsi peu à peu méthodiquement déterminées. Si, une fois la montagne explorée et la voie d'accès découverte, une caravane étrangère réussit l'ascension, son succès, en somme, n'est assuré que grâce aux expériences acquises par d'autres. Tel fut notre cas au Dunagiri. Je me dois d'ajouter que les alpinistes anglais qui avaient entièrement exploré ce superbe pic et qui en avaient même presque réussi l'ascension, mirent à notre disposition, avec une parfaite bonne grâce, tous les renseignements possibles.

Le second de nos buts était l'exploration du bassin de Kosa où Huber devait faire un relevé photogrammétrique. En réalité, cette région avait été explorée par des géomètres hindous du bureau topographique des Indes, et la carte existait déjà, mais comportait des lacunes qu'il fallait combler. L'intérêt essentiel de cette expédition-là résidait dans le fait que jamais des alpinistes n'avaient mis le pied dans la région, et qu'on ignorait, par conséquent, si les montagnes en étaient accessibles. Les sommets principaux du massif, dont la forme rappelle celle du Mont-Collon d'Arolla, sont la Hathi Parbat (6747 m.), la

« montagne-éléphant », et le Ghori Parbat (6712 m.), la « montagne-cheval ». Pourrons-nous atteindre l'une ou l'autre de ces cimes?

Comme nous le verrons au cours de ce récit, les buts n'ont pas tous été atteints, mais l'expédition n'en fut pas moins passionnante et instructive au plus haut degré.



VOYAGE

Nos premières impressions du voyage sur mer sont plutôt mitigées. Sur le pont, toutes les chaises-longues sont occupées; au salon et au fumoir il n'y a pas une place. Les passagers sont en grande majorité des Juifs chassés d'Allemagne et d'Autriche qui émigrent à Shangaï. Ils ont dû quitter leur patrie dans les vingt-quatre heures, et sont tristes d'avoir dû subitement tout abandonner. L'avenir leur a peut-être prouvé aujourd'hui que leur sort est après tout meilleur que celui de leurs coréligionnaires restés en Allemagne.

Au cours de l'après-midi nous touchons Brindisi, et en profitons pour descendre à terre, histoire de nous dérouiller les jambes. Nous échouons dans un petit café en voûte où l'on nous sert un vin délicieux.

Au port, grande agitation. Un bateau, le *Sicilia*, embarque canons et motocyclettes et tout un matériel de guerre; « pour l'Albanie », nous chuchote-t-on à l'oreille. Une fois le chargement terminé, la troupe, au garde-à-vous, salue les couleurs qu'on hisse, puis la fanfare joue l'air national italien tandis que les soldats s'engouffrent dans les flancs du paquebot.

Dans l'après-midi du lendemain, 12 mai, nous doublons l'île de Crête. Longtemps, des sommets pelés qui attei-

gnent deux mille mètres sont visibles; on y distingue même des flaques de neige au creux des ravins.

Devant l'impossibilité de rester sur le pont ou dans les salons, nous nous retirons dans nos cabines pour dormir.

Le lendemain, la chaleur augmente et devient humide. Escale à Port-Saïd dans la soirée. La Méditerranée est donc déjà traversée! Nous descendons à terre, transportés par de gros remorqueurs à moteur, alors que les émigrés juifs sont consignés à bord. Chaque fois que je pense à Port-Saïd, le souvenir de ma première impression de 1934 me revient à l'esprit. On ne peut prétendre que cette ville soit typiquement orientale; elle est en réalité un port franc, ramassis extraordinaire de tous les spécimens de l'humanité. De toute façon, cette escale a ceci de bon, qu'elle ouvre les yeux du voyageur novice qui se rend immédiatement compte qu'il n'est plus en Europe et que quelque chose de nouveau commence. Il réalise là, mieux que partout ailleurs, qu'il y a dans le monde une grande variété de mœurs, de langues, de religions et d'individus...

Dans les rues, c'est l'éternel raccolage, par des Arabes à la chemise flottante ou aux longues robes; les femmes sont voilées, d'ailleurs on en voit peu, sinon celles d'une certaine catégorie et qui sont plutôt déplaisantes. Une agitation énervante anime la ville. Huber se fait « coller » un appareil photographique qu'il paye aussi cher qu'en Suisse, et nous sommes heureux de regagner notre bateau au milieu de la nuit.

Le lendemain nous naviguons en plein canal de Suez, lequel compte cent soixante-huit kilomètres de longueur.

Dans le lac intérieur nous croisons une quantité d'autres bateaux, tandis que le long des berges désertiques, des caravanes de chameaux défilent de leur allure souple et dégingandée. Si nous n'allions pas vers les régions montagneuses de l'Asie, ces caravanes nous donneraient la nostalgie du désert.

En sortant du canal, le bateau trace son sillage le long de la ville de Suez. Ce sont tout d'abord les luxueux quartiers des consulats, de magnifiques villas basses entourées de palmiers, puis, dans le fond de la baie, le port, et l'on devine la ville dans le lointain. La chaleur est lourde sous un ciel gris-blanc. Une quantité de voiliers rentrent de la mer Rouge en louvoyant contre un fort vent du Nord.

Le 15 mai, le Sinaï est dépassé depuis longtemps. La chaleur devient étouffante, aussi allons-nous nous baigner sur le pont où une piscine en toile a été aménagée. Au cours de l'après-midi, nous buvons du whisky avec deux officiers anglais qui, leur permission passée en Angleterre, vont reprendre leur service aux Indes. L'un d'eux nous montre des photos de Ranikhet: c'est justement la petite ville d'où commencera notre marche d'approche vers l'Himalaya.

Le lendemain, la chaleur augmente, tout colle, aussi n'apparaissons-nous que pour le repas de midi. Puis après un bain dans la piscine dont l'eau n'est même plus rafraîchissante, couchés sur des rouleaux de cordes d'un diamètre de plus de dix centimètres, nous contemplons la côte d'Ethiopie. Cette région est si dénudée et désertique que cette vision nous effraye. Nous ne sommes en effet pas accoutumés à pareil spectacle dans nos pays occi-

dentaux où la végétation recouvre même le sommet des collines. Ici ce sont des bancs rocheux rougeâtres absolument pelés, derrière lesquels apparaissent des montagnes aux silhouettes sinueuses, elles aussi pelées, et auxquelles l'éloignement donne des teintes violacées.

Dans la soirée, escale à Massaoua, mais interdiction de descendre à terre. Le port est encombré d'une foule de vaisseaux de guerre de toutes dimensions à bord desquels sans interruption des signaux lumineux scintillent. La côte est plate, couverte d'immenses hangars et entrepôts; derrière la ville, des montagnes assez élevées se silhouettent au clair de lune sur un ciel de désert. Au bout de deux heures de temps, le bateau repart et nous allons nous coucher.

Le 17 mai est le jour le plus étouffant de toute la traversée. Un gros cétacé, puis deux, puis trois, nagent en sautant hors de l'eau à l'avant, des dauphins probablement, et nous suivons leurs ébats avec un émerveillement amusé.

De Massaoua, nous traversons sur la côte orientale de la mer Rouge, rives dénudées et montagneuses. Ces montagnes peu élevées sont tabulaires ou en forme d'aiguilles. Une série d'îles s'avancent dans la mer; l'une d'elles semble porter des fortifications. Le soir à 7 heures, nouvelle escale: Aden où nous descendons à terre. La première chose qui nous frappe est la couleur très foncée de la peau et des cheveux des Arabes. En taxi, à travers un défilé montagneux, nous allons jusqu'à la ville indigène située à cinq milles du port. Les rues sont grouillantes et puantes. Les indigènes dorment partout et n'importe où, devant

les maisons, au milieu de chèvres, de moutons, de chats et de chiens. Vu au clair de lune, ce spectacle est extraordinaire. Nous avons peine à nous représenter que des êtres humains puissent vivre ici, tant le pays est sec.

Nous allons voir les antiques citernes qui, abandonnées, avaient peu à peu disparu sous les débris, mais récemment remises en état sous la direction d'un ingénieur anglais. L'impression que nous gardons de cette visite est indicible. Nous parvenons bientôt à un immense ravin rocheux situé au-dessus de la ville, endroit désertique, et éclairé par la lune. Une série de bassins absolument desséchés, douze mètres de profondeur, cinquante de largeur environ sur des centaines de mètres de longueur, s'étagent dans ce vallon. Entre les bassins, des jardins bien entretenus s'allongent, aux allées bordées de plates-bandes fleuries. Notre guide nous montre un puits dans lequel une petite pierre qui tombe met trois secondes pour toucher le niveau de l'eau. A Aden il pleut en moyenne tous les trois ans, « mais, explique notre homme, actuellement, la sécheresse est extrême car il y a huit ans qu'il n'a pas plu. »

Le jour suivant, le *Conte-Verde* quitte la mer Rouge pour entrer dans l'Océan Indien et voguer vers l'Orient. Le temps est beau et la mer plate comme un lac de Suisse par temps calme. Il fait très chaud. A plusieurs reprises des dauphins dérangés s'écartent du navire, puis nous suivent en bondissant dans notre sillage. Nous troublons aussi des bancs de poissons volants, qui rasent la surface de la mer pour plonger de nouveau après des vols de cinquante à cent mètres. Pendant une partie de la journée nous longeons

les montagnes déchiquetées de la côte de l'Arabie, puis peu à peu nous nous retrouvons en pleine mer.

Les jours suivants les vagues moutonnent légèrement. Je me fais faire des piqûres contre la fièvre typhoïde et le tétanos; ce qui me donne de la fièvre et m'oblige à rester au lit.

Enfin, le 21 mai, veille de notre arrivée à Bombay, nous fêtons joyeusement notre dernière soirée à bord. Nous sommes forcés de constater que notre ami Huber n'a vraiment pas de chance; après s'être fait « enfiler » un appareil photographique à Port-Saïd, après avoir abîmé sa montre en plongeant dans la piscine, il a oublié sur le pont une paire de jumelles qu'on lui avait prêtée. Lorsqu'il y songea, c'était trop tard, elle n'y était plus! Aussi Huber a-t-il grand besoin d'oublier ses malheurs et il est très gai ce soir.

Le lendemain, soit douze jours après avoir quitté Venise, nous arrivons à Bombay. Nous y resterons trois jours — jusqu'au 25 mai — pour gagner en train Kathgodam, puis, en auto, Ranikhet, point de départ de notre marche d'approche. Vers les 5 heures du matin nous entrons dans le port, balisé par une interminable file de bouées. A 7 heures l'ancre est jetée et nous sommes en quarantaine. Une quantité de voiliers croisent dans la baie. Bombay est en partie visible: grandes maisons, entrepôts, cheminées d'usines fumantes, et, sur la droite, la silhouette d'une colline ornée de palmiers. Enfin à dix heures nous sommes à quai. Quel bonheur de retrouver enfin la terre ferme!

A notre étonnement, une nombreuse délégation de la colonie suisse de Bombay nous attendait. Le consul de Suisse en tête, M. Sonderegger, que je connaissais depuis notre passage en 1934, entouré de M. Hurschler, de la maison Volkart, de Bombay, et par M. Rigg. Feuz avait averti le consul de notre arrivée, et tous ces messieurs étaient gentiment venus nous souhaiter la bienvenue et nous aider à accomplir les formalités de douane. Nous constatons avec plaisir que tout le matériel d'expédition est arrivé sans dégâts, même la fameuse caisse de médicaments expédiée au dernier moment. Tout se passe relativement bien grâce à l'excellente organisation de notre ami Feuz, dont nous regrettons l'absence. Les employés de la douane, des Anglais, sont très conciliants, et après une explication sommaire, tout s'arrange: il y a simplement quelques droits à payer

Après avoir été photographiés plusieurs fois par des reporters pour différents journaux du pays, nous partons dans l'auto du consul pour l'hôtel Majestic où nous pouvons enfin nous reposer un peu sous l'agréable courant d'air de gigantesques ventilateurs. Les quatre jours que nous allons passer à Bombay vont être agréablement remplis grâce à l'obligeance de nos compatriotes qui devinrent pour nous de vrais amis. Nous sommes invités à déjeuner à l'hôtel Taj-Mahal par le directeur de la maison Volkart Brothers, M. Vonesch. C'est le plus chic hôtel de Bombay; la salle à manger est immense, vert pâle et étoilée d'argent. La vue sur la rade est d'autant plus plaisante que les mets sont délicieux. Pour le dessert, on nous offre des mangues, fruits exquis, de la grosseur

d'une pomme. Il est difficile de distinguer les fruits bien mûrs, mais la saveur de ceux-ci est douce, parfumée et rafraîchissante.

Au cours de l'après-midi, tandis qu'Huber et Fritz Steuri retournent au *Conte-Verde* faire leurs adieux, M. Hurschler me promène en auto dans des quartiers encombrés de marchés de légumes et de poissons. Là, j'ai l'occasion de filmer en couleurs, des étalages de fruits bigarrés, des perroquets superbes, et un gamin qui fait faire des acrobaties à deux singes enchaînés. Il est difficile de tourner à cause de la foule qui vous entoure dès que l'on s'arrête. Cette populace est puante et désagréable, et si l'on a le malheur d'être familier, elle devient vite arrogante.

Huber, qui a retrouvé ses jumelles sur le *Conte-Verde,* est enchanté, et le soir un dîner chinois nous est offert. On y sert des mets mystérieux, comme des nids d'hirondelles par exemple, et les bâtonnets d'usage nous mettent à une rude épreuve; nous préférons reprendre la cuillère.

La soirée se termine chez M. Sonderegger, consul de Suisse, où nous entendons au gramophone moult disques de jodels, et des airs suisses d'accordéon et de clarinette. Pour ne pas gêner les voisins, le gramophone est installé dans la salle de bain, mieux isolée que les autres chambres. Cette agréable soirée se termine à une heure avancée de la nuit.

Le jour suivant, nouvelle invitation à déjeuner au Taj-Mahal. Nous passons la journée à compléter nos provisions et l'équipement de nos coolies. Nous avons la chance de trouver du chocolat Nestlé qui vient des Etats-Unis d'A-

mérique, des confitures Lenzbourg, produit suisse, et du beurre en boîte de Nouvelle-Zélande. Puis, sous la conduite du directeur Vonesch, nous achetons des couvertures de laine à un prix vraiment modique, des chaussettes et des bas de laine, sans oublier la literie indispensable à notre voyage en train à travers les Indes, soit deux draps et une housse par personne.

Soirée chez M. Vonesch qui nous montre un magnifique film en couleur de ses propres chasses au tigre. Et comme nous lui racontions l'aventure de la montre de Huber, sur-le-champ, il décrocha la sienne de son poignet et la donna à Huber; ce geste spontané si gentil nous toucha beaucoup.

Le troisième jour, nous achetons encore à bon compte huit mille cigarettes, grâce à l'intervention de nos compatriotes. Puis M. Rigg s'occupe de l'expédition par chemin de fer de notre matériel.

Tout paraît bien organisé et nous pouvons profiter de l'après-midi pour nous promener dans l'auto du consul suisse mise obligeamment à notre disposition avec son chauffeur hindou. Nous allons voir la fameuse Tour du Silence, sur la colline de Malabar; c'est là que les Parsis exposent leurs morts, vite dévorés par les oiseaux de proie. De là-haut, je filme en couleurs la vue grandiose de la baie de Bombay, la mer d'un bleu sombre ferme l'horizon. Comme premier plan, des touffes de buissons aux fleurs roses et lie-de-vin; l'ensemble est ravissant. En rentrant en ville, une maison en construction retient notre attention. Dans ce pays, la main-d'œuvre est vraiment bon marché, car le béton est transporté, de la bétonneuse à la construction, de main à main sur de grands plats métalliques légère-

ment creux. Demi-nus, les ouvrriers sont échelonnés sur un échafaudage, et se passent avec rapidité les plats chargés de béton tandis que les plats vides redescendent de la même manière.

Nous terminons notre promenade par les quais de Bombay pour photographier l'immense arc de triomphe *The Gate of India,* la porte de l'Inde. C'est un monument imposant dont le pittoresque est relevé par les Hindous qui se promènent sur la grande place pavée qu'il domine.

Dans la soirée, Fritz Steuri part à 8 h. 15 pour Calcutta et Darjeeling afin d'y recruter six *Sherpas,* c'est-à-dire des porteurs pour la haute montagne. A notre tour, nous quittons Bombay une heure plus tard. Vitter Zogg accompagne les bagages jusqu'à Kathgodam, tandis qu'Huber et moi allons à Dehra-Dun, au Bureau du Service topographique des Indes, pour y prendre les cartes existantes de la région, but de notre expédition, ainsi que d'y relever les coordonnées des points trigonométriques du Garhwal en vue du relevé photogrammétrique projeté. Au départ de Bombay nous voyageons dans un wagon réfrigéré ce qui est délicieux et nous permet de bien dormir. Nous descendons sur le quai des stations pour nous dégourdir les jambes. La fournaise paraît d'autant plus terrible le lendemain quand, à 5 h. 30 du soir, nous quittons Zogg à Muttra; il continue sur Kathgodam, tandis que nous filons sur Dehli d'où nous atteignons Dehra Dun à 8 heures du matin, après deux nuits et une journée en chemin de fer. A Dehra Dun il fait heureusement un peu moins chaud que dans les plaines de l'Inde.

Nous descendons à l'hôtel Royal d'où nous téléphonons au major Osmatson qui a fait la plus grande partie du relevé topographique du Garhwal. Il nous répond de son lit où le cloue un abcès purulent au tibia; il nous reçoit quand même le plus aimablement du monde, et nous conduit en boitillant au Bureau du Service topographique. Là, il nous donne les cartes de la région au 1: 50000, échelle qui correspond à notre carte nationale. Malheureusement, ces cartes ne sont pas terminées et n'existent qu'à l'état de bleu. Quoique difficiles à lire ces documents constitueront une aide précieuse pour nos marches d'approche et nos ascensions. On nous indique aussi les coordonnées des points trigonométriques du Garhwal, puis nous visitons le petit musée de l'Institut géodésique où nous admirons d'anciens théodolites ainsi qu'un appareil permettant de prédire les marées.

Le major Osmatson fera coller sur toile les cartes que nous désirons et nous les enverra à Ranikhet où nous les recevrons avant notre départ pour les montagnes.

L'après-midi, repos à l'hôtel, puis nous reprenons le train à 8 h. 25 pour Bareilly et Kathgodam. Vers 2 heures du matin, le jour suivant, nous arrivons à Bareilly avec une heure et demie de retard. L'autre train, que nous devons prendre en direction de Kathgodam, a trois heures de retard de sorte que nous avons le temps de flâner, de nous intéresser au trafic de la gare grouillante de monde. Sur les quais des coolies gisent un peu partout, près de nous se trouve toute une famille hindoue avec serviteurs, femmes et enfants. Enfin notre train arrive et nous pouvons dormir jusqu'à Kathgodam où nous retrou-

vons Vitter Zogg. A 10 heures du matin, départ pour Ranikhet, en auto, par Nainital, capitale des provinces de Kumaun. La route est extrêmement tortueuse. Ces premières collines de l'Himalaya où la végétation est luxuriante, sont tantôt très raides, tantôt en pente douce. Des flancs entiers de montagnes sont cultivés en terrasses occupées par des rizières. On croirait voir un relief grandeur naturelle où les courbes de niveau découpées en tranches seraient posées les unes sur les autres.

A Ranikhet, l'auto nous dépose devant le bureau de poste. Le dak bungalow où vont loger ordinairement les étrangers de passage se trouve sur la route en dessous de Ranikhet. Nous confions nos bagages à des coolies qui nous suivent et arrivons en cinq minutes à pied, au bungalow que nous sommes seuls à occuper, ce qui est très agréable. Sa situation est charmante au milieu des pins, face à une profonde vallée boisée.

La ville de Ranikhet, située au faîte d'une colline, couvre un immense espace. Une quantité de baraquements militaires sont éparpillés dans les forêts de pins. Partout des terrains de sport: ici, un champ pour le polo, là pour le baskett-ball, plus loin, c'est un terrain de golf. Le quartier des bazars se trouve de l'autre côté de la montagne. La température est agréable car nous sommes à plus de deux mille mètres d'altitude. Vers la fin de l'après-midi nous montons au sommet de la colline pour rendre visite à Mrs. Brown, secrétaire local de l'*Himalayan Club*, laquelle a bien voulu nous orienter dans la mise en œuvre de notre expédition. Nous surprenons Mrs. Brown dans son ravissant jardin, occupée à arroser ses

Vue du pied de l'arête ouest du Dunagiri, en direction du Sud. A gauche, le Trisul (7135 m.), à droite le Nandakna (6310 m.), et le Nanda Ghunti.

Le camp de base du Dunagiri, à 5000 m. environ, sur les bords du glacier de Rhamani. Au fond, le Trisul (7135 m.).



Le Changabang (6900 m.) et lanka à gauche, vus de l'Ouest.



Le Dunagiri vu du Sud, à gauche l'arête ouest par laquelle fut effectuée l'ascension

1) Col (5[illegible]0 m.) où fut installé le premier camp supérieur.
2) Corde fixe
3) Sommet de l'éperon (6000 m.) où fut installé le second camp. C'est aussi le point atteint par Shipton.
4) Point de l'arête atteint lors de la première tentative par Fritz Steuri, David Zogg et André Roch

Le Dunagiri, vu du Nord. A droite, l'arête ouest.

Photo F. Huber

plates-bandes de dahlias, d'œillets et d'autres belles fleurs, tandis que d'énormes papillons égayent les pelouses. Mrs. Brown, active et pleine d'humour, nous donne une foule de renseignements utiles. Elle nous explique comment nous devons nous y prendre pour notre marche d'approche et nous montre la direction d'où l'on voit le Trisul (7135 m.), à plus de cent kilomètres de distance, quand les pluies ont nettoyé l'atmosphère. L'empaquetage des provisions et de l'équipement nous demande six jours. Les caisses et les sacs ne doivent pas dépasser quarante kilos. Nous nous rendons souvent aux bazars pour acheter l'une ou l'autre chose qui nous manque encore. Un jour, en rentrant au dak bungalow, nous suivons les ébats d'une troupe de singes qui se chamaillent dans les arbres. Un autre jour, on nous raconte qu'un officier anglais vient de tuer une panthère non loin d'ici.

Nous visitons l'église et la trésorerie de Ranikhet, allons au cinéma et assistons à un match de polo. Tout en admirant les magnifiques chevaux des joueurs, je discutais avec deux officiers anglais qui me questionnaient sur la situation militaire de la Suisse et leur expliquais la notion de la neutralité helvétique.

Nous nous attendons chaque jour à voir arriver Fritz Steuri et ses porteurs.

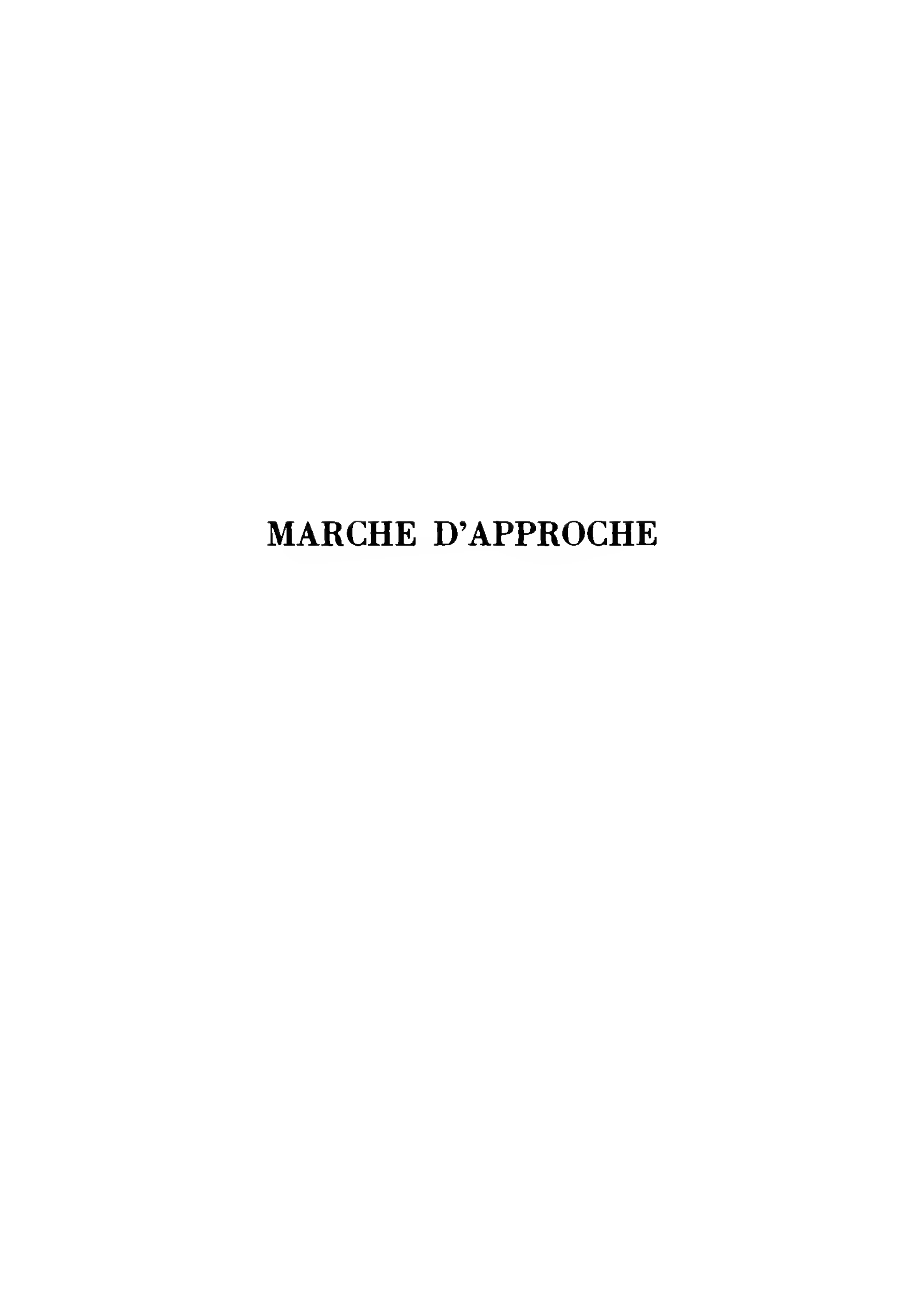
Enfin, le 1er juin, Fritz Steuri arrive avec ses six *Sherpas*, petits hommes aux yeux bridés, dont le chef est Angdawa; il y a aussi Nyma 2, qui parle un peu l'anglais, Nyma 6, Tillie, Gombu et Nuri, un tout jeune homme. Ils viennent souvent de très loin, du Tibet ou du Népal; ils sont de religion bouddhiste, ce qui rend les

rapports très agréables. Comme les guides de nos pays, ils ont leur carnet de porteur où sont inscrites toutes les expéditions auxquelles ils ont pris part. Darjeeling, station climatérique, est situé à plus de deux mille mètres et, par sa fraîcheur, attire beaucoup d'Anglais. M. Kidd, directeur de la « Darjeeling Progress Association », le syndicat d'initiative de l'endroit, tient un registre où sont inscrits tous les porteurs. Devant sa maison, vêtus de toutes les manières possibles, une quantité de ceux-ci sont rassemblés. Parmi eux se trouvent de beaux gaillards qui ont déjà participé à des expéditions sur les flancs de l'Everest, du Kangchendzönga ou du Nanga Parbat. Certains d'entre eux ne présentent leur livret que quand on le leur demande, signe de modestie qu'on apprécie. Le choix fait, les porteurs désignés doivent encore subir un examen médical. Fritz Steuri a trouvé de forts beaux lurons bien décidés. De nature simple, ils se contentent de peu et, dirigés convenablement, leur travail est très efficace...

Pendant deux jours encore nous emballons, puis le soir du second jour une camionette vient chercher nos caisses et nos sacs, tandis que les malles sont déposées chez Mrs. Brown, où nous les retrouverons au retour. A la trésorerie, où je passe pour toucher quatre mille roupies, il faut plus de deux heures pour les compter. Reste la question du fusil de chasse; impossible d'en trouver ici; nous télégraphions à M. Vonesch, à Bombay, qu'il veuille bien envoyer un des siens. Le port d'armes de ce genre étant soumis à une réglementation sévère, je dois remplir plusieurs formulaires pour que cet envoi puisse se faire.

Enfin, le samedi 3 juin, à 5 heures du matin, nous sommes debout. Les derniers sacs sont vite bouclés et nous montons en camion en direction d'Almora par une route tortueuse à souhait. Cette fois nous sommes bien en route pour la grande aventure. Suis-je content? En réalité je suis au comble de la joie, mais cette joie est diminuée par un certain sentiment de responsabilité qui rend pour moi ce moment solennel. Et puis si j'ai désiré toute ma vie de partir pour l'Himalaya et que ce désir se réalise pour la seconde fois et que, en plus, je pars comme chef d'expédition, vraiment, je ne peux rien désirer de plus. Je me suis tant réjoui, que maintenant que je suis comblé, il me semble qu'il me manque quelque chose, et qu'un vide se creuse devant moi!

Pour les bouddhistes, le parfait bonheur est de ne rien désirer, de vivre de méditations et de contemplations. Comme je suis loin de cette conception! Et pourtant nous nous dirigeons vers le pays où les lamas méditent et contemplent, pays où les gens sont heureux. Allons-nous apprendre d'eux le secret de leur bonheur?



MARCHE D'APPROCHE

La première partie de notre marche d'approche consiste à gagner le village de Lata où nous ferons un dépôt de matériel et de provisions en vue de nos deuxième et troisième campagnes. De Lata, nous irons établir un camp de base sur le glacier de Rhamani pour tenter l'ascension du Dunagiri (7066 m.), notre premier but.

Deux chemins conduisent de Ranikhet à Lata: le premier consiste à descendre la rivière Pindar jusqu'à Karnaprayag et à remonter la rivière Alaknanda qui passe à Chamoli et à Joshimath; le deuxième va directement vers le Nord et franchit une série de cols de plus de trois mille mètres d'altitude. En prenant le premier, on a l'avantage de pouvoir utiliser les poneys, mais la chaleur et le climat sont éprouvants. Sur les conseils de Shipton[1], nous avions décidé de suivre le chemin des cols. L'itinéraire y est plus direct et Shipton lui-même avait couvert cette distance de plus de cent kilomètres à vol d'oiseau, en cinq journées, ce qui représente une moyenne de plus de vingt-cinq kilomètres par jour si l'on tient compte des

[1] Eric Shipton, un des plus remarquables explorateurs anglais de l'Himalaya.

détours du chemin. C'est une belle performance car les différences de niveau sont énormes.

Dix jours seront nécessaires pour traverser ce pays de collines. Le col de Kuari (3850 m.) termine cette étape. De là-haut, subitement, toutes les montagnes du Garhwal apparaissent. Nous pensons y avoir l'impression du touriste qui, montant de Kandersteg à la Gemmi, voit, du col, brusquement surgir toutes les cimes des Alpes Pennines. Mais tant de splendeurs ne se contemplent pas sans de sérieux efforts et avant de franchir le col de Kuari, nous aurons bien des étapes à parcourir, des difficultés à surmonter.

A un moment donné, notre camion quitte la route d'Almora et, par un chemin affreusement tortueux, se dirige franchement vers le Nord. Des versants entiers de montagnes ont été creusés en une succession de terrasses pour la culture. En chemin, nous troublons une troupe de singes qui se sauvent sans frayeur. Les singes sont sacrés pour les Hindous et ils vivent en colonies nombreuses aux alentours des temples où ils sont nourris et vénérés.

A 11 h. 30 du matin, nous arrivons à Baijnath, point terminus de la route. Au centre du village, constitué par une unique place entourée de masures, il y a un grand attroupement: ce sont les quarante coolies commandés, qui de partout sont venus à pied jusqu'ici; ils ont parcouru soixante-dix kilomètres et plus pour commencer leur travail de porteur. A la vue de cette troupe hétéroclite notre première impression n'est guère favorable car dans la bande se trouve un peu de tout: vieillards déguenillés, enfants demi-nus, des infirmes, un bossu et un boiteux.

Comment ces pauvres êtres vont-ils s'acquitter de leur contrat qui stipule qu'ils doivent porter quarante kilos pour les étapes fixées par le gouvernement, et variant de quinze à vingt kilomètres? Nous serons vite rassurés par la tenue impeccable et la résistance de ces hommes qui terminent régulièrement les étapes avec leurs énormes fardeaux malgré la pluie, la neige, les orages, la chaleur torride ou le froid polaire. Le nombre do charges dépassant celui des porteurs, rend la répartition difficile; aussi pour diminuer le total des bagages, nous efforçons-nous de rassembler les plus légers, mais aucun porteur, et avec raison, ne veut prendre davantage que le poids prévu par le contrat. Nos *Sherpas* nous donnent un sérieux coup de main, suspendant une balance à ressort au manche du parasol du théodolite qu'ils tiennent horizontalement sur leurs épaules, ils pèsent les caisses et les sacs, répartissent les poids et distribuent les piolets, ce qui supprime une charge. Enfin, trois porteurs locaux sont engagés en plus. Quand tout paraît en ordre, nous partons pour le bungalow de Baijnath situé à cinq kilomètres de là, au sommet d'une colline. On nous signale qu'il y a danger de malaria dans la plaine chaude et humide qu'il faut traverser. Au moment de quitter le village, je tombe en arrêt devant trois caisses vides gisant dans la rue. Comme nous les avions laissées au dak bungalow de Ranikhet, je n'y comprends rien et ne peux en croire mes yeux; j'interroge un indigène et l'on me traduit sa réponse: il vient de recevoir pour son magasin des marchandises emballées dans les caisses en question! Le mystère est donc éclairci.

La distance que nous devons parcourir aujourd'hui n'est certes pas longue, mais la chaleur est accablante et Huber a la fièvre. A une bifurcation, Fritz Steuri s'approche d'un groupe de femmes occupées à laver du linge à la rivière et, dans son meilleur anglais, leur demande quel est le chemin pour le dak bungalow. Effarouchées, les femmes se lèvent et prennent la fuite. Nous prenons donc au hasard le sentier qui nous semble le meilleur et un peu plus loin un indigène confirme notre choix. Par cette chaleur la dernière montée jusqu'au bungalow est très pénible. Pourtant l'endroit est ravissant, des forêts de pins et des clairières se succèdent au flanc des collines. Vers la fin de l'après-midi un terrible orage éclate. Comme nos *Sherpas* sont restés avec les autres porteurs, Zogg et Steuri font la cuisine, tandis que Huber s'alite, terrassé par la fièvre.

L'orage cependant a à peine rafraîchi l'atmosphère. Pour être plus au frais, nous sortons les lits de sangles sur la terrasse. Pendant toute la nuit nous entendons le tam-tam des villages voisins et le bruit des danseurs. Un feu brûle dans une forêt; sa lueur éclaire les ténèbres; ce sont les aiguilles de pin du sous-bois qui sont incendiées volontairement par les indigènes.

Dès 5 heures le lendemain, nous sommes éveillés par le ramage bruyant des oiseaux. Les uns sifflent une mélodie curieuse dont je me souviens encore et qui me rappellera toujours les marches d'approche vers les montagnes de l'Himalaya. Les autres sont un coucou, qui fait un bruit assourdissant, et cinq perroquets verts répartis autour de notre maison et qui mènent une discussion interminable.

Plus loin des corneilles se chamaillent et des vautours guettent une proie.

A peine avons-nous terminé notre petit déjeuner que les porteurs arrivent les uns après les autres. Ils prennent nos sacs et vers 7 h. 30 nous partons. Dans cette région les charges sont retenues sur le dos des coolies par une sangle qui passe sur le front. Cette première véritable étape jusqu'à Gwaldam (14 km.) est exténuante à cause de la chaleur, du climat et des mauvaises conditions dans lesquelles nous nous trouvons. Pourtant le chemin est pittoresque: après être descendus la colline sur laquelle est perché le bungalow, nous nous engageons dans une vallée ouverte où nous dépassons un temple bouddhique enfoui sous une végétation luxuriante et entouré de magnifiques grands arbres pareils à des ormeaux. La vallée que nous remontons maintenant, populeuse et cultivée, paraît interminable. Les pentes des collines sont souvent ordonnées en terrasses pour des rizières, tandis que des bananiers croissent aux bords de la route. Le chemin s'enfonce dans des forêts de pins clairsemés. La montée s'accentue, ce qui nous épuise et nous arrivons enfin à une petite source qui est la bienvenue.

Puis le chemin franchit une chaîne de montagnes et cinq minutes plus tard nous trouvons un magnifique bungalow situé sur le plateau du col (2000 m.). Ce bungalow est utilisé par des officiers anglais en congé pour des parties de chasse. Si l'atmosphère était claire, nous pourrions voir à une quarantaine de kilomètres en direction du Nord-Est, le Trisul, le Nanda Ghunti, et le Nandakna, de superbes montagnes couvertes de glaciers. Un jeune anglais, Mr.

White, profitant de ses vacances pour excursionner dans la région, est déjà au bungalow. Il est très sympathique et, par la suite, nous aurons plusieurs fois recours à lui, comme interprète dans les discussions que nous aurons avec le chef de nos porteurs.

Malgré la beauté du lieu, la température plus agréable et la vue superbe sur d'immenses forêts, je me sens vraiment fatigué et même malade, et après avoir pris une tasse de thé et mangé des sandwichs, je vais me coucher. Vers 6 heures du soir, un nouvel orage d'une violence extraordinaire éclate.

Le lendemain, heureusement, le ciel est clair pour la nouvelle étape, laquelle nous mènera à Tharali, au bord de la rivière Pindar. Le chemin descend d'abord rapidement vers le Nord, jusqu'au fond de la vallée où la végétation est de nouveau subtropicale, puis suit la rive gauche de la rivière vers le Nord-Ouest, à travers des forêts de pins immenses. De temps en temps, on voit des bananiers. Il y a partout des singes; dans les mares d'énormes buffles d'eau se rafraîchissent; des zébus, petites vaches à la nuque surhaussée d'une bosse, paissent dans les sous-bois. Nous arrivons assez rapidement à un pont et longeons le village de Tharali composé d'une trentaine de maisons échelonnées sur une pente très raide et entourées de bananiers. Nous renonçons au bungalow, situé à un kilomètre et demi en arrière. L'Anglais White demande que l'on ouvre l'école où nous pourrons passer la nuit. Au cours de l'après-midi nous prenons un bain délicieux dans l'eau chaude de la rivière, mais à l'école, couchés sur la terre battue, nous dormons mal, d'autant plus que

nous sommes mangés par de petites punaises. Le pauvre Steuri est malade toute la nuit.

Au matin, nous constatons que les trois coolies supplémentaires engagés pour porter les charges que nous avions en trop, se sont sauvés sans rien dire, et il est difficile de les remplacer. Mais après une petite comédie de la part du Jémédar (chef des porteurs) qui voudrait une gratification, tout s'arrange et nous pouvons quitter le village. Fritz Steuri, toujours peu bien et très faible, est parti seul en avant, tandis que White a engagé quatre mules pour porter ses bagages.

La route s'enfonce dans une vallée encaissée et luxuriante et serpente parmi de superbes forêts de pins, qui nous paraissent plus belles encore dans l'éclairage du matin. Après avoir parcouru une dizaine de kilomètres, le chemin quitte la rivière et s'élève à flanc de coteau vers le Nord-Ouest en direction du col. Nous émergeons bientôt de la forêt et pouvons voir en direction du Nord-Est le haut de la vallée qui s'évase en un entonnoir gigantesque couvert de végétation et couronné par une énorme montagne de plus de 4000 mètres d'altitude. C'est le Jatropan dont le sommet reste malheureusement caché dans le brouillard. Il n'a pas le caractère d'une grande cime de nos Alpes, et ressemble plutôt au Niesen ou au Môle en Haute-Savoie. Sa beauté réside surtout dans le fait que ses pâturages dominent l'immense cirque sauvage et couvert de forêts qui s'ouvre devant nos yeux émerveillés. Nous dépassons le hameau de Dungari accroché à la pente comme un village valaisan. A 2 heures après midi, il commence à pleuvoir, aussi dès l'arrivée des coolies, nous dressons les

tentes dans une clairière entourée de grands arbres. Le camp s'organise rapidement, il pleut l'après-midi et la la pluie continue pendant toute la nuit, une pluie torrentielle des plus désagréables. Le lendemain matin nous plions le camp toujours sous l'averse. Le col est franchi sous un épais brouillard, qui ne nous empèche pourtant pas d'admirer la végétation et les arbres, magnifiques. La descente est interminable. Nous dépassons le village de Bangali et une nouvelle vallée, couverte de forêts de conifères et de bambous, s'ouvre devant nous. Vers midi, nous sommes à Ghat, village d'apparence misérable par ce temps gris.

Nous nous installons au bungalow où nous avons la visite d'un Anglais et de sa femme qui campent de l'autre côté du pont. Ils viennent de passer plus de cinq semaines au bord du lac de Gona, situé à une vingtaine de kilomètres au Nord, en pleine montagne, et y ont pêché plus de cent quarante truites dont ils se sont régalés. Lors d'une exploration dans la montagne, ils se sont perdus sur des pentes extrêmement raides et couvertes d'une végétation si serrée que, ne pouvant plus avancer, ils furent obligés de bivouaquer sur place. Au cours de leur séjour ils relevèrent de nombreuses traces d'ours mais ne virent qu'un seul de ces animaux, un tout petit.

Le soir, je paye 96 roupies aux porteurs, pour la période écoulée: quatre jours, ce qui fait une demi-roupie par jour et par personne, soit environ 70 centimes suisses. Après le repas nous allons voir le pont suspendu où s'ébat une troupe de singes. Ces animaux gîtent dans les rochers qui dominent le pont, du côté où nous nous cachons pour

les observer. Les singes doivent aller chercher leur nourriture de l'autre côté et traversent en courant sur les câbles avec une agilité extraordinaire en passant par les trous des tours en maçonnerie. Ils vont ensuite se dissimuler rapidement dans les rochers. On jurerait qu'ils disposent d'un système de signalisation pour avertir s'il n'y a personne sur le pont; car avant et après chaque passage ils poussent de drôles de petits cris caractéristiques.

L'étape suivante débute par une longue montée extrêmement raide sur le flanc d'une montagne. Nous sentons que nous approchons des hautes cimes. Les conducteurs des poneys de l'Anglais White ont pris la fuite ce matin de sorte que notre compagnon de route ne peut repartir. Il finit par trouver sur place de nouveaux chevaux, ce que voyant ses anciens conducteurs reviennent, de sorte qu'en fin de compte il a plus de poneys qu'il ne lui en faut. Après la première montée qui nous prend la moitié de la journée, une marche de flanc nous conduit jusqu'à Rawni (2800 m.) où nous dressons les tentes sur une prairie, où se trouve déjà celle d'un jeune Anglais se rendant à Gartok dans le Tibet. Il avait une journée d'avance sur nous, mais comme il s'est reposé aujourd'hui, nous le rattrapons.

Au cours de l'après-midi, un formidable orage éclate, et la pluie tombe avec une telle violence que nous sommes inondés jusque sous les tentes. Le soir la pluie s'arrête et j'en profite pour aller examiner l'équipement de l'Anglais qui se rend au Tibet. Il a emprunté à l'*Himalayan-Club* du matériel des expéditions à l'Everest. Sa tente est belle mais terriblement lourde pour être portée

sur une montagne élevée. En revanche elle résiste au vent et aux intempéries. Il a un lit pliant qui provient des magasins « Army and Navy Store ». C'est une combinaison très simple et ingénieuse qui maintient une toile tendue à une vingtaine de centimètres au-dessus du sol.

Le lendemain matin la pluie cesse, les tentes sèchent et nous levons le camp. Peu après le départ nous franchissons un col de 3150 mètres d'où nous voyons pour la première fois, dans une déchirure des nuages, les sommets du Nanda Gunti (6500 m. env.) et du Nandakna (6800 m. env.). Malgré le brouillard qui voile partiellement ces deux montagnes, nous sommes très excités par la vue impressionnante de ces cimes couvertes de glaciers suspendus et qui n'ont vraiment pas l'air accessibles de ce côté.

Par des forêts de sapins et de bambous, nous descendons sous la pluie qui reprend, jusqu'à Ghiugi, village sur la rivière, qui forme plus bas le lac de Gona où les truites sont abondantes. Puis nous remontons d'environ six cents mètres jusqu'à Kaliaghat, nouveau village admirablement campé sur un plateau élevé, accroché au flanc de la montagne. Ici la végétation ressemble à celle du Midi de la France. Nos *Sherpas* ont installé nos tentes dans un parc à moutons, ce qui finit par être très désagréable car on retrouve des crottes partout et, en outre, sous des pierres nichent des scorpions. Les deux Anglais arrivent avant leurs poneys qui, à la descente, n'ont pu tenir l'allure de nos porteurs. Ils entrent un moment chez nous puis vont monter leur camp un peu plus loin dans un endroit plus propice.



Le camp du col (5900 m.) vu de l'arête ouest du Dunagiri.



La dernière partie de l'arête ouest du Dunagiri. Au fond, le sommet (7066 m.).

L'étape du lendemain va nous amener jusqu'à l'alpe située au pied du col de Kuari. Le chemin, très spectaculaire, longe d'immenses parois de rochers, passe dans une gorge sauvage au flanc de laquelle jaillit une cascade éblouissante. L'alpe est misérable, mais nous nous sentons déjà presque en haute montagne. A peine le camp est-il dressé qu'un orage éclate; la grêle se met à tomber si fort que, finalement, nos tentes sont transpercées. White, dont la tente n'est pas arrivée, se réfugie dans l'une des nôtres, jusqu'à ce que finalement la sienne soit dressée tant bien que mal sous l'averse. Vers le soir, une éclaircie permet de voir, au Sud, une enfilade de montagnes boisées qui se perdent jusque dans les plaines dorées de l'Inde. Les collines sont éclairées par des rayons de soleil qui filtrent par-ci par-là entre les nuages d'orage. Depuis ma tente, j'essaie de faire une aquarelle, mais l'air est à tel point saturé d'humidité que les couleurs sur mon papier ne sèchent pas et j'abandonne.

Par bonheur le jour suivant le temps se met au beau. Nous nous éveillons sous le brouillard qui se dissipe peu à peu. Dès que le camp est plié, je pars avec White pour le col de Kuari. Nous l'atteignons après trente-cinq minutes d'une rapide montée, car nous sommes anxieux de voir ce panorama tant vanté. Du sommet du col, le sentier monte encore vers l'Est et de ce point culminant nous pouvons jouir d'une vue grandiose qui dépasse ce que j'avais imaginé. Le ciel s'est complètement dégagé et nous admirons les cimes, étincelantes au soleil, et auxquelles s'accrochent encore des cumulus blancs. A l'Ouest s'élève tout le massif de Badrinath dont le plus haut sommet est

le Chaukamba (7138 m.), puis le Nil-Kanta (6600 m.), qui ressemble au Bietschorn. Devant nous vers le Nord, nous voyons en enfilade: tout au fond, le Kamet (7755 m.) puis le Mana Peak (7275 m.), le Nilgiri Parbat, et plus près le Ghori Parbat (6712 m.) et le Hathi Parbat (6747 m.). Le panorama est d'une grandeur inaccoutumée: superbes montagnes dont les formes rappellent celles des Alpes: les Ghori et Hathi Parbat sont des Monts-Collon, le Badrinath est un Mont-Rose. Plus à l'Est, se dresse le Dunagiri (7066 m.), dont les formes rappellent celles du Weisshorn et de la Dent Blanche combinées, et qui a l'air inaccessible. Le sommet que nous avons maintenant sous les yeux, but principal de notre expédition, m'enthousiasme tout en m'effrayant un peu. Dans l'azur éthéré du matin, la montagne paraît immense et très raide.

Huber gagne un petit sommet pour placer son photothéodolite, mais lorsque tout est prêt, les nuages montent et bouchent la vue. Sur les pentes encore couvertes de neige fraîche, un grand troupeau de moutons et de chèvres s'achemine vers le col. Les bêtes sont bâtées et transportent chacune de cinq à huit kilos de sel et de borax du Tibet vers les plaines de l'Inde. Au retour les animaux ramèneront au Tibet de la farine, du riz, des épices et du sucre. Les troupeaux font ainsi cinq à six voyages par été.

Après avoir admiré cette vue unique pendant plus d'une heure, le col de Kuari passant à juste titre pour un des plus beaux cols himalayens, nous entamons la descente, deux mille mètres de dénivellation, jusqu'à Tapoban. Les brumes encapuchonnent de plus en plus les montagnes, aussi faisons-nous de fréquents arrêts pour photographier

ces effets de nuages et de cimes, lesquelles apparaissent maintenant entre de gigantesques sapins. Cette descente rappelle en plus grand celle de la Petite Scheidegg sur Grindelwald. Quelle superbe descente à ski on ferait là, d'autant plus que la pente est orientée en plein Nord; il faudrait seulement savoir jusqu'où la neige descend en hiver. Avant d'arriver à Tapoban, scène touchante! une mère sur le seuil de sa masure épouille la tête de sa fillette. Dans ce village, paraît-il, un des habitants a neuf femmes et le pauvre homme doit souvent affronter des difficultés ménagères, ce qui est concevable!

A Tapoban, au fond de la vallée, nous campons à l'Est du village sur une prairie située au sommet d'une moraine. A 6 heures du soir, White arrive de Joshimath où il est passé pour chercher le courrier, le sien et le nôtre. Ce détour d'une vingtaine de kilomètres ne paraît pas l'avoir trop éprouvé, mais il déclare pourtant qu'il ne voudrait pas aller plus loin aujourd'hui.

Le lendemain, 12 juin, nous nous accordons une journée de repos et consacrons la matinée à discuter avec le *Jémédar* (chef des coolies). Heureusement pour nous que White et son ordonnance fonctionnent comme interprètes! Nous voulons établir un prix forfaitaire pour aller du village de Lata, où nous serons demain, jusqu'au camp de base du Dunagiri sur la rive droite du glacier de Rhamani. A Lata, nous laisserions une partie de nos provisions et du matériel, pour n'emporter de vivres que pour un mois. De Lata au camp de base il faut compter six étapes en terrain très escarpé, mais les porteurs seront beaucoup moins chargés que maintenant. Ayant réfléchi le *Jémé-*

dar demande six cents roupies, somme que nous trouvons trop élevée. Notre contre-proposition est de six roupies par coolie pour les six jours de montée, plus quatre jours de retour à une demi roupie par jour, ce qui fait huit roupies par homme pour le trajet aller et retour. Pendant que nous discutons, Huber se rend à Joshimath pour y acheter des vivres pour nos *Sherpas*. Plusieurs coolies l'accompagnent pour rapporter la farine, ainsi que Nyma II qui parle un peu l'anglais, car il a travaillé à Calcutta chez un Musulman. Le soir, à son retour, Huber nous montre la facture qui se monte à cent roupies. Comme elle est rédigée en hindoustani, nous n'y comprenons rien et tout contrôle est de ce fait impossible. Plus tard nous apprendrons qu'une bonne partie de cet argent avait passé dans la poche du *Sherpa*.

Huber est enchanté de Joshimath, où il a fait l'acquisition d'un melon, lequel melon se trouve être une courge. Dommage! Pourtant la soupe à la courge n'est pas si mauvaise!

Le lendemain du départ, une grande animation règne au camp, car, avec tout ce que nous avons acheté, il y a de nouveau plus de charges que de porteurs. Nous ne voyons pas de solution sinon celle suggérée par le *Jémédar:* les porteurs feront deux voyages. Faire deux fois quatorze kilomètres avec une charge, plus quatorze kilomètres retour entre les deux voyages ne nous sourirait pas beaucoup, mais ici il ne faut s'étonner de rien et jusqu'à présent nous avons été chaque jour plus émerveillés des performances des porteurs. White, qui se dirige vers Badrinath, nous accompagne un bout de chemin. Nous le remer-

cions encore chaleureusement des bons services qu'il nous a rendus, tandis que son ordonnance fait de magnifiques saluts militaires. L'étape est courte, mais très pénible pour Fritz Steuri et pour moi qui souffrons de diarrhées terribles. Peu après Tapoban nous trouvons une source d'eau chaude sulfureuse dans laquelle nous prenons un bain délicieux. Plus loin nous dépassons une famille entière qui vit installée sous l'auvent d'un rocher. Hommes, femmes, enfants, chiens et poules s'agitent dans la fumée et une saleté indescriptible. Dans cet agglomérat d'êtres grouillants et puants il y a même une machine à coudre !...

Avant d'arriver à Lata, le chemin traverse à deux reprises l'importante rivière Dhauli dans laquelle se jette le Rishiganga. Les chutes et les rapides de ces flots constituent un spectacle grandiose tout le long du chemin. L'un des deux ponts, suspendu par des câbles métalliques, serait certainement interdit à la circulation, en Europe, et il faut, en effet, une certaine dose de sang-froid pour s'aventurer sur cette passerelle branlante. Nous croisons deux femmes tibétaines qui entament une longue discussion avec nos *Sherpas*. Elles ne sont nullement effrayées de nous voir comme les femmes des pays musulmans ou hindous que nous venons de traverser. Les yeux bridés, les pommettes saillantes, les cheveux noirs, ces paysannes portent de ravissants colliers d'argent incrustés de turquoises, et un pendentif orné d'une croix.

Lata est adossé à la montagne et ressemble à un village tessinois. Les maisons plus primitives que dans les vallées de Suisse ont des toits recouverts de dalles de

granit. La vallée est assez encaissée, et les célèbres cèdres nommés « déodars » s'échelonnent sur les pentes; les flancs des montagnes, parfois coupés d'immenses parois rocheuses, s'élancent vers le ciel d'un seul jet de deux à trois mille mètres de différence de niveau, ce qui donne un aspect austère au paysage. Le *lambardar* (chef du village) met une masure à notre disposition pour entreposer les vivres et le matériel que nous désirons laisser là, et nous autorise à dresser deux tentes sur la terrasse dallée de la maison. Les femmes indigènes, portant des hottes pleines de bois et de légumes, glissent furtivement devant notre camp; un indigène nous amène un enfant à l'œil infecté, et nous lui donnons des tablettes à dissoudre dans l'eau pour en faire des compresses; une demi-heure plus tard nous voyons parmi les spectateurs l'enfant dans les bras de son père, le petit malade a le front barbouillé de blanc. Les pastilles ont été pilées dans un peu d'eau et la tête du patient badigeonnée avec cette solution, tout comme les fakirs se frictionnent le visage à la bouse de vache: nous n'avions certes pas pensé à cette méthode! Le soir, quelques coolies du second transport arrivent. Plusieurs d'entre eux sont restés en arrière et rejoindront demain matin.

Le jour suivant, peu avant le départ, le *Jémédar* me dit que dix coolies en ont assez et désirent regagner Rhanikhet. Je tiens à régler leur compte et à payer aussi ceux qui sont venus en plus de Gwaldam et de Dungari. La somme due aux porteurs est donc versée, mais nous nous apercevons bien vite que le filou en empoche la plus grande partie. J'arrête immédiatement les versements. Le

Jémédar vient me dire que trois porteurs sont malades, puis cinq, puis six; finalement je me mets en colère, et l'informe que je vais lui payer sur-le-champ le prix du transport jusqu'ici moins les deux cents roupies avancées pour les rations, que nous le renvoyons et que, dorénavant, nous engagerons les porteurs nous-mêmes. Il s'adoucit alors; nous lui demandons de faire aligner les dix coolies qui rentrent, et leur réglons directement leur compte; un des coolies, malade, est absent, un de ses compagnons lui donnera sa paye.

L'incident réglé, nous constatons qu'il manque encore deux caisses, lesquelles cependant rejoignent bientôt. Tout a été trié et nous laissons ici le matériel de photogrammétrie. Il avait été prévu que Huber travaillerait d'une façon indépendante, pour les relevés topographiques, mais, en définitive, il viendra avec nous vers le Dunagiri pour s'accoutumer à la vie en haute montagne, et s'habituer à ses porteurs.

Enfin, à 10 h. 30, nous sommes prêts et nous mettons en route. Lata, que nous quittons, est le dernier village et il nous faudra six étapes pour atteindre le camp de base sur les bords du glacier de Rhamani. Nous engageons un *dak walla* (courrier) qui fera la navette entre Joshimath et notre camp de base. Les charges ont été réduites de quarante à vingt-cinq kilos. Nous en avons vingt-cinq, plus douze de rations pour les *Sherpas* et les coolies. Une quarantaine de porteurs monteront jusqu'au camp de base et redescendront à vide, tandis que seuls nous accompagneront nos six *Sherpas* pour établir les camps supérieurs et tenter l'ascension.

Le chemin s'élève tout d'abord de flanc, puis directement le long de pentes extrêmement raides. Pour la première fois nous avons mis nos chaussures ferrées, ce qui rend la marche pénible. Fritz Steuri ne se sent pas bien et le coolie que nous avons engagé pour la poste lui porte son sac. Je suis moi-même aussi indisposé et cette montée me fatigue énormément. Pour comble de malheur, une petite pluie se met à tomber. Nous dépassons la limite des forêts et arrivons bientôt sur une épaule herbeuse où nous installons le camp à quatre mille mètres. Cette fois nous sommes bien en montagne; les pentes sont couvertes de rhododendrons, les uns à fleurs blanches, et d'autres, géants, à fleurs mauves. D'ici, la vue doit être superbe mais, malheureusement, nous ne voyons que peu de chose car les brouillards traînent. En direction du col de Kuari, le ciel s'éclaire et de temps en temps une pointe fantastique surgit hors des nuages dans la direction des Hathi et Ghori Parbat.

L'étape suivante, qui se fait sous un ciel gris, débute par une pente sérieuse. Puis nous longeons de flanc, sur la gauche, l'arête sur laquelle le camp avait été installé. Le sentier conduit assez loin jusqu'à une terrible montée en ligne droite qui nous amène au col de 4483 mètres que nous devons franchir; l'endroit est singulièrement escarpé. Au col nous faisons halte pour nous reposer et manger. J'en profite pour filmer les porteurs qui, comme des diables, escaladent la pente et émergent du brouillard au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de nous. Pendant un instant le Trisul, tel le Mont-Blanc, apparaît dans une éclaircie.

Nous nous demandons par où nous allons pouvoir continuer notre marche, et attendons de voir ce que vont faire les porteurs; car ceux de Lata ont déjà pénétré à plusieurs reprises dans ces gorges escarpées au cours d'expéditions précédentes. De l'autre côté du col un précipice sans fond se perd dans les brouillards. Sur la gauche, des parois de rochers semblent interdire tout accès. Mais déjà les coolies s'engagent de flanc le long de ces rochers sur des pentes presque verticales. Comme ils portent leurs charges avec des sangles qui passent sur le front, ils peuvent ainsi s'appuyer sur leurs bâtons ou se tenir des deux mains. Leurs manœuvres adroites au-dessus du précipice sont saisissantes. Par moment, on aperçoit à deux mille mètres plus bas le début des fameuses gorges de Rishi, probablement les plus terribles qui soient au monde et où personne n'a encore mis le pied[1].

Notre itinéraire jusqu'au glacier de Rhamani remonte la gorge de Rishi sur sa rive droite, en passant parfois à plus de deux mille mètres au-dessus du fond du défilé pour redescendre un peu plus loin jusqu'à la rivière. Le torrent qui s'échappe du glacier de Rhamani se jette dans le Rishiganga. Heureusement pour nous, ce n'est qu'au-

---

[1] En 1885 déjà, deux guides de Grindelwald, Emil Boss et Ulrich Kaufmann, accompagnant un Anglais, W. W. Graham, avaient tenté sans succès d'atteindre le bassin du Nanda Devi en passant par ces gorges. Ce n'est qu'en 1935 que Shipton et Tilman réussirent à forcer le passage au prix d'énormes difficultés. Deux ans plus tard, Tilman revint avec une expédition anglo-américaine dont faisaient partie le professeur Graham Brown, N. Odell, Peter Lloyd, W. F. Loomis, Charles Houston, et Arthur Emmouns, qui avait pris part à l'expédition du Minya Gonkar (7587 m.) en 1932, et enfin Tilman et Odell qui réussirent alors à atteindre le sommet du Nanda Devi (7820 m.), encore actuellement le plus haut pic gravi au monde.

dessus de ce confluent que le chemin devient tout à fait mauvais et qu'il faut une semaine pour avancer de quelques kilomètres seulement, et hisser les charges le long de parois rocheuses très escarpées. D'ailleurs, ce que nous allons voir dans les gorges va nous suffire amplement comme impression sensationnelle. Une comparaison: prenez la vallée la plus sauvage des Alpes, faites-y passer à mi-hauteur un sentier et vous n'aurez pas encore une idée exacte de ces lieux affreux, car le sentier, souvent barré par des bancs rocheux verticaux, s'élance alors mille mètres plus haut ou au contraire s'abaisse à mille mètres plus bas. Cette traversée ne manque pas de charme, mais elle demande une certaine accoutumance. Aussi ne pouvais-je pas regarder les porteurs lourdement chargés, se mouvoir dans ces parois à pic, sans me sentir paralysé de frayeur; ils manœuvraient lentement, avec adresse et sécurité, sans jamais faire le faux-pas qui aurait été fatal. Puis, par une traversée descendante, nous arrivons à un pierrier où les coolies s'arrêtent pour passer un à un afin d'éviter les pierres dérochées par ceux d'en haut. Plus bas, ils ramassent des branches de genévrier pour le feu de camp à l'alpe de Durashi, où nous parvenons bientôt; une cabane en ruine s'y trouve. Si cette masure délabrée a l'air misérable, nous sommes en revanche au milieu d'un ravissant tapis de fleurs aux corolles rouges, des anémones mauves, blanches et jaunes, et des iris nains violets. Des oiseaux étranges chantent dans la forêt. Le temps s'est amélioré au cours de l'après-midi, et nous entrevoyons dans une éclaircie, une cime immense, élancée et étincelante: le Nanda Devi!

Le lendemain matin la pluie fine recommence. Fritz Steuri et moi sommes toujours malades ce qui rend la marche très fatigante. Par une montée pas trop raide nous parvenons à un nouveau col où les coolies déposent un sac de farine pour le retour. Le Nanda Devi soudain apparaît comme à portée de main. Sa pyramide fantastique est encore plus imposante que le Cervin. Malheureusement les brouillards la cachent bientôt. La descente de l'autre côté du col est extrêmement raide au long de pentes d'herbe piquante et d'éboulis. Plus loin, une ravissante clairière s'ouvre devant nous: des fleurs abondantes, un grand arbre et une cabane en bambous, effondrée. Tout autour se dressent les falaises schisteuses de la gorge du Rishiganga; c'est Dibrughetta. L'endroit est étrange tout en ayant un caractère austère et accueillant. Nous campons dans le bois à une altitude inférieure à celle des deux dernières nuits et le soleil qui brille maintenant est très chaud. Les coolies font un tapage infernal et poussent de grands cris pour effrayer les ours qui pourraient nous rendre visite. Au-dessus de nous, vers le Nord, pointe un contrefort du Dunagiri, lequel paraît si haut et si raide que nous nous demandons ce que sera le Dunagiri lui-même!

Le lendemain (17 juin), les rayons de soleil qui effleurent nos tentes à travers les feuillages des grands arbres annoncent une journée magnifique. A 8 heures, nous quittons cet endroit charmant pour nous élever d'une hauteur considérable directement sous bois, puis de flanc, sur la droite, vers l'Est. Nous sommes bientôt très haut, au-dessus de la gorge, et commençons alors une traversée ver-

tigineuse à flanc de coteau qui va durer deux jours. Fritz Steuri qui se sent beaucoup mieux porte gentiment mon sac, d'ailleurs je me sens mieux aussi moi-même. Vers 2 heures de l'après-midi, nous arrivons sur les bords d'un petit torrent de l'autre côté duquel de gros blocs sont accumulés. La pente est si raide que nous doutons de pouvoir dresser convenablement les tentes, aussi commençons-nous un terrassement laborieux. Les *Sherpas* viennent nous aider, tandis que les porteurs s'installent sous un rocher surplombant qui constitue un excellent abri. Nous sommes littéralement accrochés sur la côte, à plus de mille mètres au-dessus du Rishiganga. Sur l'autre versant de la vallée, nous apercevons le glacier du Trisul. Bientôt nous abandonnons la construction de notre plate-forme qui demande trop de travail et nous finissons par niveler un emplacement au-dessus des rochers où les deux tentes peuvent être dressées côte à côte. Sous le rocher, le grand feu où les *Sherpas* cuisinent est très pittoresque, aussi j'en profite pour tourner un film en couleurs. Ailleurs, les porteurs se sont répartis sous tous les auvents possibles et partout des flammes s'élèvent et chauffent les rochers pour la nuit.

Le lendemain, la traversée continue et devient de plus en plus scabreuse. Il n'est plus question de sentier, seules les rares traces des expéditions précédentes marquent le passage. Le moindre faux pas nous précipiterait mille mètres plus bas jusqu'au torrent bouillonnant. Par endroits l'itinéraire descend dans le fond de gorges latérales où il faut franchir un torrent encaissé; puis il remonte au haut de parois de roches presque verticales où les coolies éche-

lonnés font des miracles d'équilibre avec leurs charges et leurs bâtons. J'ose à peine les regarder manœuvrer, mais je constate qu'ils marchent avec beaucoup d'adresse. Tous sont sans chaussures; la peau de la plante des pieds est à tel point durcie qu'elle forme un cuir épais qui tient très bien sur les rochers. Par contre, dans les pierriers, plusieurs hommes se blessent et le soir, au camp, nous devons faire quelques pansements; ces blessures d'ailleurs guérissent avec une rapidité extraordinaire.

Nous arrivons bientôt sur un épaulement où la vallée du glacier de Rhamani qui vient du Nord, rejoint celle du Rishiganga. Une fois que tous les coolies sont rassemblés nous tenons conseil sur la route à suivre. Les porteurs, eux, voudraient descendre jusqu'au torrent où ils trouveraient de l'eau et du bois pour camper, tandis que pour nous cela représenterait une perte d'altitude de plus de mille mètres. De l'endroit où nous sommes, nous ne voyons malheureusement pas si les traces continuent à être praticables à flanc de coteau. Vitter et moi partons donc en avant pour reconnaître le passage et les porteurs attendront que nous les rappelions. Vitter monte trop haut sur des pentes extrêmement raides alors que je traverse en montant légèrement un immense pierrier. Plus loin, les pentes ont l'air de devenir moins rapides aussi je hèle Steuri en lui disant de faire venir les porteurs. Mais ceux-ci ne veulent pas bouger et Fritz doit les menacer du bambou qui lui sert de canne; la troupe s'ébranle alors lentement. Par des pentes désagréables, moitié herbeuses, moitié rocheuses, nous parvenons bientôt au confluent de deux rivières, à un replat sablonneux formé par une

ancienne moraine, et comme, en cours de route, les porteurs ont ramassé du bois, nous allons pouvoir camper. L'altitude dépasse les quatre mille mètres; le temps est gris et le pays est dénudé. Malgré cela nous sommes assez satisfaits car nous sentons que nous approchons du but.

Le lendemain (19 juin), dernière étape. Le départ est lent car les porteurs rechignent devant le parcours. Je pars dès que possible avec Huber pour chercher un emplacement pour le camp de base. Nous suivons tout d'abord la crête d'une haute moraine, puis traversons sur la droite une série de ravins. Une nouvelle moraine très redressée se présente, puis une troisième. Après trois heures de montée nous atteignons un charmant plateau herbeux au milieu duquel coule un ruisseau et où nous surprenons quatre mouflons qui prennent la fuite.

L'endroit est délicieux mais il est important d'établir le camp de base aussi haut que possible; nous poursuivons donc. En cheminant, je chasse des papillons, passe-temps exténuant d'ailleurs. Une nouvelle plaine qui semble être la dernière où il y ait encore de l'herbe s'étend devant nous. Je pose mon sac et tandis que j'envoie Huber voir plus haut s'il ne se trouve pas un endroit plus abrité en vue d'y installer le camp, je descends à la rencontre des coolies. Je les rejoins bientôt; ils sont rassemblés, assis, au sommet de la plus forte pente, et n'ayant aucune intention de faire un pas de plus. Voyant leur inertie, je finis par annoncer au chef du transport que les porteurs ne seront pas payés s'ils ne montent pas jusqu'à l'emplacement choisi. Les coolies comprennent ce qu'on attend d'eux et se remettent

en route; dix porteurs ont pris du bois en plus de leurs charges.

Sur la prairie choisie nous faisons déposer les charges, et, à peine le sac d'argent est-il arrivé que Fritz Steuri et David Zogg se mettent en devoir de payer les porteurs. Ceux-ci forment le cercle autour de nous et, l'un après l'autre, viennent toucher leur dû, soit huit roupies plus huit annas de *backschich* (pourboire) par tête. En outre, je fais un chèque sur la banque de Ranikhet pour le trajet Ranikhet-Lata, et chacun recevra quatorze roupies en plus. Naturellement, ils réclament encore un *backschich,* mais nous restons inébranlables. En prenant l'argent qu'ils viennent de recevoir dans les mains jointes, certains saluent leur monnaie, en portant les mains au front et en faisant des révérences. A peine la cérémonie de la solde est-elle terminée que les coolies nous quittent pour passer la première nuit du retour à une altitude plus clémente. Nous expliquons à ceux de Lata qu'ils doivent revenir dans un mois, le *dak walla* (postier) leur dira la date exacte.

Seuls six *Sherpas* restent avec nous, plus le *dak walla* de Lata qui ne partira que demain pour emporter des lettres et des nouvelles toutes fraîches. Pendant que les *Sherpas* dressent les tentes, nous pouvons enfin admirer le site curieux où nous nous trouvons. C'est la dernière prairie que nous rencontrerons; elle est complètement entourée de moraines et l'herbe y est courte et drue. Derrière ces déserts de pierres quelques sommets surgissent dont deux spécialement impressionnants. En direction du Nord-Est, le Changabang (6900 m.), pointe vers le ciel sa cime élancée et symétrique. Ce monolithe de

granit poudré de neige est d'une hardiesse et d'une élégance de forme incomparables. La couleur de la roche enneigée lui donne l'air d'être en cristal. Derrière, à droite, on distingue la Kalanka, cime neigeuse d'altitude un peu supérieure, mais insignifiant à côté de son prestigieux voisin. Vers le Nord, la masse énorme du sommet du Dunagiri surgit, seule la partie supérieure en est visible, le reste étant caché par les moraines. Nous contemplons en silence le haut de la longue arête ouest par laquelle devra s'effectuer l'ascension: elle n'a certes pas l'air commode!

Et maintenant, au travail; nous commençons par la construction de la cuisine et nous pouvons enfin jouir d'être arrivés sans encombre jusqu'ici. Après le repas du soir, nous nous retirons immédiatement sous nos tentes; c'est notre première nuit à cinq mille mètres d'altitude. Nous ne dormirons du reste pas beaucoup car, au début, la hauteur est éprouvante. Je me sens heureux d'être arrivé, car les difficultés du transport et les discussions avec les porteurs sont maintenant terminées. Il faut reconnaître cependant que ce transport s'est effectué beaucoup plus facilement qu'en 1934 au Cachemire lors de l'expédition Dyhrenfurth. Les porteurs du Garhwal sont honnêtes, et sacs et caisses n'auraient-ils pas été cadenassés, que rien n'aurait été volé. Seule l'histoire de la facture des cent roupies de Nyma II me chicane, mais nous en aurons l'explication un mois plus tard.



Sur l'arête ouest du Dunagiri.

Fritz Steuri et David Zogg au sommet du Dunagiri (7066 m.).

Les deux sommets du Nanda Devi (7820 m. et 7129 m.) vus de l'Ouest en escaladant l'arête du Dunagiri. Au premier plan, le glacier de Rhamani.

PREMIÈRE CAMPAGNE

LE DUNAGIRI

(7066 m.)

A la vue des coolies qui redescendaient vers la vallée, un sentiment de solitude et de mélancolie s'empare de moi. Ces hommes représentaient notre seul élément de liaison avec la civilisation, et bien qu'il soit difficile de communiquer directement avec eux et que leurs mœurs, leur religion et leur genre de vie soient bien différents des nôtres, leur manière d'être, simple et enfantine, et surtout l'exploit qu'ils viennent d'accomplir en amenant le plus naturellement du monde leurs charges jusqu'ici ont créé entre eux et nous des sentiments d'attachement. Mais sont-ils réciproques?

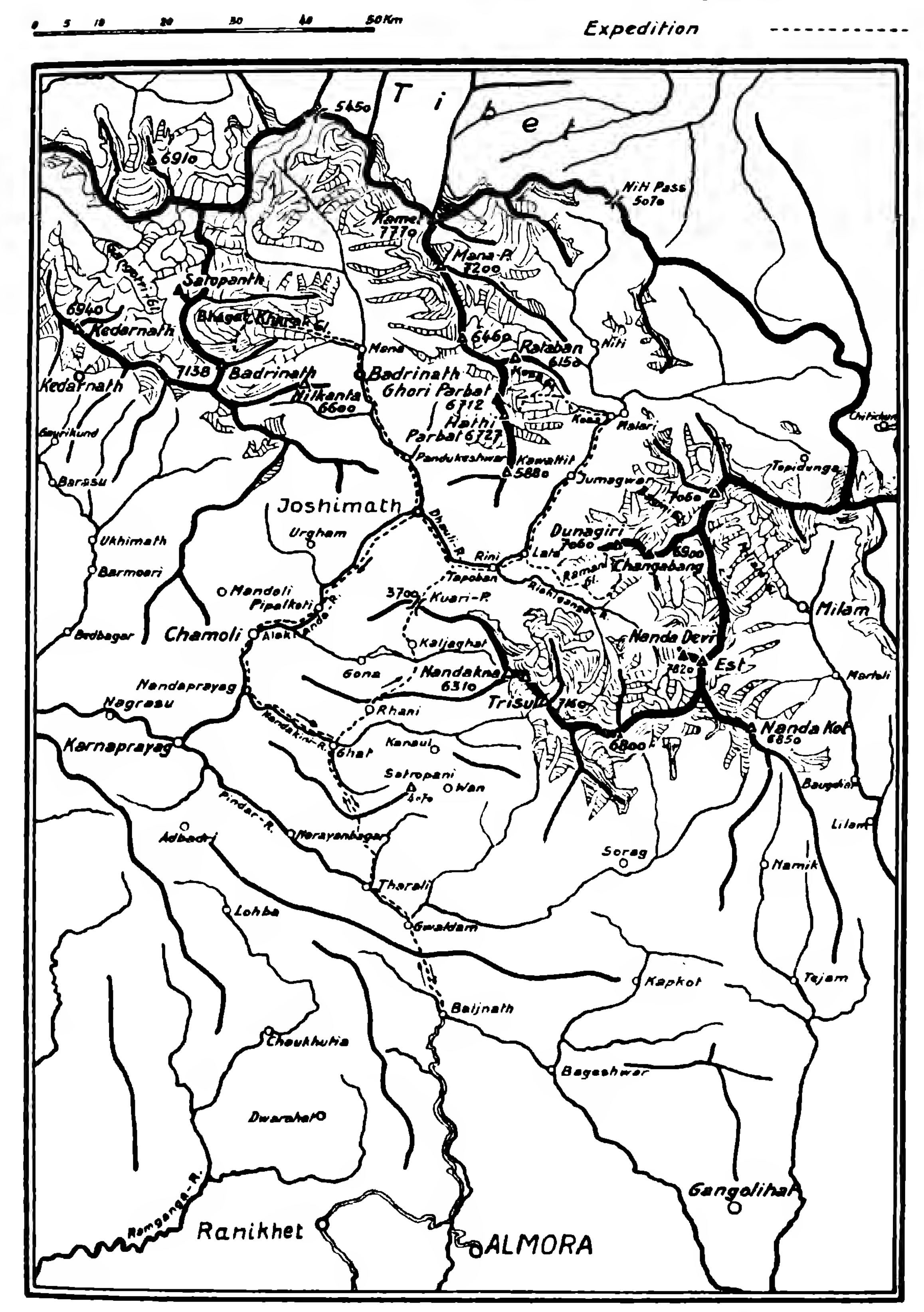
Mais à côté de cette mélancolie, des sentiments plus gais m'animent. Nous sommes arrivés à pied d'œuvre et dès maintenant nous devenons les principaux acteurs de l'expédition. L'expérience acquise dans les Alpes va pouvoir être enfin utilisée ici et je m'en réjouis car l'alpinisme est la grande passion de ma vie. La différence d'échelle entre l'Himalaya et les Alpes pourrait, il est vrai, nous causer des difficultés; mais rappelons-nous pourtant que le Garhwal est la partie de la chaîne de l'Himalaya qui s'apparente le plus aux Alpes et que si, au cours de la première expédition à laquelle j'ai pris part, au Karakoram, nous avions été presque paralysés par les compli-

cations d'organisation, de transport, de ravitaillement et par la prise de vues cinématographiques, cette fois-ci, rien de tout cela ne peut nous entraver; la crainte ressentie devant les géants du Cachemire a disparu et j'ai le sentiment d'être ici pour tenter quelque chose et pour agir selon les règles de l'art de l'escalade. Ce sentiment finit par m'exalter et une joie indicible m'envahit à l'idée de pouvoir donner l'assaut à une montagne de plus de sept mille mètres. Bien que nous soyons confortablement installés, notre première nuit n'est pas bonne et notre sommeil agité. Cinq mille mètres! ça compte...

Le lendemain, un soleil radieux illumine le pays désertique, formé de blocs, de parois de rochers et de glaciers et nous avons une première vision de notre entourage. Les plans les plus rapprochés — moraines dénudées — seraient tristes pour quelqu'un qui n'en aurait pas l'habitude, tandis que les cimes cristallines et éblouissantes dans le soleil matinal apparaissent fabuleuses au loin. Vers le Sud, de l'autre côté du Rishiganga, le Trisul surgit peu à peu des nuages et ferme l'horizon de son énorme masse glaciaire, étincelante, on dirait le Mont-Blanc vu du Nord.

La matinée se passe à écrire des lettres et des rapports, car le *dak walla* (postier) doit se mettre en route le plus vite possible. Il ne quittera cependant le camp qu'au début de l'après-midi, chargé du courrier pour nos familles. Le reste de la journée est employé à ajuster les crampons aux *Sherpas* et à améliorer la construction de la cuisine qui consiste en deux murs de pierres et de mottes adossés à un gros rocher, le tout recouvert d'une toile de tente. Le parasol du topographe est placé au-dessus de l'entrée,

Garhwal - Himalaya



et la cuisine sert également de garde-manger pour les provisions de farine et d'autres aliments.

Une journée me semble suffisante pour nous acclimater, aussi le 21 juin, dès 6 heures du matin, nous préparons-nous à monter pour installer un camp supérieur en direction du Dunagiri. Nous ne savons pas exactement où mais nous pensons monter aussi haut que possible vers le pied de l'arête ouest de la montagne car, moins nous aurons de camps intermédiaires entre le sommet et notre base de départ, plus l'organisation du transport et du ravitaillement en sera simplifiée. Les tentes sont donc démontées et roulées, les provisions triées et, à 10 heures, toute la caravane, composée des six *Sherpas* et de nous quatre est enfin équipée et quitte les lieux.

Par des moraines en pente douce puis sur le glacier, nous partons à la découverte de l'inconnu. A mesure que nous montons, la masse du Dunagiri se dégage et apparaît bientôt dans son ensemble. Son immensité est impressionnante au possible. L'arête sud-est qui descend vers la droite est coupée de parois très abruptes; l'arête ouest, que nous projetons d'escalader semble d'une longueur désespérante: d'un col à cinq mille neuf cents mètres, elle s'élève brusquement jusqu'à six mille sept cents mètres, puis presque horizontale court sur environ un kilomètre pour se redresser finalement jusqu'au sommet. Un grand couloir neigeux sillonne le milieu de la face sud, ses dimensions en sont si extraordinaires qu'il est impossible de le comparer à un couloir des Alpes. A sa vue, nous devons abandonner tout espoir de rejoindre l'arête ouest tout près du sommet en montant par la face sud, ce que nous pensions

éventuellement faire pour éviter le long parcours de l'arête. Nous savons, en effet, que Shipton et un *Sherpa* ont escaladé la partie la plus redressée de l'arête ouest mais qu'ils ont dû abandonner l'ascension à cause de l'heure tardive. Avaient-ils fait le plus difficile? Si l'inclinaison d'une arête vue de profil est faible, il est dangereux d'en déduire que son ascension puisse être facile, car elle peut être très effilée et de ce fait malaisée et délicate à parcourir. Nous aurons du reste l'occasion d'en juger plus tard par nous-mêmes. En attendant, nous parvenons aux dernières pentes de neige de plus en plus raides et leur ascension est interminable. A 5 heures du soir, nous nous trouvons sur un replat neigeux favorable, situé cinquante mètres en dessous du col, et où nous décidons de camper. Malheureusement, la vue est cachée par des brouillards qui traînent et s'accrochent aux parois. Deux des *Sherpas* restent pour installer le camp tandis que les autres redescendent immédiatement. Les tentes sont dressées sur la neige tassée et une excavation recouverte d'une toile sert de cuisine pour les réchauds. Nous sommes à cinq mille neuf cents mètres et dormons mal. Aussi le lendemain, restons-nous inactifs, mangeons sans appétit et passons notre temps à somnoler.

Enfin au matin du 23 juin, un soleil éblouissant nous tire de nos sacs de couchage. Ayant mis le nez dehors, nous ne pouvons résister à l'envie de monter jusqu'au col pour admirer la vue. Sans prendre la peine de nous vêtir, en pyjamas molletonés et en mocassins, nous gagnons en cinq minutes le plateau neigeux d'où la vue est merveilleuse: vers l'Ouest s'étale le groupe de Badrinath,

énorme massif couvert de glaciers, tel le Mont-Rose vu du Monte-Moro ; à l'Est surgit le Nanda Devi qui, de notre position élevée, apparaît maintenant plus élancé et plus haut que ce que nous avions vu de la vallée du Rishiganga. Les parois du Changabang et du Kalanka ont l'air terrible et enfin, au-dessus du col, l'éperon de l'arête ouest du Dunagiri se perd dans le ciel. Après avoir photographié çà et là, et tandis que mes camarades retournent au camp pour déjeuner, j'avance encore vers le bord nord-ouest du plateau du col pour voir la pente qui plonge vers Dibrughetta jusqu'à la rivière du Rishiganga à quatre mille mètres plus bas.

Le névé s'incline de plus en plus et, arrivé à son extrême bord, je plante les talons de mes pantoufles pour prendre pied et tirer encore une photographie de la vallée. A peine ai-je frappé la surface gelée de la neige que je crève la mince couche qui recouvre une crevasse et, avant que j'aie eu le temps de comprendre, je bascule et tombe la tête la première dans un grand trou. Par bonheur à peine commencée la chute prend fin et ma première pensée est celle-ci : « Ah ! c'est déjà terminé ! » Je m'en tire à bon compte mais attention ! car je suis bloqué sur un minuscule pont de neige ne traversant pas complètement la large crevasse. Je tiens encore mon appareil photographique à la main mais mon casque colonial a disparu dans la profondeur bleue et glacée et je ne peux l'apercevoir. Bien qu'un peu ébranlé, je me remets sur mes jambes et tasse avec précaution la neige afin d'avoir les pieds sur une surface dure, et pour ne pas être mouillé, je nettoie de la main la neige qui m'est tombée dessus, puis

je regarde l'heure à ma montre bracelet pour voir combien de temps vont mettre mes camarades à s'apercevoir de mon absence. C'est alors que j'eus tout le loisir de méditer sur ma situation: ma chute n'est pas très grande et pourtant quelles différences de perspectives! Cinq mètres plus haut j'étais devant le plus magnifique panorama de montagnes qu'il soit donné de contempler; le soleil brillant étincelait sur les versants des cimes gigantesques, et maintenant je ne vois qu'un peu de ciel bleu au-dessus de l'orifice par lequel je suis tombé. La crevasse a plus de deux mètres cinquante de largeur, elle se referme en voûte d'où pendent des grappes de glaçons givrés de superbes cristaux. Je suis enfermé dans une merveilleuse mais un peu terrible chapelle de glace, hors de laquelle il n'est pas question de sortir seul; même avec un piolet, je ne parviendrais pas à remonter à la surface. En pleine possession d'une vie radieuse, j'ai passé en un clin d'œil à l'extrême limite de cette vie. Je réalise, ici, combien le pas qui sépare la vie de la mort est petit et combien notre existence est fragile. Il ne fait pas très chaud dans ma caverne et toutes les vingt secondes je crie pour qu'éventuellement mes camarades m'entendent. Ma voix résonne dans la crevasse mais je crois qu'à l'extérieur, elle ne doit pas porter à plus de trente mètres.

Puis je me mets à penser à ce Français qui avait annoncé en quittant Chamonix qu'il voulait gravir seul le Grépon par le versant de la Mer de Glace, une ascension très difficile. En chemin, il avait changé d'avis et par hasard un guide l'avait aperçu traversant la cime par l'itinéraire ordinaire. Comme il n'était pas rentré, les cara-

vanes de secours se mirent en campagne. Elles ne le trouvaient nulle part, mais ses parents avaient persévéré à le faire rechercher et deux guides examinaient jour après jour chaque crevasse du glacier des Nantillons. Le huitième jour, l'un des guides se retourne et demande à l'autre: « As-tu sifflé? » «Non, répond l'interpellé, c'est toi qui as sifflé.» En définitive, c'était le malheureux disparu qui avait sifflé du fond de sa crevasse. Pour boire, il avait fondu de la neige avec une bougie, et avait encore quelques pruneaux qu'il mangeait en se rationnant pour vivre le plus longtemps possible dans l'espoir qu'on le retrouverait. C'est en redescendant du Grépon qu'il était tombé dans la crevasse. Au bout de quelques jours son piolet, resté accroché au bord supérieur, était tombé à son tour et, grâce à lui, l'infortuné était remonté assez haut sans toutefois pouvoir se rétablir complètement, puis il était retombé dans sa prison. Grâce à son cran extraordinaire, il s'en était tiré et n'avait que les extrémités gelées.

Au bout de vingt minutes qui me parurent longues, j'entendis des pas et criai en allemand: *Aufpassen!* mais ce fut un de nos *Sherpas* qui se pencha sur le trou. L'obscurité se fait subitement dans ma chapelle, mais je reconnais l'homme et lui crie: *Atcha!* ce qui signifie que je vais bien. Cinq minutes plus tard, minutes qui s'écoulent cette fois-ci rapidement car je sais que je suis sauvé, c'est Fritz Steuri qui apparaît et me lance une corde. Je lui indique d'un geste le sens de la crevasse pour éviter que quelqu'un d'autre n'y tombe; mon appareil photographique monte le premier, puis je fais une boucle à l'extrémité de la corde pour un pied et m'attache à la ceinture à bonne dis-

tance et hop! je suis enlevé comme une plume. Je refais en sens inverse le même trajet que vingt-cinq minutes auparavant et presque aussi rapidement! Au passage du bord supérieur, je suis copieusement arrosé de neige mais, à peine suis-je de nouveau au grand soleil, que les *Sherpas* s'empressent autour de moi, époussettent la neige qui me couvre et veulent m'aider à marcher ce qui n'est pas nécessaire.

Après cet incident qui aurait pu être autrement plus grave, j'apprécie le déjeuner que mes camarades ont dû interrompre pour venir me repêcher. Mon arcade sourcilière gauche est fendue, et j'ai le pouce droit un peu abîmé. Je dois en outre souffrir d'une légère commotion cérébrale car j'ai mal à la tête, un mal qui durera une semaine. Mais enfin je m'en tire à bon compte!

Au début de l'après-midi, me sentant mieux, je pars avec l'un de nos *Sherpas* pour explorer le pied de l'éperon de l'arête ouest du Dunagiri. Derrière nous montent Huber et un autre *Sherpa*. En deux heures et demie de « pataugée » dans une neige parfois profonde, nous franchissons un mamelon et butons contre une première paroi de l'arête. David Zogg et Fritz Steuri, partis plus tard, nous rejoignent bientôt et Zogg s'apprête à gravir la paroi. Il s'attache à l'extrémité d'une corde de trente mètres et monte dans la muraille encombrée de neige. L'escalade se fait très lentement; à un endroit, le grimpeur hésite et appuie sur la droite pour prendre un couloir moins difficile. A mi-hauteur, nous devons rajouter une corde de vingt mètres de sorte que Zogg peut s'élever d'une cinquantaine de mètres. Arrivé en haut, il fixe la corde à un bloc de

rocher et redescend. Le travail de la journée est terminé et nous rentrons rapidement au camp. Pendant ce temps, le ciel s'est couvert mais si demain il fait beau, nous tenterons l'ascension du Dunagiri.

Il neige un peu pendant la nuit, mais à 2 h. 30 lorsque Nyma II vient nous réveiller, le ciel est scintillant d'étoiles. Après un plantureux déjeuner au porridge et à l'ovomaltine, je voudrais partir immédiatement mais Steuri et Zogg préfèrent attendre encore pour ne pas être dehors trop longtemps avant le lever du soleil. Ce n'est donc qu'à 4 heures que nous quittons le camp; deux *Sherpas* nous accompagnent pour porter nos sacs jusqu'au pied de la corde fixe. Celle-ci est très utile car la muraille, raide et difficile, poudrée de la chute de neige de la nuit, est froide. Les rochers qui suivent sont heureusement moins raides et plus faciles. Nous nous élevons ensuite sur une immense pente de neige très raide où, par endroits, des marches doivent être taillées dans la glace qui affleure. Plus haut, une traversée désagréable vers la gauche, sur une pente glacée, extrêmement inclinée, nous amène aux derniers rochers peu solides et enneigés par lesquels nous arrivons à 11 heures au sommet de l'éperon. Nous avons mis sept heures jusqu'ici, aussi une halte pour manger s'impose-t-elle; mais, éprouvés par l'altitude, nous ne pouvons que boire le thé des thermos.

De cet endroit, l'arête court horizontalement et devient de plus en plus aiguë; elle est en neige farineuse, une neige qui ne fond jamais à cette altitude et qui ne se tasse que sous l'effet de son poids et de la pression du vent. Le pied n'y trouve aucun appui ferme et la marche est plus fati-

gante encore que sur du sable sec. Si, en plus de la peine que l'on a à progresser, il faut encore se tenir en équilibre sur cette masse s'éboulant à chaque pas et si, par surcroît, s'ajoute la difficulté de respirer provoquée par l'altitude, on aura une idée des obstacles auxquels nous nous heurtons. Pourtant en tête de cordée Fritz avance avec ardeur et courage. Nous franchissons un premier sommet et redescendons par le fil de l'arête, toujours aiguë, jusqu'à une brèche d'où commence une série de dents neigeuses en corniche des deux côtés et qu'il va falloir franchir. Le site est vraiment extraordinaire et ressemble à la partie supérieure de l'arête des Quatre-Anes à la Dent Blanche, celle-ci transportée à sept mille mètres d'altitude. Du côté sud, le précipice plonge de deux mille mètres sur le glacier de Rhamani tandis que du côté nord, il vaut mieux ne pas regarder car la dénivellation est de cinq mille mètres jusqu'au fond de la vallée du Dhauli. Les brumes nous enveloppent; il neige par moment, mais heureusement il ne fait pas froid.

Nous progressons par des prodiges d'équilibre. Ici, il faut ménager la corniche, et là c'est une masse instable qui menace de glisser! Le pied n'a aucune prise, et par endroits, nous avançons à genoux, plus loin à cheval sur des amas mouvants et, lorsque la pente se redresse, nous brassons la neige jusqu'à la ceinture. Depuis quelque temps, Vitter Zogg en a assez, puis, au sommet d'un gendarme, c'est Fritz qui fait mine d'abandonner; il s'arrête et je comprends qu'il ne tient pas à continuer. Dans le brouillard, le parcours qui nous reste jusqu'au sommet est invisible. Pourtant avant de rebrous-

ser chemin je voudrais pousser aussi loin que possible bien que je me ressente un peu de ma chute de la veille dans la crevasse et que je sois très éprouvé par l'altitude. Je traverse donc le gendarme sur lequel nous sommes et tente de gagner la tour suivante mais la crête s'effondre sous mes pas. Ne pouvant rester sur le faîte, je m'engage sur le versant nord, les pieds dans une neige poudreuse qui recouvre des rochers lisses. Mais je glisse doucement sur les dalles, poussant sous moi un amoncellement de neige, et malgré mes efforts désespérés, je glisse toujours davantage et suis bientôt suspendu à la corde que tient Fritz, lequel, voyant ma détresse, se met en devoir de me retenir. Complètement épuisé par la corde qui m'étouffe, je parviens enfin, hissé par mes camarades à regagner le gendarme. Il est plus de 2 heures de l'après-midi et sans équipement spécial nous n'osons pas risquer un bivouac à pareille altitude.

Dans une éclaircie, nous apercevons un instant la suite du parcours: la moitié de la partie horizontale de l'arête est derrière nous, mais les dents neigeuses qui se trouvent immédiatement devant nous paraissent être les plus aiguës et les plus malaisées à franchir de toute la crête. Nous sommes donc bien obligés d'abandonner la partie et, la mort dans l'âme, revenons sur nos pas. Au retour nous avançons plus rapidement car nos traces se sont durcies et l'effort est moins pénible, bien que nous ressentions fortement les effets de l'altitude. La descente de l'éperon est désagréable et demande une attention soutenue. Comme nous n'avons rien mangé, chaque effort des muscles abdominaux nous donne de terribles convulsions de l'estomac.

De plus, il neige et le vent souffle. La corde fixe est humide, ce qui en rend le maniement très délicat. Nos deux *Sherpas* sont venus à notre rencontre avec de l'ovomaltine dans un thermos, mais Steuri refuse tout aliment, et moi-même je crois être encore le plus mal en point. Enfin nous parvenons aux tentes où nous retrouvons Huber et où la bonne chaleur des sacs de couchage nous réconforte.

Le lendemain le ciel est couvert et il neige, aussi restons-nous couchés toute la journée; chacun se plaint de maux de tête. Le jour suivant, le temps n'étant pas meilleur, nous décidons de laisser un dépôt de provisions et de redescendre au camp de base pour nous reposer sérieusement et nous préparer ainsi à une nouvelle tentative. Vers 10 heures tout est prêt, et c'est sous la neige et la pluie que nous partons lentement.

Pendant cinq journées consécutives, maussades, nous restons au camp de base à souffrir de maux de tête et de diarrhées. Le temps est gris; il pleut et neige souvent. Serait-ce déjà la mousson? Le troisième jour, ponctuel, le *dak walla* arrive. Il nous apporte une liasse de lettres de la maison, des pommes de terre et des oignons. Trois serviteurs de Gabar Sing, notre officier de liaison, sont montés aussi. Gabar Sing est un Hindou qui aurait dû nous accompagner dès le début, mais qui, n'ayant pas été averti à temps, était parti trop tard d'Almora et n'avait pu nous rattraper; aussi attend-il notre retour à Lata.

Nous profitons du passage du postier pour écrire toute la journée des lettres à nos parents et amis. Le lendemain,

vers 10 heures, le *dak walla* nous quitte de nouveau; Huber et le *Sherpa* Angdawa descendent avec lui pour se diriger vers la vallée de Kosa que notre topographe a pour mission de relever par la photogrammétrie.

Le 1er juillet, quatrième jour de repos au camp, il neige toute la matinée mais, chose curieuse, cette neige ne s'accumule pas sur le sol, elle semble s'évaporer au fur et à mesure qu'elle tombe. Nous restons couchés pendant l'après-midi mais, vers le soir, le ciel se dégage et, pendant la nuit, un clair de lune magnifique projette des ombres fantomatiques dans le cirque étrange où nous campons. Voulant profiter du beau temps le lendemain, je pars pour faire une aquarelle du Dunagiri. A peine suis-je installé que les nuages assaillent de nouveau la montagne. Pour soigner ma diarrhée, je ne mange rien de la journée et dès mon retour je me couche. Les nuages ne sont pourtant pas épais et les brumes semblent se dissiper, aussi décidons-nous de remonter au col le lendemain.

Le 3 juillet, nous ne sommes prêts qu'à 10 h. 30 et cette fois-ci, après être remontés le glacier, nous atteignons le col directement par des pentes très raides, sans faire comme la dernière fois le détour à droite de l'îlot rocheux. A 4 h. 30 de l'après-midi, nous y sommes et dressons immédiatement les tentes sur les mêmes emplacements. Nous retrouvons intactes toutes les provisions laissées. L'éclairage du soleil couchant sur les cimes sauvages est de toute beauté, aussi malgré nos misères, et les pluies et chutes de neige de la semaine écoulée, notre moral est excellent et, si le temps se maintient au beau, nous avons bon espoir de réussir l'ascension. Devant l'impossibilité

Le pittoresque village de Kosa, avec les grands cèdres et la tour fortifiée

Au camp de base du glacier de Kosa. De gauche à droite: André Roch, David Zogg, Ernest Huber et Fritz Steuri.



Les sauvages montagnes du cirque du glacier de Juma, vues du point 5791 m., gravi par A. Roch et le Sherpas Gombu.

Langue inférieure du glacier de Kosa. La croix indique l'emplacement du camp de base.



Itinéraire du camp de base vers le premier camp supérieur. Fritz Steuri, David Zogg et Tillye montèrent par le glacier à droite et installèrent en descendant la corde fixe inférieure ×---×. A gauche, sommet 5791 m., au fond le Hathi Parbat.

Itinéraire du premier camp supérieur au second camp supérieur par le petit couloir de glace.

Les deux pointes 6475 m et 6468 m. séparant le glacier de Kosa de celui de Rataban. Le sommet de droite (6468 m.) fut gravi par A. Roch avec le Sherpas Gombu.

d'atteindre le sommet et d'en redescendre en un seul jour en partant du col, nous avons l'intention de camper au haut de l'éperon où nous devons amener avec nous une tente et nos sacs de couchage.

Le départ est fixé à 6 heures le lendemain matin. Mais Steuri vomit au cours de la nuit et, bien que nous soyons prêts au départ à l'heure prévue, il se sent si peu bien qu'il préfère attendre que le soleil réchauffe un peu l'atmosphère. Aussi ce n'est qu'à 7 h. 30 que nous nous mettons en route. Les *Sherpas* portent nos sacs jusqu'au pied de la corde fixe que nous atteignons à 9 heures. Là, nous endossons nos lourdes charges et renvoyons nos hommes, car nous ne voulons pas nous engager avec eux sur la partie raide de l'éperon, la descente en serait trop dangereuse.

Sous le poids des sacs, il nous faut une heure et demie pour franchir les cinquante mètres de la corde fixe et, à 10 h. 30, une halte est de rigueur pour prendre un peu de repos et manger.

C'est alors que recommence l'interminable montée de l'éperon. La neige fraîche, accumulée pendant les jours précédents, ne nous gêne guère mais sous cette couche la pente paraît plus glacée que lors de notre tentative précédente. Fritz, qui vient de conduire la caravane pour l'escalade de la corde fixe, se sent par trop mal et doit céder la place à Vitter Zogg. Moi-même, je suis encordé au milieu et je marche comme un touriste entre ses deux guides. Avant de partir, j'avais déclaré que je ne croyais pas être assez fort pour porter moi-même la caméra Paillard de seize millimètres pour la prise de vue cinéma-

tographique, aussi Fritz s'était-il immédiatement offert pour la prendre dans son sac tandis que je n'aurais que les films à porter. Malgré mes offres de le soulager de ce poids supplémentaire, il refuse et le gardera jusqu'au sommet.

La montée est exténuante; il fait très chaud, beaucoup trop chaud même, car nous sommes partis trop tard du camp. Après la seconde partie rocheuse, je prends la tête de la cordée et je taille de bonnes marches le long de la pente de neige immense, jusqu'aux rochers supérieurs en pensant que ces marches nous seront utiles pour la descente.

Ce n'est qu'à 4 heures, soit onze heures après avoir quitté le camp, que nous arrivons à l'emplacement du bivouac au haut de l'éperon, à six mille sept cents mètres. Il n'y a guère de place pour dresser la tente et un important travail de terrassement nous attend. Un bloc de granit horizontal d'un demi-mètre de largeur borde une crevasse qu'il nous faut combler en creusant dans la glace de l'arête. Cela nous donnera juste assez d'espace pour la tente. Nous nous mettons au travail avec acharnement à coups de piolets et à l'aide d'une pelle Iselin en aluminium. Le travail est pénible et souvent nous devons nous asseoir pour reprendre notre souffle et éviter le mal de cœur. De plus, la place manque et nous devons faire très attention de ne pas perdre l'équilibre ni de précipiter un sac ou un autre objet dans le vide. Deux bonnes heures s'écoulent avant que nous puissions entrer dans la tente. Malgré la fatigue, un regard vers l'horizon nous rappelle brutalement sur quel étrange perchoir nous nous trouvons.

Vers le Nord la dénivellation de près de cinq mille mètres jusqu'à la vallée, nous donne l'impression d'être accrochés au ciel. D'énormes nuages menaçants s'amoncellent et, par endroits, s'élèvent en gigantesques cumulus blancs, faisant ainsi concurrence aux montagnes. Ces nuages paraissent amener le mauvais temps, cependant nous ne nous laissons pas impressionner car nous nous rappelons que le jour de l'ascension du Nanda Devi par Tilman et Odell en 1936, la cime était dégagée tandis que les pluies provoquaient des inondations dans les vallées. Le col de Kuari que nous voyons très bien d'ici paraît être une colline de verdure et pourtant il s'élève à près de quatre mille mètres d'altitude.

L'intérieur de la tente est minuscule pour y tenir trois. Nous nous y installons de notre mieux, l'un de nous s'assied au fond et les deux autres de chaque côté avec le réchaud au centre. La cuisson est lente car il faut faire fondre des glaçons et les heures passent. Enfin à 20 h. 30, nous avons bu et mangé et sommes prêts pour la nuit. Après un dernier regard vers les sommets du Trisul, du Nanda Devi, du Changabang et du Kalanka qui dressent leurs silhouettes sombres dans la nuit étoilée tandis que les énormes nuages traînent toujours dans les vallées, nous fermons la tente. Le temps a l'air de se maintenir au beau; aurons-nous de la chance? Une doublure en soie a été ajustée à l'intérieur et la chaleur est très confortable, mais, en revanche, le manque de place l'est moins; à mon étonnement cependant, je dors relativement bien.

Dès 3 heures du matin, je mets le réchaud en marche et remplis les thermos de bouillon; puis je chauffe de

l'ovomaltine pour notre déjeuner. Enfin à 6 heures, nous partons. Enfiler nos chaussures et y ajuster les crampons a été une besogne particulièrement pénible.

Vitter Zogg prend la tête mais il se sent mal et Fritz le remplace. Moi-même j'ai pris froid et des accès de toux m'épuisent. Les traces de notre tentative précédente sont en partie recouvertes par la neige fraîche, mais elles sont consolidées et, chaussés des crampons que nous n'avions pas la dernière fois, nous avançons plus facilement sur cette longue échine effilée. En deux heures et demie, nous atteignons le point d'où nous avions dû rebrousser chemin: une demi-heure est gagnée sur notre horaire précédent.

A partir de là, l'arête devient plus scabreuse; Fritz avance sur ces échafaudages mouvants avec un calme et une adresse que j'admire. Une dent rocheuse se présente, suivie d'un gendarme neigeux plus élevé et très pénible à escalader. Puis c'est sur une succession de petits gendarmes couronnés de corniches et surplombant de tous côtés que nous devons nous aventurer. Ce parcours est très désagréable car le piolet perce régulièrement la corniche; d'autre part, la pente est trop raide et la neige trop inconsistante pour que nous puissions progresser dans le flanc. Je profite de ces passages sensationnels pour filmer mais Vitter s'impatiente et tire sur la corde. Très lentement, car le moindre effort nous essouffle, nous approchons de la dernière partie plus raide où la neige est plus compacte et sans corniche. Nous ne souffrons pas du froid mais, par moment, la neige emportée par le vent nous fouette le visage et le brûle.

Il nous faut encore éviter une crevasse et, après un dernier ressaut neigeux, la pente s'adoucit et aboutit au point culminant. Avant d'y arriver, Fritz s'écarte pour me laisser passer afin que j'arrive le premier au sommet. Ce geste spontané me remplit de joie; non que je tienne à être devant, d'autant plus que ce n'est pas moi qui ai conduit la cordée mais, pour moi, un des plaisirs de l'alpinisme provient en grande partie des compagnons avec lesquels je me trouve et la noblesse de caractère de Fritz en un tel moment m'enchante.

A 12 heures, nous sommes sur la cime où nous posons les sacs pour nous asseoir dessus tandis que je m'apprête à filmer et à photographier. La vue est étrange: vers le Nord-Est, le cirque des montagnes du glacier de Bagini apparaît très sauvage; vers l'Est, les deux sommets du Nanda Devi, tel l'Ushba du Caucase, dominent de leur masse élégante une quantité de cimes aux formes extraordinaires; derrière vers le Sud-Est, on voit apparaître, à perte de vue, les gros sommets du Népal qui émergent des nuages. Vers le Sud, le Trisul est majestueux à côté du Nanda Gunti et du Nanda Kna qui paraissent tout petits; à l'Ouest, au-dessus des vallées verdoyantes, se dressent le Hathi Parbat puis plus loin, le Nilkanta, le Badrinath, le Satopanth et toutes les montagnes du glacier de Gangotri, tandis que vers le Nord-Ouest, le Kamet domine incontestablement le tableau. Dans cette direction, les vallées se dessèchent de plus en plus et, entre des bandes de nuages, on distingue les hauts plateaux du Tibet, désertiques et lumineux. Au milieu de ces plaines, surgissent encore des cimes neigeuses. Cette variété de monta-

gnes sauvages et l'étrangeté du site nous rappelle que nous sommes au centre de l'Asie, au centre d'un immense continent partiellement aride. Mais je crois avoir de la fièvre et j'enfile encore deux pull-overs de laine que j'ai en réserve et à midi et demie nous partons.

La descente est moins pénible que la montée mais nous sommes exténués et l'arête est si exposée qu'il est impossible de laisser notre attention se relâcher. En chemin nous faisons plusieurs petites haltes pour reprendre haleine. A un certain endroit, Fritz plante son piolet dans la neige pour amener à lui, des deux mains, la corde, mais lorsqu'il veut le reprendre, le piolet a filé à travers la corniche. Nous le voyons plus bas sur le versant nord, planté dans un amas de neige poudreuse et il est hors de question d'aller le chercher.

En deux heures, nous retrouvons la tente que nous plions. Nous mettons immédiatement le réchaud en marche pour faire chauffer du thé et de l'ovosport tandis que Fritz somnole sur un rocher.

A 4 h. 30 de l'après-midi, après une halte de deux heures, nous quittons le sommet de l'éperon pour entreprendre la descente raide et délicate. Fritz s'arme de la pelle Iselin pour remplacer son piolet. Pour gagner du temps, il entreprend de descendre directement dans la neige en évitant les rochers que nous laissons à notre droite. Tout va bien pendant les vingt premiers mètres, puis Fritz arrive subitement sur une couche de glace cachée sous la neige et sur laquelle il est incapable de faire un mouvement sans risquer de glisser. En outre, avec la pelle, il ne peut entamer la glace, aussi, par une manœu-

vre délicate, je lui largue mon piolet. Nous sommes terriblement exposés sur cette pente et une glissade de l'un de nous serait notre perte à tous. Fritz est obligé de tailler des marches pour traverser sur la droite vers les rochers et retrouver notre itinéraire de montée que nous ne quitterons plus cette fois jusqu'au bas. Ce travail supplémentaire de taille est épuisant, d'autant plus que nous sommes de nouveau chargés de la tente et des sacs de couchage. Plus bas, Steuri « botte » avec ses crampons dans la neige fondante et glisse. L'endroit n'est heureusement pas dangereux et il atterrit sur des rochers cinq mètres plus bas. Nous atteignons enfin la corde fixe que nous doublons dans un anneau. Un premier rappel nous amène au milieu de la muraille et un second au pied de la paroi où les *Sherpas,* venus à notre rencontre, nous attendent un verre de boisson chaude à la main. Nous buvons tout ce que nous pouvons supporter. Mais Fritz ne veut rien; moi, je tousse beaucoup d'une toux épuisante et Zogg se sent mieux dès que l'on descend.

La soirée est splendide: le soleil couchant illumine une succession de nuages qui se dispersent jusque vers la chaîne de Badrinath. Les sommets brillent des reflets vermeils des derniers rayons. Les versants de la fine arête de neige par laquelle nous redescendons au camp du col sont bleu-noirs du côté de l'ombre et dorés du côté du soleil: c'est la fin d'un rêve merveilleux qui vient de se réaliser.

Je ne crois pas avoir exagéré les difficultés rencontrées ni les peines endurées. D'après ces dernières, il semble bien que le plaisir de faire cette ascension n'ait pu être bien grand. Pourtant, un but atteint avec peine est toujours

plus apprécié que ce qui est acquis facilement; et puis, les mauvais moments et le souvenir des misères s'effacent rapidement pour ne laisser que les belles impressions. Celles-ci sont, chez moi, très fortes et produisent une sorte d'exaltation: l'arête si extraordinaire, les versants presque sans fond, l'entourage sauvage, les cimes aux formes étranges, l'air raréfié, la lumière, les déserts, tout était fantastique. Certes, nous avons réussi l'ascension, mais après tout était-elle si extraordinaire cette ascension? L'Everest s'élève à près de 8900 mètres d'altitude, soit environ deux mille mètres de plus que le sommet que nous venons d'atteindre et des hommes sont montés jusqu'à 8500 mètres, et même Mallory et Irvine, deux Anglais, ont été vus pour la dernière fois au-dessus de 8700 mètres, puis le brouillard les enveloppa et on ne les revit plus. Ce que nous venons d'accomplir n'est donc pas un exploit tellement sensationnel et pourtant ce fut une ascension himalayenne bien réussie, laquelle, comme chaque expédition dans cette chaîne, ajoute une part d'expérience utile à la conquête de ces montagnes. Songeons combien de recherches, d'explorations et de tentatives furent nécessaires jusqu'aux premières ascensions du Mont-Blanc ou du Cervin par exemple! Le sport pur n'est jamais inutile à la science.

Mais trêve de dissertations et revenons au camp du col où nous avons passé la nuit après l'ascension du Dunagiri.

Le lendemain, 6 juillet, Zogg va beaucoup mieux mais en revanche Steuri n'est pas brillant et moi je tousse toujours terriblement. Un vilain nuage encapuchonne le som·

met de notre montagne et il est probable que, si nous avions voulu faire l'ascension aujourd'hui, nous aurions beaucoup souffert du vent. Cependant une chaleur accablante règne au camp. Nous effectuons quelques sondages dans la neige et, après un excellent repas de pommes de terre au lard, nous empaquetons matériel et provisions, plions les tentes et sommes bientôt prêts à redescendre au camp de base.

Nous nous dirigeons directement vers le haut de la pente de neige très raide qui se trouve à droite de l'îlot rocheux. Je demande à Vitter Zogg qui est en tête de faire de bonnes marches pour faciliter la descente des *Sherpas*. Au lieu de cela, il s'assied sur la neige et fait une magnifique glissade jusqu'au bas de la pente. Les porteurs arrivent; ils sont si lourdement chargés qu'il n'est pas question pour eux de faire une glissade. Moins accoutumés que nous et sans traces de pas à suivre, ils perdent pied les uns après les autres et glissent. Leurs charges retenues par une courroie sur leur front basculent et filent sur la pente. Les sacs contenant les tentes et les duvets roulent sans s'abîmer, quant aux caisses, leur sort est plus tragique: une de celles-ci se met à tournoyer à une allure vertigineuse jusqu'à un replat au bas de la pente où elle éclate littéralement. Toutes les provisions qu'elle contient sont projetées en l'air comme le bouquet d'un feu d'artifice.

Resté en arrière, j'arrive juste à temps pour arrêter la caisse de Gombu qui allait faire la même chose. Je déroule une corde, et avec l'aide du *Sherpas*, je fais glisser lentement sur la neige sa charge retenue par le filin

amarré autour d'un piolet. Cette manœuvre est fatigante et prend beaucoup de temps; elle aurait certainement pu être évitée si de bonnes traces avaient été faites. Le plus grave c'est que la caisse qui s'est brisée contenait notre sel et celui-ci s'est éparpillé sur la pente où il s'est dissous dans la neige fondante; il est impossible de le récupérer.

Le reste de la descente s'effectue sans accroc, tout d'abord dans une neige très mouillée, puis à travers une zone de petites pénitentes (aiguilles de glace dirigées vers le haut), et enfin par les moraines. La neige et la pluie se mettent à tomber et nous arrivons au camp de base par un temps gris et maussade. Les tentes sont dressées à leur endroit habituel et après un repas de riz — sans sel — nous nous couchons.

Nous allions rester neuf jours au camp de base jusqu'à ce que les coolies commandés pour le 15 juillet viennent chercher le matériel pour le redescendre à Lata. Pour moi, cette vie au camp ne manque pas de charmes, mais elle est un peu démoralisante pour mes camarades inactifs. Chaque soir, dès 8 heures, nous nous couchons et, moi-même je dors encore une grande partie de l'après-midi; ce régime décidément me convient.

Les premiers jours se passent en repos et à écrire le récit de notre ascension. Nous vivons sous un ciel variable laissant passer parfois les rayons brûlants du soleil et d'autres fois, nous arrosant d'une pluie fine et désagréable. Le deuxième jour, je me trouve à peu près remis et je constate que j'ai beaucoup maigri. Cette perte de poids connue des explorateurs de l'Himalaya ne provient pas seulement de l'effort physique mais surtout du séjour prolongé à l'alti-

tude. En effet, l'oxygène que l'on respire sert à l'assimilation de la nourriture. Or, si l'oxygène est rare, la nourriture est mal assimilée et pour subvenir à l'effort, les tissus musculaires fonctionnant comme source d'énergie sont peu à peu brûlés; ils fondent littéralement. Ce fait a été remarqué principalement lors des tentatives à l'Everest où les ascensionnistes séjournèrent longtemps au Col Nord à plus de 7000 mètres d'altitude. Tous ceux qui avaient fait une tentative vers le sommet et qui voulaient en faire une seconde au cours de la même campagne durent y renoncer à cause de leur épuisement.

Le troisième jour au camp de base, 10 juillet, alors que j'étais monté au-dessus du camp pour faire une aquarelle, un *Sherpa* vient m'avertir que la *dak walla* (postier) est arrivé avec un autre coolie. Ils nous apportent dix-sept lettres dont la plus grosse part est pour moi, des provisions, notamment du sel et un mouton vivant qu'ils ont pris en laisse. Nous apprenons également la nouvelle que le 4 juillet, veille de notre ascension du Dunagiri, les Polonais, profitant comme nous de la série de beau temps, ont réussi celle du sommet est du Nanda Devi (24391 pieds, 7430 m.).

L'après-midi est utilisée à tuer et à dépecer le mouton. La pauvre bête est décapitée d'un coup de coutelas gurkha, grand couteau ressemblant à une baïonnette mais dont la lame plus large est recourbée en avant. On raconte qu'au cours de la guerre mondiale de 1914-18, les Gurkhas, leur couteau à la main, faisaient de sauvages attaques dans les tranchées des Allemands et que ces

derniers en avaient une peur bleue, ce qui est compréhensible !

Nos cinq *Sherpas* installés sur une grande dalle de granit s'affairent autour de l'animal, chacun coupant, tirant, poussant de son mieux. La peau est enlevée, le ventre ouvert, le sang récolté dans un récipient, les boyaux sortis, vidés, retournés et immédiatement remplis de ce sang qui fera d'excellents boudins, tandis que le foie et les rognons sont mis de côté pour notre repas du soir. Les *Sherpas* ont l'air d'avoir un réel plaisir à farfouiller dans cette viande saignante. Derrière cette boucherie pittoresque le Changabang surgit dans le ciel et domine la scène de sa stature cristalline et impassible tandis qu'à moins de deux cents mètres sur une moraine, une douzaine de chèvres sauvages broutent tranquillement. Elles ont plus de chance que le pauvre mouton, leur cousin domestique, d'autant plus que nous n'avons pas encore reçu le fameux fusil.

Le postier tente de nous jouer un tour ; il n'est pas content du prix convenu pour son travail et refuse de partir. Mais le lendemain matin, lorsqu'il devrait aller, Nyma 2 lui dit que s'il refuse de prendre nos lettres, deux *Sherpas* descendront immédiatement jusqu'à Joshimath pour porter le courrier. Voyant que son chantage ne joue pas, il se décide à reprendre son travail et nous quitte avec un camarade qui emporte encore une lourde caisse pleine de crampons.

Pendant la nuit du 10 au 11 juillet, la neige tombe en gros flocons. Elle est si lourde que ma tente s'affaisse et la toile froide qui appuie sur mon visage me réveille. En

voulant redresser le piquet, je le casse. Je suis alors obligé de sortir de mon sac de couchage et, en pleine nuit, je me mets à déblayer la neige et à réparer le montant. Puis je m'aperçois que toutes les autres tentes se sont aussi écroulées. Les *Sherpas* Gombu et Tillie, en chemise, s'affairent à secouer les bâches et à les remettre d'aplomb. Le lendemain, il faut démonter les tentes et en réparer quelques-unes qui sont déchirées.

La nuit suivante, il neige de nouveau mais au matin du 12, le temps est superbe et un vent du Nord chasse furieusement les nuages autour des sommets.

Je décide de profiter de ce beau jour et d'aller me promener au pied du Changabang pour voir cette montagne de près. Le Changabang est un monolithe de granit de 6900 mètres de hauteur qui se dresse à plus de mille cinq cents mètres au-dessus du glacier de Rhamani. Sa silhouette rivalise de hardiesse avec la célèbre Tour Mustagh (7300 m.) située au Nord du glacier de Baltoro dans le Karakoram. Le Changabang rappelle un peu les Aiguilles du Dru. Vu des alentours de notre camp, sa forme est très régulière, deux flancs quasi verticaux se rejoignent en s'arrondissant vers le sommet coiffé d'une aigrette de neige. Les parois d'un granit jaunâtre sont verglacées, ce qui donne des teintes lumineuses à cet énorme obélisque.

Je quitte seul le camp à 10 heures du matin. Le Changabang, situé à plus de six kilomètres de distance, paraît proche mais, comme d'habitude dans l'Himalaya, la distance est plus considérable qu'on ne l'estime. Et il me faut deux bonnes heures pour arriver à proximité. En

route, je prends quelques photographies de l'immense paroi qui me domine et m'écrase toujours davantage. A gauche du Changabang, c'est-à-dire au Nord-Ouest, s'élève un petit sommet d'environ six mille mètres d'altitude que je décide de gravir pour être juste en face du grand obélisque et en avoir une vue plus impressionnante encore. Le sommet convoité a une forme pyramidale et l'arête qui descend directement sur le glacier paraît ne pas offrir de difficulté. Pour atteindre l'arête, je dois suivre plusieurs moraines puis escalader un pierrier au haut duquel je découvre les vestiges de l'emplacement d'un camp. Sans doute celui des topographes de l'Inde dirigés ici par le major Osmaston. Plus haut, je longe l'arête rocheuse en montant dans la neige, puis c'est le franchissement de dalles exténuantes. Je pense monter jusqu'à 4 heures, me réservant trois heures pour rentrer au camp avant la nuit. Les progrès sont rapides mais cet exercice est épuisant. A 3 heures, j'arrive à des dalles très difficiles situées au pied d'une tour dont l'ascension paraît extrêmement exposée, et qu'il n'est pas question de gravir seul. Il me faudrait la tourner par une pente de glace à droite et rejoindre l'arête sud-est; au surplus, je n'ai pas de crampons et deux heures semblent encore nécessaires pour atteindre le sommet. Je renonce donc à poursuivre et, avant de redescendre, je jouis pleinement de la vue. Le versant nord du Changabang, comme celui du Kalanka, son voisin, se montre encore plus abrupt et glacé que toutes ses autres faces. La paroi convexe devient toujours plus verticale vers le bas jusqu'à surplomber, et plonge si profondément sur le glacier de Bagini que je n'en aperçois pas le pied.



« A gauche du Changabang s'élève un petit sommet d'environ 6000 mètres d'altitude que je décide de gravir pour être juste en face du grand obélisque... »

Jamais je n'ai eu de vision aussi impressionnante. A l'Ouest, le Dunagiri montre une face triangulaire dont le sommet est constamment encapuchonné de nuages. Je rentre au camp en prenant encore quelques photographies dans le bel éclairage du soir.

Avant de quitter définitivement le camp de base, j'aimerais encore faire une aquarelle du Dunagiri, aussi le lendemain de mon excursion, je grimpe, après le déjeuner, au sommet de la moraine. Mais les nuages s'amoncellent autour du sommet, le froid m'engourdit, les doigts gelés m'obligent à abandonner.

Le jour suivant, Fritz a la gentillesse de me réveiller de grand matin en me disant que le ciel est tout dégagé. Je pars avant le déjeuner, à 6 heures et, cette fois, malgré l'onglée, je parviens à terminer mon étude. Pendant ce temps, Fritz s'affaire dans la cuisine et réussit un excellent ragoût de mouton. Malheureusement, en soufflant sur le feu, ses lèvres brûlées par le soleil au Dunagiri s'infectent. Pendant quelques jours, l'inflammation prend des proportions dangereuses malgré les drogues que nous lui appliquons et le remède recommandé par les *Sherpas*, qui consiste à prendre du *ghi* (graisse) au bout de l'index, à se frotter tout d'abord le nombril avec le doigt et à s'appliquer ensuite la mixture sur les lèvres. Fritz exécute ce rite avec un sérieux comique en répétant: *Heilig macht seelig!* « les croyants sont heureux ! ».

Le 15 juillet, nous attendons toute la journée l'arrivée des coolies. Je descends même à leur rencontre le long de la moraine du glacier de Rhamani jusqu'à l'emplacement du camp inférieur mais je dois remonter dans l'après-



Le contrefort nord (6659 m.) du Hathi Parbat vu du Ghori Parbat (6712 m.).



Les montagnes du cirque de B[illegible]gini vues du deuxième camp supérieur au pied du Ghori Parbat.

Le contrefort nord (6659 m.) du Hathi Parbat (6747 m.) à gauche, et le Ghori Parbat (6712 m.) à droite, avec le tracé de l'itinéraire d'ascension.



Le sommet du Hathi Parbat (6717 m. et son contrefort nord (6659 m.) à gauche, vus du Ghori Parbat (6712 m.)

midi sans avoir aperçu âme-qui-vive. Nous commençons à désespérer, quand, à 6 heures du soir, ils arrivent tous ensemble amenant avec eux une grande quantité de bois. Toutes les tentes disponibles sont dressées et les porteurs s'en accomodent très bien pour la nuit.

Le lendemain, dès le lever du jour, une grande agitation règne. On lève le camp, puis l'équipe, chargée de tout notre matériel, quitte les lieux et s'échelonne le long de la moraine. A 11 heures, nous arrivons au camp inférieur où nous réussissons à convaincre les porteurs de continuer jusqu'au camp situé sur le versant sud de la montagne, au-dessus de la gorge de Rishiganga.

La longue et périlleuse marche de flanc recommence en sens inverse. Comme d'habitude les porteurs, équilibristes consommés, s'en tirent à merveille. A un endroit, au moment de franchir une petite paroi, et me tenant au rocher, celui-ci s'éboule et je ne réussis que de justesse à éviter de le recevoir sur les pieds et à ne pas être précipité avec lui dans les profondeurs. Cette maladresse m'ébranle et c'est avec beaucoup de précautions que je termine l'étape sans autre incident.

Au camp, le paysage est grandiose malgré le temps variable. Pendant notre séjour à l'altitude, la végétation s'est épanouie et tout est verdoyant. Une multitude de plantes égaient le versant austère de la montagne. Ce sont des fraisiers à fleurs rouges, des ancolies et des chardons bleus, des églantines, des Sabots de Vénus et une quantité d'autres fleurs.

Le lendemain, la traversée de flanc est reprise sous une pluie fine intermittente. Puis nous nous engageons

dans la longue descente, très abrupte, jusqu'à Dibrughetta, plus dangereuse qu'à la montée. Nous campons à la lisière d'une forêt merveilleuse, digne des plus beaux contes de fées. Les églantines foisonnent dans le sous-bois tandis que les barbes qui pendent aux branches et les écorces de bouleau qui se balancent au vent, ont un caractère de mystère sauvage.

Le lendemain, c'est un nouvel enchantement. Dans la clairière de Dibrughetta que nous traversons, l'herbe, rase à notre passage un mois auparavant, est maintenant haute de cinquante à soixante centimètres. Partout on voit des étendues de myosotis, des pavots bleus, des fraisiers à fleurs rouges, des Sabots de Vénus et beaucoup d'autres sortes d'orchis.

Plus loin, deux torrents doivent être franchis: le premier est bénin mais les eaux du deuxième roulent furieusement et rendent le passage dangereux. Immédiatement après commence la longue montée jusqu'au col qui mène à l'alpe de Durashi et qui se fait sur un pierrier dans un couloir. Fritz a la lèvre si enflée et infectée qu'il a de la fièvre et que l'on se demande s'il arrivera en haut tant il est éprouvé. Les coolies, eux aussi, s'arrêtent souvent et longtemps et prennent un temps infini pour ce parcours. Ils voudraient camper au voisinage du col mais Nyma fait venir tout le monde jusqu'à l'alpe recouverte d'une herbe touffue et grasse où nous arrivons vers 2 heures de l'après-midi. Là, nous achetons une chèvre au berger de l'alpage et, pour la tuer, les coolies emploient une méthode vraiment barbare: deux indigènes tiennent les pattes de la bête renversée en tirant chacun de leur

côté, un troisième tranche la peau du ventre juste en dessous des dernières côtes, enfonce sa main dans la coupure, farfouille à l'intérieur de la cage thoracique jusqu'à ce qu'il ait trouvé le cœur qu'il arrache en le tenant triomphalement à la main. Ce procédé nous impressionne et nous fait penser aux Incas qui sacrifiaient ainsi des êtres humains à leur dieu, le Soleil.

Une grosse pluie se met à tomber et nous nous reposons sous les tentes jusqu'au soir. Fritz dort et paraît mieux. Après l'averse, le crépuscule est superbe.

Au matin suivant, un soleil radieux sèche les tentes et le départ est tardif. Un versant extrêmement raide doit être traversé jusqu'à l'arête qui descend vers Lata. Contrairement à l'aller, nous suivons le chemin d'en haut, celui des moutons. Dans le brouillard, Fritz et Vitter se trompent et passent par en bas. Nous nous retrouvons sur les immenses pentes abruptes qui s'étendent jusqu'au fond de la gorge de Rishiganga à une grande profondeur. Arrivés au col, nous proposons aux porteurs de leur payer deux journées s'ils peuvent arriver aujourd'hui encore à Lata que nous dominons de plus de deux mille mètres. Mais l'heure est trop avancée et les coolies préfèrent camper. Nous ne reconnaissons plus l'emplacement où nous avions dressé les tentes en montant car la végétation a tout envahi : l'herbe a deux mètres de hauteur et les fleurs sont innombrables. Par bonheur, il ne pleut pas, bien que d'énormes nuages traînent dans les vallées et n'augurent rien de bon.

Enfin, le jour suivant, 20 juillet, nous dégringolons jusqu'à Lata. En chemin, je filme la descente, j'attrape

quelques papillons, puis nous nous baignons dans un ruisseau. A 1 heure nous rencontrons notre officier de liaison Gabar Singh, qui nous attend depuis une dizaine de jours et nous invite à un plantureux goûter dans sa tente dressée en dessus du village. Le soir, le festin continue par du mouton, des pigeons, du riz et des pommes de terre et marque dignement la fin de notre première campagne si bien réussie.

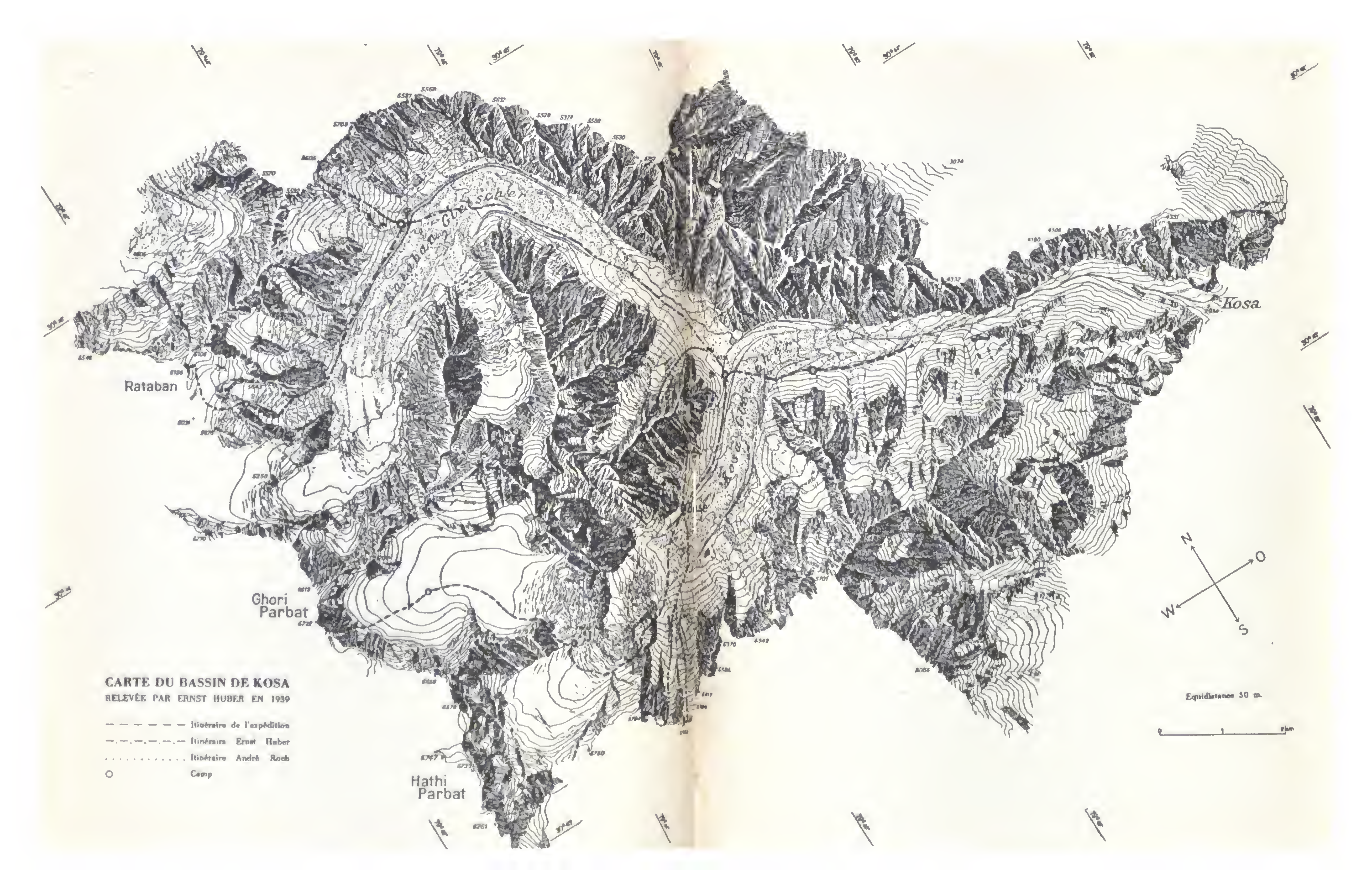
SECONDE CAMPAGNE

LE GHORI PARBAT

(6712 m.)

Après les efforts déployés au Dunagiri, nous décidons d'aller passer six jours à Joshimath, à 1980 m. d'altitude, pour nous y reposer. Ce n'est pas tellement la fatigue qui nous éprouve mais bien l'état de maigreur dans lequel nous sommes. Vers 9 heures, le matin, nous quittons tranquillement Lata pour descendre la vallée, n'emportant avec nous qu'un sac de couchage et de quoi nous laver.

La rivière, grossie, roule furieusement des eaux jaunâtres qui bondissent sur les rochers, cascadent dans les rapides et rongent les rives avec une force et une constance qui donne le frisson. Ne serait-ce que pour admirer les bouillonnements du Dhauli, l'étape en vaudrait la peine. Après un bain délicieux dans la source d'eau chaude, nous lunchons à l'école de Tapoban et continuons, par un temps brumeux, jusqu'à Joshimath où nous prenons le thé que Gabar Singh nous fait servir dans une boutique. Nous montons ensuite au bungalow, ravissante villa à trois pièces construite sur une terrasse qui domine le village, accroché lui-même au flanc de la montagne. A la porte on nous remet le fusil et la munition envoyés par M. Vonesch, de Bombay. Mrs. Brown, de Ranikhet, a eu beaucoup de peine à nous les faire parvenir jusqu'ici car le contrôle des armes est strict dans le pays et un fusil



Rataban
Ghori Parbat
Hathi Parbat
Kosa
N
O
W
S
CARTE DU BASSIN DE KOSA
RELEVÉE PAR ERNST HUBER EN 1939
Itinéraire de l'expédition
Itinéraire Ernst Huber
Itinéraire André Roch
Camp
Equidistance 50 m.
0
1
2 km

ne peut être expédié par la poste, aussi un coolie spécial a dû être mobilisé pour porter le précieux fardeau.

Le postier hindou nous annonce que Hitler a fait occuper Danzig, sur quoi Chamberlain a déclaré que la guerre devenait inévitable. Cette nouvelle est certes peu réjouissante mais, au point où nous en sommes de notre expédition, nous ne pouvons pas abandonner nos projets avant que le conflit ait éclaté. Notre seul souci pour l'instant est de nous reposer et de manger le mieux possible. Nous pensions avoir chaque jour du poulet mais, dans ce pays, les Hindous n'élèvent pas de poules; seuls, les rares Musulmans ont des poulaillers. Heureusement qu'un de nos *Sherpas* réussit à acquérir trois poules et trois œufs ce qui constitue un apport sérieux à nos menus.

Le deuxième jour, un incident curieux survient: les *Sherpas* nous remettent une lettre en anglais qu'ils ont dictée à un écrivain public du village, lettre dans laquelle ils se plaignent de Nyma I qui a profité de notre ignorance de la langue pour se faire verser une commission sur tous nos achats. Nous discutons de la chose avec Gabar Singh qui finit par établir le montant payé en trop chez chaque commerçant; malheureusement l'argent ne peut être récupéré.

Gabar Singh est un compagnon fort agréable et des plus intéressants. Il est originaire de la vallée du Dhauli et connaît les mœurs et coutumes du pays, aussi nous explique-t-il la signification des actes des indigènes et l'origine de chaque temple de la vallée.

Nous l'invitons souvent à partager nos repas. Il nous explique que théoriquement il n'a pas le droit de le faire

car, pour lui, nous sommes des infidèles, et nos aliments le souilleraient; il serait *outcast*, c'est-à-dire chassé de sa caste, ce qui correspondrait à une sorte d'excommunication. Mais il est large d'idées et il prend la précaution d'avertir nos *Sherpas* bouddhistes de ne pas raconter qu'il mange avec nous.

Dans la religion hindoue, il y a quatre castes principales: 1° les *brahmines* qui sont les prêtres et les propriétaires; 2° les *radjpouts* ou *kchatryas* qui sont les guerriers; 3° les *vaiçyas* ou marchands, et 4°, les *çoudras* ou paysans et travailleurs. Ceux qui sont *outcast* perdent leurs droits et deviennent des parias. Chaque caste se subdivise encore en une série de castes intermédiaires; les règles sociales sont très strictes: ainsi, par exemple, un brahmine ne peut épouser une femme de caste inférieure. De même, notre officier de liaison, *Radjpout* de par sa naissance, n'a pas le droit de toucher à la nourriture préparée par un cuisinier d'une caste inférieure à la sienne. En conséquence, son cuisinier est un jeune *brahmine* dont la famille est dans le besoin.

Tout cela paraît compliqué et passablement ridicule. Mais si l'on réfléchit à nos préjugés sociaux européens...

Avec Gabar Singh, je vais visiter l'école d'un hameau voisin. Parmi les jeunes garçons de dix à douze ans se trouvent deux fillettes qui me saluent très poliment. Les élèves sont accroupis sur de petits tapis posés à même le sol de la classe en terre battue. Ils écoutent attentivement les explications du maître auxquelles, moi-même, je ne comprends rien du tout. En sortant, Gabar Singh m'explique que c'est tout à fait contre l'usage que des jeunes

filles parlent à des étrangers; en me saluant, elles ont commis une grave faute dont leur jeune âge est la seule excuse. Puis nous allons au temple où nous rencontrons de nombreux pèlerins *Sadhoux* et *Jogi*. L'édifice, pittoresque, est composé de plusieurs tours se terminant en ogive et reliées les unes aux autres par des chemins de rondes et des places entourées de bancs en plaques de granit comme au Tessin ou au Valais, de colonnades de bois sculpté et de fontaines dans lesquelles se reflètent les buissons fleuris des jardins.

Au moment où nous partons, une femme, drapée de mauve, vient puiser de l'eau qu'elle emporte dans une urne posée en équilibre sur sa tête; la tableau est ravissant. Un pèlerin déguenillé, à l'accoutrement hétéroclite, engage une grande conversation avec nous. Il a des cheveux dorés en broussaille, une superbe barbe blanche descendant en plusieurs pointes sur sa poitrine et une foule d'ustensiles et de paquets pendillant tout autour de lui. Ses yeux brillent de malice et il mendie. En bons Européens nous n'aimons pas faire l'aumône, mais Gabar Singh nous explique qu'aux Indes, le dix pour cent des habitants vit de mendicité, que la chose est tout à fait normale dans ce pays, que les mendiants sont considérés comme sacrés et qu'ils sont entretenus par la population. Nous donnons donc quelques annas au mendiant, ce qui le met en verve, et il nous raconte son histoire, un vrai roman: Il a perdu sa femme et ses deux filles et, depuis deux ans, il voyage pour se rendre aux sources du Gange. Il a traversé des forêts vierges et des déserts, et maintenant il s'engage dans les montagnes où la neige aveugle le voyageur et où le

froid de la nuit est intense. Il est jovial et cette vie de pèlerin paraît lui plaire énormément.

Entre les nombreuses siestes que nous faisons au bungalow, je chasse les papillons. Il y en a de très grands, noirs, avec des dessins verts ou roses, qui volent avec une adresse extraordinaire et sont pratiquement impossibles à attraper.

Gabar Singh me fait encore visiter des jardins potagers où les indigènes cultivent toutes sortes de légumes: pommes de terre, tomates, courges, melons, aubergines, et de beaux fruits comme des pommes, des poires, des abricots, etc.

Ce qui nous manque le plus, c'est le pain; aussi nos *Sherpas* tentent-ils d'en faire avec de la farine trouvée au village. Le pain sort verdâtre du four, couleur qui provient du genre de farine de seigle ou d'orge employée. Pour ma part, je le trouve délicieux et je dévore des tartines au beurre et à la confiture jusqu'à me rendre malade.

Le temps passe rapidement et le 27 juillet, nous reprenons la piste du Niti Pass qui remonte la vallée du Dhauli. Notre projet primitif d'explorer le cirque de Bagini est abandonné, car ce que nous en avons vu du Dunagiri nous a paru trop sauvage et nous avons peur de ne pouvoir y réussir d'ascensions. Par contre, nous décidons de visiter le cirque du glacier de Kosa qui présente un intérêt spécial: à part les topographes du *Survey of India*, jamais des explorateurs-alpinistes n'y ont mis les pieds et il ne s'agit plus pour nous d'atteindre une cime par une voie déterminée et déjà explorée comme au Dunagiri, mais bien d'étudier la région et de chercher

une possibilité d'accès vers l'un ou l'autre des deux principaux sommets du groupe qui sont le Hathi Parbat (6747 m., la « montagne éléphant »), et le Ghori Parbat (6712 m., la « montagne cheval »). C'est aussi la région qu'Huber, notre topographe, a pour mission de relever: nous pourrons donc le rejoindre et voir où en est son travail.

A partir de Joshimath, les étapes sont longues. La première nous amène à Lata. En route, nous nous arrêtons à Tapoban pour prendre le bain traditionnel dans le bassin d'eau chaude à quarante degrés. Nous dérangeons trois petites filles d'une dizaine d'années et qui, toutes nues, sont très affairées à laver leurs vêtements et à se laver elles-mêmes. A peine nous ont-elles aperçus, qu'elles ramassent leurs effets en grande hâte et fuient dans les buissons. Elles ne vont pas très loin et, tandis que nous nous ébattons à notre tour, l'une ou l'autre apparaît de temps en temps pour voir ce que nous faisons.

A Lata, nous préparons les rations dont nous aurons besoin pour notre séjour au glacier de Kosa. Nous calculons qu'il nous faudra quatre à cinq caisses, chacune contenant la nourriture d'une semaine pour nous, et une caisse supplémentaire pour Huber. Le soir, les *Sherpas,* qui ont trouvé de l'alcool, sont ivres et une terrible bagarre éclate. Tous tombent sur Nyma I qui nous a extorqué de l'argent, comme on sait. La victime se défend en cherchant à assommer ses agresseurs à coups de gourdin; heureusement pour nous, les gens de Lata séparent les antagonistes avant notre arrivée. Nous nous contentons de rétablir le

calme en faisant dormir Nyma I sous bonne garde jusqu'à ce qu'il ait cuvé son vin.

L'étape suivante, jusqu'à Jumagwar, n'en finit plus, et le chemin se faufile le long d'une vallée encaissée et dominée sur toute sa longueur par d'immenses parois de rochers. La troisième étape nous amène encore plus au Nord: jusqu'au curieux village de Kosa. Sur des ponts solides, le sentier franchit plusieurs fois la rivière bondissante et nous croisons de nombreuses caravanes de chèvres chargées de sel qui s'en reviennent du Tibet. En chemin, nous nous heurtons à une femme étendue en travers de la route tandis qu'à proximité deux fillettes sont assises sagement sous un rocher surplombant. La femme a la tête et le haut du corps recouverts d'une étoffe blanche de sorte que nous ne pouvons voir ce qui lui est arrivé, mais les fillettes nous expliquent qu'elle est en train d'allaiter un bébé...

Kosa est un village intéressant qui respire la richesse car le commerce avec le Tibet par le Niti Pass est florissant. Avant l'été, les habitants de la vallée du Dhauli délèguent un messager au Tibet. Celui-ci en revient avec une pierre dont le poids d'or doit être payé aux Tibétains comme impôt pour avoir le droit de faire le commerce et de transporter du sucre et du riz au Tibet et ramener du sel et du borax aux Indes. Ici, chaque maison est une forteresse avec une grande cour intérieure et un mur d'enceinte. Une ancienne tour carrée domine le village situé sur un promontoire entre deux torrents. Il y a peu de temps, ces fortifications protégeaient les habitants contre les raids des pillards tibétains. Les gens de Kosa ont une

existence caractéristique: les jeunes sont, actuellement, tous partis pour le Tibet avec d'interminables troupeaux de chèvres et de moutons qui transportent les marchandises d'échange. Dans les cours des maisons, ombragées par d'énormes cèdres, les femmes, assises sur des tapis étendus sur la terre battue, tissent de longues bandes d'étoffe devant servir à faire des vêtements qui seront portés jusqu'à ce qu'il n'en reste que des loques. Quand l'automne est avancé, les indigènes rassemblent leurs troupeaux de chèvres et de moutons, de vaches et de yaks, et quittent leur résidence d'été pour se répartir dans la vallée à plus de cent kilomètres de distance et passer l'hiver dans un climat plus clément. L'année suivante au printemps, à jour fixe, ils remontent tous ensemble vers leur résidence estivale.

A Kosa, les gens se plaignent parce que Gabar Singh a donné à Huber de ses propres coolies *dhotials* pour l'accompagner et non des coolies de Kosa. Justement, nous voudrions engager une douzaine de porteurs et nous pensons que cela va arranger les choses. Au contraire, le lendemain matin, au départ, les indigènes refusent catégoriquement de nous suivre, aussi Gabar Singh est-il très ennuyé. Après une longue discussion avec le chef du village, une solution originale est trouvée: l'*ata*, c'est-à-dire la farine et les rations pour les coolies et les *Sherpas* sera transporté par un troupeau de chèvres qui suivra à un jour d'intervalle. L'avantage de ce mode de transport permet la réduction d'au moins un tiers du prix payé pour des coolies.



Le Rataban (6125 m) escaladé par Ernest Huber avec le Sherpas Nyma 6.
L'itinéraire d'ascension passe à gauche derrière.



Les sommets 6475 et 6468 vus du Nord-Est, des pentes dominant le glacier de Rataban.

Le 30 juillet au matin, nous quittons le village de Kosa pour remonter vers l'Ouest, la vallée du même nom. Le versant sud de la gorge est formé d'une série ininterrompue de parois de granit coupées elles-mêmes de couloirs d'herbe et de rochers. Des flaques de neige, restes d'avalanches, gisent encore au bas des ravins. Les versants nord sont moins abrupts mais aussi très sauvages. Nous parvenons bientôt à l'extrémité inférieure du glacier dont nous suivons la langue complètement enfouie sous un amas de pierres et de graviers. Notre intention est d'établir un camp de base plus haut, au pied de la grande chute du glacier. Celui-ci descend, en effet, en un chaos indescriptible sur une dénivellation de mille cinq cents mètres.

Ici, les coolies nous jouent un tour de leur façon. Comme nous ne connaissons pas la vallée, nous ne savons pas de quel côté remonter la langue terminale. Aussi les porteurs s'arrêtent-ils pour camper à l'extrémité du glacier. Le lendemain, le temps est gris et, après un départ tardif, nous traversons le glacier vers le Nord sur des moraines et des pierriers pour arriver de l'autre côté à un grand alpage de chèvres. En marchant le long de la rive gauche, nous nous trouvons bientôt dans une ravissante plaine couverte de fleurs et de gros rochers où nous campons. Dans l'après-midi, nous montons le long du glacier pour reconnaître l'endroit où nous voulons établir notre camp de base. A une demi-heure de marche, nous découvrons un nouvel emplacement abrité par d'énormes rochers. C'est le dernier endroit où il y ait encore du bois. Les coolies connaissaient parfaitement ce lieu, mais personne ne nous en avait informés à l'exception d'un tout jeune porteur

de Kosa qui voulait nous y mener directement. Les autres se moquaient de lui et refusaient d'aller plus loin. Le résultat est que nous mettons trois jours pour atteindre le camp de base où nous aurions facilement pu arriver en une seule étape. A peine sommes-nous installés que les chèvres arrivent avec l'*ata* (farine). L'endroit est délicieux: c'est une prairie jonchée de blocs de granit grands comme des maisons, à l'abri desquels les tentes ont été dressées au pied d'une série de cinq aiguilles de roche éruptive séparées les unes des autres par de profonds couloirs.

Notre camp est à 4600 mètres, au Nord du glacier, sur sa rive gauche; le glacier est bordé de l'autre côté par une chaîne de pics déchiquetés et croulants aux formes sauvages. A l'Ouest se dresse la gigantesque chute de séracs de plus de mille mètres de dénivellation qui nous barre l'accès du Hathi Parbat (6747 m.) et du Ghori Parbat (6712 m.). Au bas de la chute du glacier se trouve une terrasse à 5800 mètres, et au Sud une seconde terrasse à 5500 mètres. Il s'agit pour nous de découvrir une voie jusqu'au plateau le plus haut en passant soit au Sud soit au Nord du glacier. Un vieux *Shikari* (guide chasseur) s'offre à nous montrer un chemin jusqu'à la terrasse supérieure dénommée par les indigènes *Bharpur Bandhar*, ce qui signifie « Réservoir inépuisable de glace ». Ces expéditions de reconnaissance furent souvent très pittoresques.

Le 2 août, je quitte le camp à 6 heures du matin avec une équipe composée du vieux *Shikari*, de Gabar Singh et d'un de ses meilleurs coolies appelé Bally. Au départ, je veux fixer une corde sur les épaules du coolie et, sans y penser, je le touche. Il se trouve ainsi souillé par l'at-

touchement d'un infidèle et ne devra plus prendre de nourriture pour le reste de la journée.

Nous remontons un couloir d'herbe qui domine le camp et, après quelques petites escalades, nous rejoignons le pied d'une succession de tours granitiques dont les flancs sont des dalles abruptes. Le *Shikari* grimpe nu-pieds avec une canne à corbin, Gabar Singh a des sandales plus ou moins bien ferrées, son coolie des chaussures de tennis en caoutchouc. L'arête me paraît bien raide pour une équipe aussi hétéroclite et une longue discussion s'engage avec le *Shikari*. Je lui demande s'il compte nous faire monter sur cette crête, à quoi il répond que le chemin est probablement trop difficile pour nous. Je l'interroge de nouveau pour savoir s'il n'y aurait pas un autre couloir plus aisé permettant d'atteindre le faîte. Il répond que « pour lui, il y a partout un bon chemin, tandis que pour nous ça ne va pas ». Je le prends pour un blagueur et je l'engage à nous montrer son chemin à lui. Lorsque Gabar Singh lui a traduit ce que je veux, il part nu-pieds sur les dalles avec sa canne à corbin. Sincèrement je ne pensais pas que ces dalles fussent praticables, mais cet homme grimpe comme un chamois. Il tourne un grand ressaut de l'arête sur des plaques de plus en plus exposées et nous hèle du sommet d'un gendarme. Si nous le laissons continuer, il ira sans nous jusqu'en haut, aussi le rappelons-nous. Il redescend face au vide, utilisant au maximum l'adhérence de ses pieds nus et s'appuyant toujours sur sa canne à corbin qu'il ajuste dans les fentes du rocher. J'en reste sidéré.

Nous décidons de prendre un autre couloir, redescendons et recommençons l'ascension après avoir perdu deux heu-

res. Cette fois nous atteignons le faîte et, sur le col, Gabar Singh qui en a assez s'arrête, tandis que je continue vers le sommet (5299 m.) avec le *Shikari*. L'escalade devient difficile, je suis obligé de quitter mes chaussures ferrées pour grimper, moi aussi, nu-pieds comme mon guide. Mes pieds sont tendres et j'en souffre; cependant, l'adhérence est meilleure. Au retour, le *Shikari* descend toujours face au vide, une dalle si inclinée qu'elle en est presque verticale. C'en est trop pour moi et je n'ose m'y aventurer. Tout d'abord, je lui fais descendre mes chaussures au bout d'une ficelle; puis avec mille hésitations, je me hasarde, non sans être retenu de justesse par mon vieux guide qui m'empêche ainsi d'aller m'écraser cinq cents mètres plus bas. Et moi qui croyais savoir grimper!

En cours de route, nous nous rendons compte que, probablement derrière les Aiguilles, il serait possible d'arriver assez haut mais nous ne pouvons pas voir si le plateau glaciaire pourraìt ensuite être atteint. Par temps humide, le glacier semble s'animer et le fracas des chutes de séracs devient un roulement presque ininterrompu; la vue de ces masses croûlantes qui s'écrasent est divertissante, quoique un peu effrayante.

Le 4 août, après deux jours de repos, Nyma, un de nos *Sherpas,* qui n'a pas de montre, se réveille à minuit pour nous faire le déjeuner. Fritz Steuri lui dit qu'il est encore trop tôt et il se recouche. A 2 heures et demi, je réveille mon monde et nous partons avec Gabar Singh, deux coolies et deux *Sherpas,* Tillye et Gombu. Le *Shikari,* que nous devions trouver à l'alpe d'en dessous, n'y

est pas. Nous continuons donc, et sans lui, tournons le groupe d'Aiguilles pour gravir un couloir glacé. J'avais mis, en pensant aux dalles, de légères chaussures à semelles de caoutchouc et voici que je dois tailler dans la glace; ce n'est pas de chance. Les couloirs et les rochers sont raides; nous nous encordons et assurons très prudemment. Effrayé par l'aspect sévère de l'ascension, Gabar Singh préfère attendre sur un petit col secondaire. Il attendra six heures dans un versant nord, par un temps froid et humide, aussi le retrouverons-nous frigorifié. L'escalade est ardue et exposée jusqu'au sommet d'une Aiguille de 5516 mètres d'altitude. Les brouillards nous empêchent d'admirer le panorama et de voir ce qui nous intéresse, aussi les *Sherpas* font-ils des prières pour que les brumes s'entr'ouvrent. Dans les éclaircies, nous voyons par moment notre camp, juste à mille mètres en dessous de nous. Nous entendons les coups de feu de Zogg qui réussit à tuer deux *bahrals*, chèvres sauvages à longs poils, d'une agilité extraordinaire et dont la viande est exquise. Il fait froid et nous attendons trois quarts d'heure avant de nous rendre compte qu'il n'est guère possible de trouver une voie pratique d'ascension vers le plateau supérieur; il faudrait franchir un col de plus de six mille mètres dont l'aspect n'est pas engageant du tout...

Au retour, en traversant un couloir, les deux *Sherpas* perdent pied l'un après l'autre et sont heureusement retenus par la corde, mais la manœuvre est impressionnante. De retour au camp, je trouve Huber qui redescend du glacier du Rataban, branche nord de celui de Kosa où il vient de faire une tentative d'ascension au Rataban

(6165 m.), avec le *Sherpa* Angdawa. Ce dernier ayant refusé de continuer à un passage exposé, l'ascension avait dû être abandonnée. Il y a plus d'un mois déjà que Huber nous a quittés au pied du Dunagiri et, à notre première rencontre, il nous raconte ses aventures.

Du camp de base du glacier de Rhamani, il était descendu à Lata avec le postier et Angdawa. A Lata, il avait trouvé Gabar Singh qui avait mis quelques-uns de ses excellents porteurs *dhotials* à sa disposition. Un jeune coolie de Lata, Murculio, complétait l'équipe avec laquelle Huber se proposait d'installer une base à l'Est de la rivière du Dhauli pour photographier du Sud le massif de Kosa. D'un camp aux environs de Tolma, il devait ensuite s'élever de mille huit cents mètres sur des pentes extrêmement abruptes jusqu'à un point trigonométrique. Après avoir traversé avec beaucoup de peine une pente couverte de buissons impénétrables, l'équipe arrive à midi vers quatre mille mètres d'altitude, à proximité du point cherché. Les porteurs sont fatigués et s'étendent sur l'herbe pour dormir. Malheureusement, il n'y a pas d'eau dans les environs. Après un temps de repos, Huber monte jusqu'au point pour installer la base. Mais Angdawa, qui devrait placer l'autre trépied n'apparaît pas; il a probablement mal compris les intentions de Huber. Les brumes bouchent la vue. Il faut attendre, mais le soir les versants est sont dans l'ombre et sans relief, aussi n'y a-t-il plus qu'à battre en retraite et à rentrer bredouille.

Sans chemin, dans les buissons compacts, la descente se fait à grand'peine, par endroits même, mètre par mètre. Enfin, dans une gorge, l'équipe trouve de l'eau. Les

fatigues disparaissent en un instant et les hommes désaltérés peuvent reprendre la descente. Les porteurs voudraient camper mais Huber a donné rendez-vous à Gabar Singh à Gari, village situé plus au Nord dans la vallée du Dhauli. La nuit vient; une lanterne à bougie est allumée et l'interminable descente continue jusqu'à ce qu'Angdawa tombe sur la tête et que la lanterne s'éteigne dans la chute. Peu avant le fond de la vallée, bivouaquer s'impose, sans sacs de couchage, sans nourriture et sans eau. La situation n'est certes pas agréable, d'autant moins qu'on voit à quelques kilomètres plus loin, les feux de campement de Gabar Singh et de sa troupe.

Le lendemain, après un détour de deux heures, dû à l'absence de pont, on rejoint Gabar Singh; Huber et son équipe peuvent enfin prendre quelque nourriture et un repos bien nécessaires.

Voici les principales conclusions que Huber tire de son échec, elles lui seront probablement salutaires pour la réussite de son relevé:

Photographier les versants est le matin à cause de l'éclairage favorable; pour cela, camper le plus haut et le plus près possible du point et se renseigner dans la vallée où l'on peut trouver de l'eau. Pour chaque sortie, emporter des provisions pour plusieurs jours car on n'est jamais sûr du beau temps ni d'arriver jusqu'au point désiré en une seule journée. Il est difficile de trouver des stations favorables, et celles-ci ne sont bonnes qu'entre quatre et cinq mille mètres, ce qui nécessite chaque fois une ascension de plus de deux mille mètres.

Après sa première expédition, Huber se rend à Kosa d'où il rayonne pour établir ses stations. En travaillant dans la branche nord du glacier de Kosa — qu'il baptise: glacier du Rataban — et en raison du temps gris et défavorable pour le relevé photogrammétrique, il lui vient à l'idée de tenter l'ascension du Rataban et nous venons de voir comment cette essai a échoué. Huber aimerait beaucoup refaire une tentative et nous en demande la permission. Une discussion s'engage car nous n'avons pas grande confiance dans la technique alpine de notre topographe. D'autre part, il a montré une certaine initiative en se lançant dans cette aventure et il serait dommage que les efforts déployés au cours de cette reconnaissance restent vains. Après avoir pesé le pour et le contre, nous en arrivons à la conclusion qu'il faut l'encourager à faire une nouvelle tentative, mais qu'il doit s'y lancer dans les meilleures conditions possibles. Angdawa, lui, en a assez d'accompagner le topographe et Nyma 6 s'offre à le remplacer. Nyma 6 est plus âgé et Huber sera mieux secondé, probablement même un peu dirigé sans qu'il s'en rende compte.

Le lendemain donc, Huber repart avec son équipe et, après avoir campé deux fois, il réussit enfin, le 7 août, à atteindre le sommet (6156 m.). Malheureusement, il y a du brouillard, aussi est-il impossible de photographier. Huber s'en console en pensant avec logique que, au moins, la journée n'aurait quand même pas pu être utilisée pour son relevé photogrammétrique.

Mais revenons à notre camp de base du glacier de Kosa.

Le 6 août, je repars, accompagné cette fois par Angdawa, content de changer de « patron ». Angdawa est le chef de nos *Sherpas,* il est robuste et est déjà monté très haut dans d'autres expéditions; en outre, c'est un charmant garçon.

Nous nous dirigeons vers la chaîne située au Sud du glacier et gravissons un petit sommet de 5592 mètres qui se termine par un monolithe d'une quinzaine de mètres dont l'escalade est aérienne. Nous y trouvons des cristaux de quartz et passons plus d'une heure à les extraire de leurs fours. La vue sur le cirque du glacier de Juma est étrange: montagnes acérées auxquelles s'accrochent des glaciers suspendus. De notre perchoir, nous découvrons qu'un petit couloir, qui débouche presque en haut de la grande chute de séracs, permettrait de passer, du premier au second plateau glaciaire.

Trois jours plus tard, le 9 août, je repars pour escalader le sommet voisin du précédent, mais plus élevé (5794 m.). Le *Sherpa* Gombu m'accompagne. L'excursion est splendide. Du sommet, la vue est impressionnante. Le flanc est du Hathi Parbat se développe juste en face de nous et sa grandeur est majestueuse. De notre belvédère, nous voyons Gabar Singh qui, avec quatre coolies, monte sur la pointe voisine, qu'Angdawa et moi avions escaladée trois jours auparavant et que je lui avais recommandée. Après avoir construit un cairn imposant, nous redescendons pour constater, le lendemain, à la jumelle, que notre superbe construction s'est éboulée.

Au cours de ces reconnaissances, j'avais acquis la certitude qu'il était possible de passer du premier au second

plateau glaciaire en montant par le petit couloir mentionné ci-dessus; il nous fallait donc trouver un accès au premier plateau. Sur la rive gauche du glacier, une série de parois abruptes paraissent infranchissables; d'autre part, remonter le glacier avec une nombreuse caravane serait une imprudence. Pourtant, il serait probablement possible de s'élever par le glacier et de prendre pied sur la rive sud au-dessus des parois. Il n'y aurait plus alors qu'à fixer des cordes en redescendant par les rochers pour faciliter la montée de la caravane. Fritz Steuri, habitué aux mauvais glaciers de Grindelwald, avait compris cette possibilité et, le jour où j'escaladai le point 5794 avec Gombu, il était parti avec Zogg, le *Sherpa* Tillye et des cordes de réserve. Très élégamment la caravane avait évité, par le glacier, une première paroi et au-dessus, elle avait atteint les pentes d'herbe très raides de la rive droite. Une seconde paroi verticale avait été franchie et nos compagnons étaient arrivés aux dalles qui aboutissent au premier plateau. La manœuvre avait pleinement réussi et il ne nous restait qu'à installer les camps supérieurs et à tenter l'ascension d'un des principaux sommets.

De retour à notre base, nous avons le plaisir de revoir Huber rentrant de son ascension au Rataban (6156 m.) avec Nyma 6.

Le courrier, qui vient d'arriver, nous annonce l'accident de l'expédition polonaise. Après avoir brillamment réussi l'ascension du sommet est du Nanda Devi (7430 m.), une avalanche de séracs avait emporté une tente et deux de ses occupants au-dessus du glacier de Milam.

« Pourvu que la même chose ne nous arrive pas », pensons-nous.

Le 11 août, le jour du départ. Nous nous acheminons avec cinq *Sherpas* et cinq coolies de Gabar Singh pour établir le camp du premier plateau. Là, nous laisserons Steuri et Zogg avec Nyma 2 qui, le lendemain, exploreront le petit couloir et chercheront une voie d'accès à la terrasse supérieure tandis que je descendrai au camp de base avec coolies et *Sherpas* pour faire un nouveau transport le jour suivant. Pour escalader la paroi verticale où se trouve le câble fixe, les hommes doivent être assurés par une corde et les charges hissées. Ce travail délicat prend deux bonnes heures mais tout se passe pour le mieux. Pendant ces manœuvres, des masses de glaces s'écroulent de temps en temps de l'immense chute de séracs. Elles tombent par-dessus une paroi de rochers noirs et se brisent à grand fracas pour cascader ensuite en poussière comme un torrent sauvage.

Après les pentes d'herbe très raides, nous escaladons une petite paroi et y fixons encore une corde. Ici, certaines charges trop lourdes doivent être halées. Les dalles qui suivent, sur lesquelles ruisselle une quantité d'eau, sont franchies sans encombre puis le glacier, très crevassé, est traversé. Un coolie disparaît presque, en voulant utiliser un pont de neige fragile, mais Steuri se trouve à proximité et retire sans difficulté l'homme et la charge. De l'autre côté du plateau, sur la moraine, nous laissons les charges et aidons Zogg et Steuri à installer le camp. Le pétrole a coulé et le dos du porteur en est encore tout imprégné.

A 3 h. 45 seulement, nous commençons la descente. A la corde fixe, les coolies ont compris la manœuvre qui se fait maintenant automatiquement, de sorte qu'à 6 h. 15, nous sommes de retour au camp de base. Le lendemain, deuxième voyage au camp I. A la corde, tout s'organise à la perfection et, pour hisser toutes les charges, nous n'employons qu'une heure au lieu de deux comme la veille. Certains coolies montent à la corde avec leur charge au dos; l'un d'eux monte même avec un bidon de pétrole à la main; un sac se détache, Angdawa le rattrape de justesse. Plus haut, sur le glacier, c'est Gombu qui perce un pont de neige et risque de disparaître. A 1 heure de l'après-midi déjà, nous sommes au camp I et, un peu plus tard, Zogg et Steuri rentrent de l'exploration du couloir. Ils annoncent que celui-ci est bon mais qu'au-dessus le glacier est encore passablement crevassé sur une certaine distance, ce qui oblige à maints détours et à un travail de taille. Mes camarades ont entrevu le Ghori Parbat qui paraît terrible et inabordable.

Les coolies redescendent au camp de base tandis que les cinq *Sherpas* demeurent avec nous. Il nous reste encore de la viande de Barhal qui est excellente, des pommes de terre et des oignons, provisions qui ne sont certes pas rationnelles pour le transport et l'altitude mais qui sont très appréciées.

Le 13 août, départ général: Zogg, Steuri, les cinq *Sherpas* et moi-même, pour le second plateau où le camp II sera installé. Par une pente de neige, nous atteignons l'orifice du couloir. Avant de nous y engager, les *Sherpas* mettent leurs crampons et nous les encordons; nous

formons deux cordées de quatre. Des marches ont été taillées la veille car toute une partie du couloir est en glace vive. Bien que les *Sherpas* soient très chargés, l'escalade s'éffectue sans arrêt et sans accroc; en effet, nos porteurs sont obligés de monter d'une traite car aucun emplacement ne permet de s'arrêter avant l'arrivée au sommet du couloir. De là, bien qu'extrêmement chaotique, le glacier doit être suivi sur une certaine distance. Nous devons descendre dans plusieurs immenses crevasses pour remonter de l'autre côté. Enfin la couche de neige devient de plus en plus épaisse et la surface du glacier moins accidentée. Un névé en pente douce nous amène à une nouvelle terrasse plane située au centre du cirque formé par les murailles glacées du Ghori et des contreforts nord du Hathi Parbat; nous y installons le camp II. Deux *Sherpas* restent tandis que les trois autres redescendent au camp I avec la mission de revenir dans trois jours avec de nouvelles victuailles.

Le 14 août, surprise! nous nous éveillons sous une couche de neige. Le soleil se montre le matin puis le ciel se couvre et la neige tombe durant toute la journée. Par ce mauvais temps, les *Sherpas* vont-ils pouvoir nous rejoindre?

Le 15 août, de bonne heure, je nettoie les tentes de la neige tombée pendant la nuit, et Steuri et Zogg ne sont pas contents d'être réveillés si tôt. Nous attendons les *Sherpas* avec peu d'espoir et vers 1 heure, Gombu va à leur rencontre et les trouve arrivant tous trois exactement selon le programme établi. Nous sommes enchantés, car il ne nous restait plus ni sucre ni beurre, seulement un

peu d'ovomaltine et beaucoup de soupe Maggi, à la rigueur pour deux ou trois jours. Nos porteurs apportent aussi trois cuissots de chèvres et du pétrole. Malheureusement la viande est crue et nous savons qu'à cette altitude de près de six mille mètres, cela va nous prendre beaucoup de temps pour la faire cuire.

Les parois du cirque au milieu duquel nous campons sont très imposantes, raides et couvertes de tranches bleues de glaciers qui souvent s'effondrent en avalanches. Inlassablement, les yeux fouillent les nervures rocheuses, combinent des passages parmi les séracs surplombants mais partout difficultés et dangers paraissent s'accumuler et vouloir défendre l'accès des sommets. Il y a vraiment bien peu d'espoir !

Vers la fin de l'après-midi, je vais jusqu'au pied de la côte rocheuse du Ghori Parbat examiner les possibilités d'escalade ; la paroi a l'air rébarbative dans sa partie inférieure mais le haut semble praticable. Plus à gauche, entre le Ghori et un contrefort nord du Hathi Parbat descend un glacier très raide qui offrirait également une voie d'accès. Par le glacier, l'ascension serait-elle peut-être plus facile ; cependant, nous craignons les chutes de séracs et les avalanches et préférons les rochers que nous estimons être moins dangereux.

Le 16 août, la matinée est belle mais le ciel se couvre rapidement et il neige de nouveau. L'inaction nous pèse et je décide d'escalader le lendemain le point 6457, la plus haute des aiguilles séparant le glacier du Rataban de celui de Kosa. Comme mes camarades trouvent le temps trop incertain, je pars avec Gombu. Nous montons par un

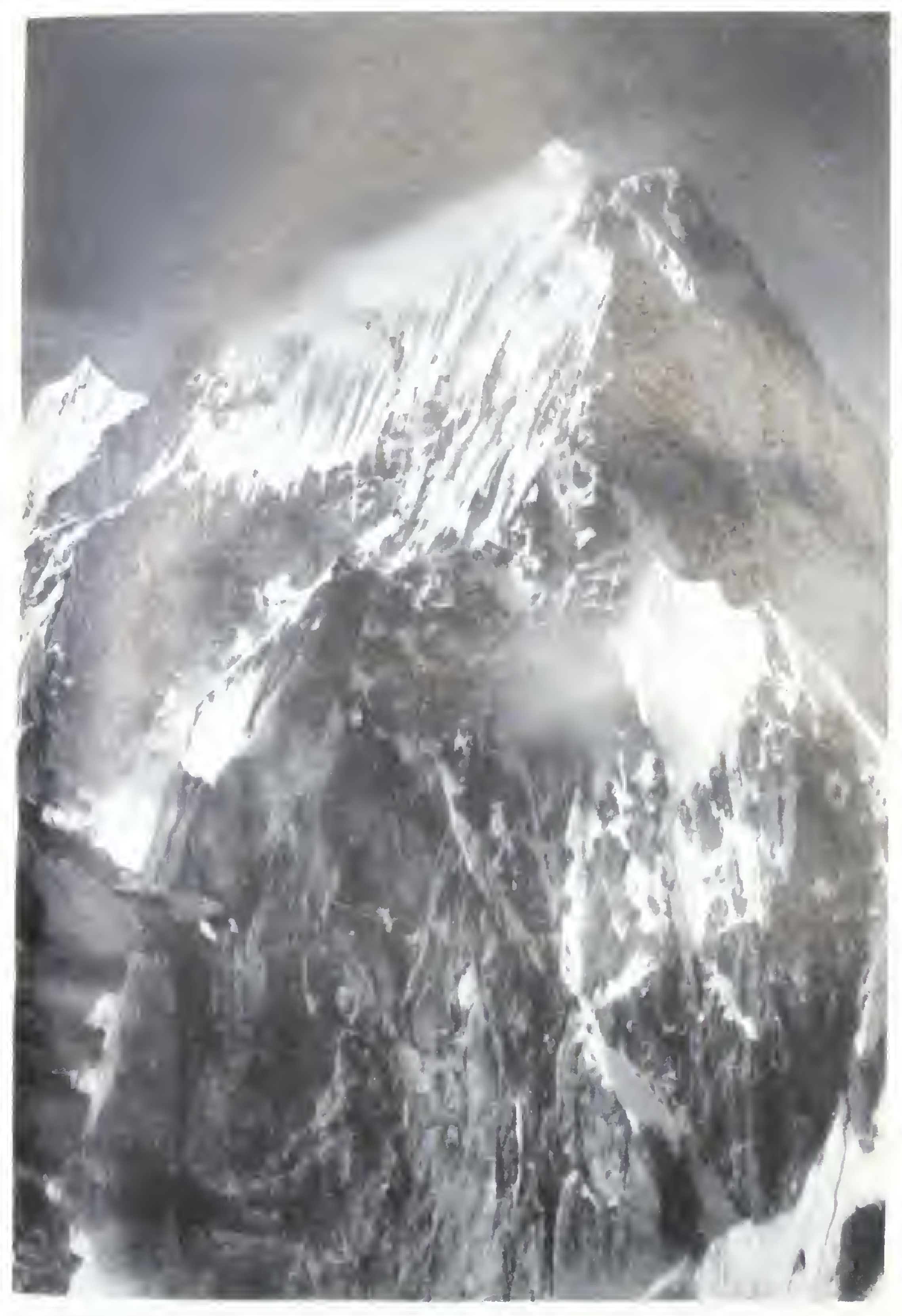
glacier en pente douce et aboutissons à une arête du versant sud-est que nous suivons jusqu'à une brèche entre deux sommets. Quelle n'est pas notre surprise de trouver là, à six mille trois cents mètres d'altitude, un lac assez grand dont la surface est en partie gelée. Nous nous dirigeons vers le sommet est qui nous paraît le plus élevé. Par des couloirs de neige et de rocher nous atteignons bientôt une arête neigeuse qui rappelle celle du Dunagiri avec cette grande différence qu'elle n'a qu'une cinquantaine de mètres de longueur. Avec peine nous longeons des corniches de neige inconsistante qui surplombent des deux côtés. Au sommet, le brouillard nous entoure et, après la construction d'un cairn sommaire, nous essayons de prendre quelque nourriture et rentrons. L'altitude se fait sentir et Gombu et moi avons tous deux mal à la tête. La descente est rapide; en deux heures, nous regagnons le camp III où nous nous couchons, enchantés de notre ascension. Malheureusement, le sommet où nous étions montés n'est pas le plus haut des deux pointes de ce massif. D'après les relevés de Huber, il n'a que 6468 mètres tandis que la pointe principale en a 6475, soit sept mètres de plus. Si nous avions su cela, nous nous serions certainement attaqué à la plus haute cime, surtout que nous en étions moins éloignés; en revanche, l'escalade de sa dernière partie est probablement plus difficile. Ce qui me console c'est que je ne me suis trompé que de sept mètres!

Le soir, le ciel se dégage et le froid promet une belle journée pour le lendemain. La vue vers l'Est sur le cirque de Bagini, de l'autre côté de la vallée du Dhauli, est d'une rare beauté. Malgré le brouillard, la neige fraîche

tombée journellement a fondu; si une nouvelle chute ne se produit pas au cours de la nuit, demain sera le jour favorable pour une tentative au Ghori Parbat par la côte rocheuse.

En effet, le 18 août est le grand jour. Dès 4 heures du matin, je réveille Nyma pour qu'il prépare le déjeuner qui nous est apporté dans les tentes. A 5 h. 40, nous sommes prêts mais Steuri objecte que c'est trop tôt et qu'il est préférable d'attendre le soleil. Je trouve un peu ridicule « d'attendre le soleil » car, lorsqu'il est levé, il fait si chaud que l'escalade devient épuisante. Enfin, à 6 h. 45 nous partons; ce retard d'une heure nous fut presque fatal et faillit être la cause d'un échec.

Une marche de vingt minutes nous mène au pied de la paroi. La rimaie est franchie près du milieu du couloir, puis une traversée oblique dans la glace nous conduit aux rochers. La glace est vive et raide. Zogg taille et son travail est long et fatigant. Aux rochers, nous abandonnons les crampons dans une niche et Steuri prend la tête. Par une vire sur la droite, nous rejoignons l'arête où Fritz tente d'escalader une fissure très raide. Il s'y engage mais le pas se révèle trop difficile; Fritz plante un piton et redescend à la corde. Il s'aperçoit alors que de l'autre côté de l'arête, l'ascension est plus aisée, le long d'un dièdre ouvert. Nous nous y « pendulons » à un nouveau piton fiché dans une fissure et franchissons ainsi le premier ressaut. Ces recherches et ces manœuvres nous ont pris un temps précieux mais maintenant nous sommes sur la bonne voie: la crête, d'abord difficile, se continue en plusieurs ressauts jusqu'au faîte de l'immense paroi. Par



Le Ghori Parbat (6712 m.) à droite derrière, vu du Nord. A gauche au fond, on voit le contrefort nord du Hathi Parbat.

Les Garhwalis commémorent chaque année leur libération de la domination des Gurkhas. Toute la population du village de Kosa assiste aux danses et aux pantomines.

Au son du tam-tam, les danseurs tournent pendant des heures.

Les Hindous ont des règles religieuses qui les obligent à se déshabiller pour cuire leur repas, ce qui peut devenir désagréable à 4500 mètres, quand il neige et qu'il fait froid.

Un pèlerin jovial et apparemment heureux nous raconte ses aventures.



Les femmes du village de Kosa tissent des étoffes de laine et des tapis.

Une classe d'école à Joshimath.

bonheur, chaque fois qu'elle se redresse, un passage s'offre et l'escalade devient intéressante. Pourtant, le mouvement ascensionnel nous demande un gros effort, les sacs sont lourds et l'altitude se fait sentir. Vers le haut, la vue sur les parois est de plus en plus sauvage. Sur la gauche, une tranche de glace d'une centaine de mètres d'épaisseur domine le couloir. Plus loin dans la paroi, des pierres tombent et elles dévalent la pente avec une telle rapidité qu'on a de la peine à les voir.

La côte rocheuse se termine par une pente de neige sous laquelle se trouve la glace que nous devons tailler. Enfin, nous atteignons le plateau neigeux. Il est 12 h. 30; nous déposons les sacs et examinons ce que nous avons encore à gravir. Une arête déchiquetée descend vers le Sud-Est; là est notre itinéraire: la rejoindre en évitant quelques gendarmes et la suivre jusqu'au sommet.

Ayant déposé les sacs, nous montons par le flanc sud le long de plaques d'excellent granit, entre des couloirs et des pentes de neige. A l'arête, nous abandonnons le seul piolet qui nous reste, les autres ont été déposés avec les sacs. L'arête est facile et nous progressons rapidement jusqu'à un ressaut vertical. Steuri veut l'attaquer directement mais les rochers sont peu solides et trop raides. Il essaye alors de tourner par la gauche le long de dalles exposées. A quelque distance, les plaques sont coupées par un petit couloir de glace. Une traversée extrêmement délicate permet de quitter les dalles et de rejoindre l'arête au-dessus du ressaut par une montée plus facile. Nous approchons du sommet; encore quelques ressauts; un gendarme est tourné par la droite en longeant à quatre pattes une vire enneigée,

un autre est escaladé et, après une dizaine de mètres plus faciles, nous arrivons au sommet. Le point culminant est une crête neigeuse. Nous construisons un cairn dans les rochers à quelques mètres sous la cime enneigée. Entre les bouffées de brouillard, nous pouvons voir l'immense plateau de neige du Hathi Parbat. Aucun obstacle n'apparaît jusqu'au sommet de cette montagne, seule la marche serait longue et fatigante.

Déjà 3 heures! Il est grand temps de penser au retour. Sans plus de cérémonie, nous redescendons l'arête. Un rappel nous permet d'éviter la dalle délicate. Nous retrouvons bientôt le piolet, puis les sacs. C'est ensuite la glace recouverte de neige du haut de la côte rocheuse et la longue descente dans les rochers. Par endroits, nous avançons très rapidement mais certains passages demandent quelques précautions et la fatigue se fait sentir de plus en plus. De petits tas de pierre construits à la montée nous indiquent agréablement le bon chemin. Après une halte très nécessaire, nous nous engageons dans la partie inférieure, la plus difficile. Nous évitons la dernière cheminée par un rappel vertical de vingt mètres qui nous amène juste à la niche où sont restés les crampons. La nuit arrive et nous devons nous hâter. Il est presque 7 heures. La corde est « rappelée », les crampons réajustés et nous commençons la désagréable descente le long de la pente de glace qui domine la rimaie. A peine Zogg est-il à bout de corde dans la pente qu'une avalanche de pierres éclate tout autour de nous. Les projectiles arrivent en sifflant avec une telle vitesse que l'on ne s'aperçoit de leur passage qu'après coup. Heureusement personne n'est tou-

ché. Nous hêlons les deux *Sherpas* que nous voyons venir à notre rencontre. Fritz Steuri m'assure sur la glace et comme dernier il a de la peine à voir les marches, car l'obscurité est presque complète. Enfin, nous franchissons la rimaie et dévalons la pente de neige. Nous retrouvons encore nos vestes doublées que nous avions abandonnées le matin. Grâce à leurs appels, nous rejoignons bientôt les *Sherpas* qui se chargent de nos sacs. Nous sommes exténués et de douloureux accès de toux nous forcent à nous arrêter de temps en temps. La marche jusqu'au camp est rendue fort pénible par la neige fondante, profonde, et qui commence à regeler en surface, de sorte qu'elle forme une croûte cassante.

Au camp nous retrouvons, avec joie, nos sacs de couchage et on nous offre du thé chaud que nous prenons avec quelque nourriture. La nuit est depuis longtemps tout à fait noire lorsque nous nous endormons après cette journée bien remplie. Ç'avait été une grande ascension, plus sérieuse encore que celle du Dunagiri. Les dangers et les difficultés avaient à tel point absorbé notre esprit au cours de cette grimpée que bien peu de loisirs nous étaient restés pour réaliser que nous avions réussi l'escalade d'une fort belle cime de l'Himalaya.

Le Hathi Parbat (6747 m.), le plus haut sommet du massif, était encore inviolé. Il constitue évidemment un but prestigieux et notre désir d'en faire l'ascension était d'autant plus ardent que nous connaissions, maintenant, la meilleure et probablement la seule voie d'accès. Pour cela, il aurait fallu établir un camp à mi-hauteur de la côte rocheuse du Ghori Parbat. De ce camp, nous aurions

pu en une journée, atteindre la crête, redescendre par les grands névés supérieurs pour franchir la dépression située entre le Ghori et le Hathi Parbat et gagner le sommet par les champs de neige. Après notre ascension, nous sommes un peu épuisés et nous n'avons plus envie de gravir de nouvelles montagnes. Monter un camp jusqu'au milieu de la côte rocheuse serait un gros travail, et les circonstances s'accumulent qui s'opposent à notre projet de conquérir le Hathi Parbat.

Le lendemain 19 août, nous attendons les *Sherpas*; nous n'avons presque plus de provisions. En cas de mauvais temps, nos porteurs avaient la mission de monter le 19, de façon à ce que nous puissions rester plus longtemps, mais en cas de beau temps, ils devaient monter le 20 pour chercher le matériel et redescendre avec nous. Dans un piteux état d'épuisement, nous attendons en vain toute la journée. Durant la nuit précédant l'ascension, Zogg avait pris froid; il s'en ressent et nous n'avons plus ni sucre et ni thé. Dans la soirée, le temps se gâte et il neige pendant la nuit. Le lendemain, de grand matin, nous nous préparons au départ et plions le camp. Comme les *Sherpas* n'arrivent toujours pas, nous nous apprêtons à prendre chacun une grosse charge. Lorsque tout est prêt, nous voyons apparaître trois petits points qui se rapprochent, ce sont nos hommes. Ils apportent une bouteille de liqueur et le courrier. Des lettres de la maison et des nouvelles de tout le monde; comme elles font plaisir à pareille altitude, dans le coin perdu où nous nous trouvons... même si les nouvelles d'Europe sont inquiétantes!

Vers 10 h. 30, nous quittons définitivement le cirque supérieur. Au haut du couloir, nous mettons les crampons pour la descente qui promet d'être périlleuse. Malgré l'anxiété des *Sherpas*, tout se passe sans accroc. Les marches doivent être refaites car, en montant, les paresseux n'ont pas taillé. A l'endroit le plus délicat, nous laissons pendre une cordelette qui aide à garder l'équilibre. Enfin, nous atteignons le névé et chacun est enchanté d'en avoir fini avec ce mauvais couloir. Vingt minutes plus tard nous sommes au camp devant un gigot de *Barhal* que le *Shikari* de Gabar Singh a tué et qui est délicieux. C'est une viande tendre et rose, la meilleure que j'ai mangée de ma vie. Dans l'après-midi, Fritz Steuri continue jusqu'au camp de base avec la mission de nous envoyer, le lendemain matin, des coolies jusqu'à la seconde corde.

Le 21 août, nous plions le camp I, Zogg et moi prenons chacun une charge car les *Sherpas* ont trop à porter. Nous traversons le glacier, franchissons les dalles et descendons la corde supérieure. Déjà, les coolies arrivent et nous pouvons répartir les lourds fardeaux. A la paroi inférieure, nous laissons filer les sacs les uns après les autres à la corde. La manœuvre dure une heure et, au début de l'après-midi, nous sommes tous de retour au camp de base sans aucun accident ni même le plus petit accroc. J'en suis enchanté car toutes ces manœuvres présentaient de gros risques.

Pour le retour, les coolies ont été commandés pour le 23 au soir de façon à nous permettre de partir le 24. Nous avons donc deux jours devant nous pour nous reposer ; j'en

profite pour faire le portrait à l'aquarelle de Gombu et de Nyma 6.

Pendant ces deux jours au camp, nous remarquons par moments que des coolies de Gabar Singh, pour cuire leurs repas, se mettent complètement nus et ceci par n'importe quel temps. Cela nous fait frissonner de les voir s'affairer autour du foyer tandis qu'il tombe un grésil désagréable ou qu'une brume froide erre sur la moraine. Gabar Singh nous explique que, d'après les règles de la religion hindoue, les adeptes doivent une fois par jour se laver complètement nus et se dévêtir pour cuire leur repas. Cette obligation religieuse a certainement son origine dans une règle d'hygiène, mais qui paraît d'une observance peu recommandable au-dessus de quatre mille mètres d'altitude, surtout par mauvais temps!

Le 24 août, nous plions le camp de base et quittons définitivement ces lieux par un temps gris. Nous sommes heureux de nous éloigner du fracas continuel des avalanches de glace qui commençait à nous énerver sérieusement. En une demi-journée, nous atteignons Kosa et campons dans un délicieux emplacement de l'autre côté du torrent, en face du village.

Une fois l'été fini, les habitants de Kosa ont l'habitude de festoyer durant une semaine ou davantage. Nous arrivons apparemment pendant cette période car, au cours de l'après-midi, les indigènes se rassemblent sur la place au pied de la tour où ils exécutent une danse qu'ils nomment la *Jitou Bagdwal*, en l'honneur de Jitou le héros de la libération des Garhwalis dominés par les Gurkhas. La danse dure trois heures au moins, au son du tambour

et du tam-tam. Six à huit danseurs tournent en rond sur la place puis se coiffent de turbans et s'ornent de grandes écharpes. Enfin, les femmes, au nombre de quatre, entrent également dans le groupe car, même le sexe faible dut combattre pour la libération. Les hommes sont munis d'un long sabre et d'un bouclier et font des gestes très gracieux. Le tam-tam bat son plein et nous pouvons filmer et photographier à loisir. Vient ensuite une pantomime dans laquelle un des figurants représente le conquérant Gurkha; il est coiffé d'un grand chapeau de feutre et simule toutes les atrocités commises lors de l'invasion des Gurkhas; il danse en sautant sur une jambe. Puis le *Garhwali Jitou,* héros de la libération, se lève et sa danse devient de plus en plus violente. Il se heurte au Gurkha qui perd peu à peu de son prestige et qui fraternise avec les Garhwalis. Pour terminer la scène, deux hommes doivent aider le Gurkha à s'asseoir, tant il est devenu faible.

Huber est resté au camp de base pour prendre encore quelques vues photogrammétriques, mais le temps, constamment brumeux, le gêne dans son travail. Il traversera ensuite, au Nord du Rataban, sur la vallée de Bhyundar *(The Valley of Flowers)* où il prendra les dernières vues pour terminer son relevé. Quant à nous, nous redescendons vers le Sud. A Lata, nous reprenons le matériel resté en dépôt et nous dirigeons sur Joshimath. En passant à Tapoban, nous prenons l'ultime bain, tout spécialement délicieux, à la source d'eau chaude.

Nous restons deux jours à Joshimath avant de repartir pour la dernière campagne de notre programme vers le glacier de Bhagat-Kharak, au-dessus de Mana, pour tenter l'ascension du Chaukhamba (Badrinath Peak, 7138 m.).

TROISIÈME CAMPAGNE

LE PIC DE BADRINATH OU CHAUKHAMBA

(7138 m.)

Nos deux premières campagnes avaient pleinement réussi. Notre projet en comportait une troisième dont l'ascension du pic de Badrinath ou Chaukhamba (7138 m.), devait constituer le couronnement de notre expédition. L'escalade de ce sommet avait déjà été tentée par Leo Spannkraft et Toni Messner de l'expédition Schwarzgruber en 1938. Ces explorateurs s'étaient engagés sur le versant nord-est et avaient renoncé à poursuivre devant le danger d'avalanches car les porteurs refusaient de continuer. Le géologue suisse Arnold Heim avait publié une magnifique photo du Chaukhamba sur laquelle l'itinéraire que nous voulions suivre, était bien visible. Notre intention était de gravir le versant nord-est de la montagne en diagonale, de droite en bas à gauche en haut, et d'installer un camp sur le col de l'arête est. De là nous voulions retraverser vers la droite pour gagner la partie plane de l'arête nord et suivre cette dernière jusqu'au sommet.

L'exploration du bassin de Kosa nous avait quelque peu éprouvé et, pour mon compte, la tension nerveuse provoquée par la responsabilité m'avait passablement fatigué.

Malheureusement, comme nous descendons vers Joshimath, le temps se met à la pluie et le matin nous devons plier les tentes encore mouillées. A Joshimath un courrier

volumineux nous attendait. De bonnes nouvelles de nos parents nous font du bien; par contre les communiqués concernant la situation politique ne sont pas réjouissants. Dans tous les pays on ne parle que de mobilisation.

Cependant des caisses de provisions sont préparées, et le 30 août, par un temps de nouveau radieux, nous quittons Joshimath pour rejoindre Badrinath en deux étapes. Au début, la vallée est très encaissée. Le chemin, taillé dans des parois rocheuses surplombe les eaux bouillonnantes du Gange. Nous croisons une foule bigarrée de pèlerins, qui nous fait une impression extraordinaire. Il y en a vraiment de toutes les sortes: des jeunes et des vieux, des malades qui peuvent à peine se traîner et qui espèrent mourir en route, car c'est pour eux la plus belle mort; des femmes portées dans des hottes et un riche maharadjah à cheval dont la femme et la petite fille sont portées par quatre coolies dans une sorte de palanquin admirablement suspendu.

La première étape nous amène à Pandukeshwar, village apparemment inhabité. Gabar Singh nous explique que les femmes de cet endroit sont très belles et qu'elles sont toutes destinées à la prostitution. Or nous ne voyons pour ainsi dire aucun habitant; la place a dû être abandonnée. Le lendemain, la longue étape se termine à Badrinath. Le caractère du pays a singulièrement changé: des pâturages dénudés remplacent la végétation luxuriante des vallées de moindre altitude. Nous sommes ici à plus de trois mille mètres. Le bungalow est situé face à la ville échelonnée le long du fleuve. Un vent froid balaye les plaines sur lesquelles campent des Tibétains et paissent

des poneys. Au fond d'une vallée désertique, et au-dessus des temples, se dresse la pyramide aiguë du Nilkanta qui, de sa blancheur immaculée, domine de plus de trois mille cinq cents mètres la triste vallée.

Nous décidons de prendre une journée de repos et d'en profiter pour acheter encore des provisions destinées à notre séjour au glacier de Bhagat Kharak. Nous commençons par l'acquisition de deux moutons. Le jour suivant, nous nous promenons dans la ville sainte des sources du Gange. Les rues sont bordées de bazars où l'on vend des images et des objets sacrés, des coupes en cuivre et toutes sortes de pâtisseries; ces artères sont encombrées de pèlerins plus ou moins fanatiques et de femmes voilées. Dominant le torrent glacé, des terrasses de granit se superposent, desquelles jaillissent des sources d'eau chaude. Les pèlerins s'y lavent pour se purifier avant de pouvoir entrer dans le temple dont la porte nous est fermée. Sur la place, un fakir est accroupi sous un parapluie, le visage et le corps badigeonnés de poussière blanche et de bouse de vache. Il est très vif et lorsque je veux le filmer, il pousse des cris perçants et ramasse des graviers qu'il veut me jeter au visage; j'abandonne ma tentative pour ne pas attirer sur moi les foudres de Brahma.

A midi, au bungalow, nous trouvons un plantureux déjeuner que le grand prêtre de Badrinath nous a fait apporter. Soupe, riz au *curry* et ragoût de mouton fortement assaisonné. Nous partageons ce festin avec nos *Sherpas*, car nos estomacs ne sont pas à la hauteur de la situation. Après le repas le grand prêtre nous reçoit dans une maison qui n'a rien de religieux, car nous n'osons péné-

trer dans un temple. Il a une chemise sans col et un gros manteau de laine à la mode européenne; on lui donnerait trente-cinq ans et on pourrait le prendre pour l'un de nous; il parle l'anglais et se montre fort civil et aimable. Il nous offre du thé et des quantités de pâtisseries très sucrées et nous souhaite la bienvenue. La conversation est très animée: nations, politique, etc. « Est-il possible qu'il existe en Europe un pays où les habitants soient heureux? » demande-t-il. Nous lui expliquons que la Suisse, d'où nous venons, ne cherche pas à dominer les autres peuples. Deux avocats qui sont ici pour un procès intenté par les Brahmines au grand prêtre assistent à la réception. Le prêtre prétend que les Brahmines n'ont pas le droit d'entrer dans le temple; le sens du différend nous échappe, mais nous donne le sentiment que des conflits existent même dans ce lieu saint.

Le 2 septembre, au moment de partir, Gabar Singh me demande cent cinquante roupies pour payer la prime de son assurance-vie. Or les coolies sont déjà en route et l'un d'eux a comme charge une de mes cantines, celle dans laquelle se trouve l'argent. Un courrier est dépêché pour le rattraper et ramener l'argent. L'affaire réglée, nous quittons le bungalow et remontons la vallée vers le Nord jusqu'à Mana. C'est un village très peuplé, où les maisons misérables sont collées les unes aux autres. Toutes les femmes tissent de la laine. Nous recevons du lait de vache, puis traversons le torrent sur un pont naturel de gros blocs entassés. Nous tournons bientôt à gauche en direction de l'Ouest et pénétrons dans une vallée latérale,

où coule la rivière Alaknanda qui sort du glacier de Bhagat Kharak.

Sur la rive orographique gauche, une chute d'eau, la cascade de Yasudhara, se précipite au bas d'une paroi de rochers. Les coups de vent emportent les eaux et les dispersent, et Gabar Singh nous explique que si l'on se place sous la cascade et que l'eau persiste à ne pas nous asperger, c'est qu'on n'est pas le vrai fils de son père!

Un nouveau torrent latéral arrête bientôt la caravane; les eaux sont grosses et il est impossible de passer. Le camp est donc installé et la traversée se fera le lendemain matin quand le froid de la nuit aura diminué le débit. Malgré cela, le passage est périlleux. Bien que le torrent soit divisé en une quantité de bras, chacun de ceux-ci roule des pierres que l'on peut recevoir dans les jambes. Certains porteurs passent en se tenant deux à deux ou même à trois pour ne pas être emportés. Cette traversée me donne l'occasion de filmer des scènes amusantes.

Plus haut, un triste désert de blocs de toutes dimensions s'étend à notre gauche. C'est la langue du glacier. Plusieurs torrents doivent encore être franchis et le camp est finalement installé sur une prairie derrière la moraine latérale. Le froid se fait déjà sentir et le lit du petit ruisseau qui devrait couler à cet endroit est à sec. Mais la chaleur du soleil a fondu la neige et, coïncidence curieuse, les eaux arrivent en même temps que nous, ce qui est très agréable, car cela nous évite la peine d'aller en chercher plus loin pour le thé et la soupe.

Le 4 septembre: dernière étape pour atteindre le pied de la montagne. Nous apprenons que Nyma 2 incite les coo-

lies à ne pas marcher trop vite pour nous obliger à camper encore une fois avant le camp de base. Or aujourd'hui, les porteurs ne semblent pas écouter les conseils de Nyma et ils marchent rapidement pour arriver au camp et en redescendre encore le jour même; malgré cela l'étape est longue et fatigante. Vers 11 heures, nous atteignons une charmante prairie entre deux moraines et décidons d'y rester. Malgré les brumes la vue est extraordinaire; vers le Sud-Ouest, le Chaukhamba dresse sa masse étincelante, couverte de glaciers; vers le Sud-Est le Kumaling sillonné de couloirs impressionnants nous domine d'une hauteur fantastique. Au milieu de la prairie où nous dressons les tentes, coule un charmant ruisseau d'eau claire sortant d'un petit lac entre les moraines. A peine arrivés, l'opération compliquée de régler les porteurs doit être exécutée. Ce qui rend ce règlement difficile, c'est que certains coolies viennent de Kosa, d'autres de Lata et d'autres encore de Mana. Enfin, Gabar Singh a un secrétaire-comptable qui enregistre tout dans sa mémoire et qui paye à chacun son dû.

Nous sommes à quatre mille six cents mètres et il n'y a plus de bois à cette altitude, aussi, quatre *Sherpas* redescendent-ils dans l'après-midi pour en chercher. Vers le soir, les nuages s'accumulent et il pleut. Fritz Steuri et David Zogg ne se sentent pas très bien et les projets d'ascension ne s'annoncent guère favorablement.

Pendant quatre jours, nous allons rester au camp à attendre que le temps s'améliore et se stabilise. Il fait en général clair le matin, puis le ciel se voile et une pluie fine, froide et triste se met à tomber. Les *Sherpas* font

G[illegible]ar Singh, notre officier de liaison, lit non loin du camp de base du glacier de Bhagat Kharak. Au fond, le pic de Badrinath (7138 m.).

Un buffle d'eau prend sa douche sur la place d'un village.

La traversée d'un torrent latéral en remontant la vallée de Bhagat Karak est une opération compliquée. La caravane doit camper dans les environs pour traverser le lendemain matin quand les eaux sont basses.



Ajitia de profil et Gombu de dos, le jour avant l'avalanche dans laquelle ils perdirent tous deux la vie.

des jeux d'adresse avec les porteurs de Gabar Singh ; ils s'amusent comme des enfants. Le 8 septembre, le beau temps revient, aussi décidons-nous de partir le lendemain en direction du Chaukhamba. En attendant je monte au-dessus du camp pour faire une aquarelle de la montagne convoitée. Au cours de l'après-midi, les provisions et le matériel nécessaire sont préparés pour la tentative. Enfin le 9 septembre, malgré un réveil matinal, la caravane n'est prête à partir qu'à 9 heures du matin. Nous emmenons avec nous quatre *Sherpas*, Tilley, Gombu, Angdawa et Nima 2, et deux des meilleurs porteurs de Gabar Singh, Ajitia et Baly.

Nous avons trois tentes pour neuf personnes. Fritz Steuri, David Zogg et moi coucherons dans une des tentes, et les six porteurs se répartiront dans les deux autres. Il y a des provisions pour une semaine de sorte que nous pourrons attendre sur la montagne que le temps soit favorable. En effet, le ciel clair le matin, se couvre déjà.

La partie plane du glacier s'étendant devant le camp est rapidement traversée, puis la caravane s'élève jusqu'au premier plateau en évitant d'immenses crevasses. Nous sommes alors au pied du versant nord-est de la montagne qui s'élève de deux mille mètres jusqu'au sommet. La pente moyenne est de trente-sept degrés environ et ne donne pas l'impression d'être très raide. Ce versant est recouvert d'un immense glacier, coupé par endroits de tranches menaçantes qui se brisent et s'éboulent de temps en temps en chutes de séracs. D'après les cônes d'accumulation d'avalanches qui gisent au bas de la pente, on peut se rendre compte que certaines coulées ont traversé

complètement le plat du glacier. Dans les Alpes, un versant semblable offrirait une voie d'accès tout indiquée; il rappelle en effet l'ascension du Mont-Blanc à partir des Grands Mulets ou même celle du Grand Combin de la cabane de Panossière. Mais dans l'Himalaya, les dénivellations sont plus grandes, les différences de climat entre le pied de la montagne et le haut sont plus marquées, les glaciers volumineux s'écoulent rapidement et se brisent aussi beaucoup plus souvent en chutes de séracs.

Malgré les nombreuses traces d'avalanches qui ravinent les pentes du pied de ce versant, nous nous y engageons sans hésitation. Nous nous élevons tout d'abord directement sur un cône d'accumulation dominé par une tranche de glace menaçante. Plus haut nous obliquons à gauche au milieu de dangereuses crevasses où nous avons l'impression d'être pourtant moins exposés. Malgré le brouillard, il fait très chaud et la montée est épuisante. Les crampons ont été ajustés aux chaussures et les crevasses nous obligent à nous encorder. Une halte sur des débris est très appréciée; puis la grimpée reprend, raide et harassante. Mon idée était d'atteindre le col de l'arête est, sur lequel nous aurions été en complète sécurité. Malheureusement les heures passent et vers la fin de l'après-midi tout le monde est fatigué. Nous buttons contre une pente très raide d'une cinquantaine de mètres où la neige ne tient pas. Arrivés en haut nous sommes sur une arête qui forme comme un promontoire et qui s'avance d'une vingtaine de mètres perpendiculairement au versant de la montagne.

Les porteurs ont beaucoup de peine à escalader cette dernière partie et nous leur lançons une corde à laquelle

ils se cramponnent pour monter. Le dernier *Sherpa* a une caisse très lourde qui est hissée à la corde. Lorsque tout le monde est en haut, Steuri et Zogg veulent dresser le camp, tandis que je préfèrerais continuer vers le col. Cela demanderait au moins encore une heure d'efforts et ce serait beaucoup demander aux porteurs, car nous nous sommes déjà élevés de mille trois cents mètres du camp de base, ce qui est considérable pour une étape himalayenne. L'arête sur laquelle nous sommes, qui se sépare de la montagne, ne paraît pas exposée aux avalanches, aussi nous nous mettons immédiatement au travail pour entamer la crête neigeuse, confectionner des plate-formes et monter les tentes. Les *Sherpas* cuisinent abondamment et nous passons une excellente nuit à cinq mille sept cents mètres d'altitude.

Notre projet est de monter une tente aussi haut que possible sur l'arête est. Steuri, Zogg et moi y coucherions seuls, pour faire l'ascension le lendemain et redescendre jusqu'au camp des *Sherpas* le même jour. Le 10 septembre, des brouillards flottent et nous décidons de rester au camp pour attendre le beau temps et aussi pour nous acclimater. D'ailleurs Steuri a une légère bronchite et Zogg n'est pas encore bien remis de son refroidissement du Ghori Parbat.

Au cours de la matinée nous nous amusons à faire rouler des boules de neige au bas de la pente raide que domine notre camp. Les boules décrivent d'élégantes trajectoires et s'en vont à des centaines de mètres plus bas. Hier, un de nos porteurs a laissé glisser sa couverture en hissant sa charge, aussi va-t-il la chercher, et nous lui lan-

çons une corde pour l'aider à remonter. Le soleil qui transperce le brouillard diffuse une telle chaleur que vers 11 heures nous nous couchons dans les tentes pour nous mettre à l'ombre et nous reposer avant le lunch. Nous sommes tous trois étendus sur nos sacs de couchage. Je suis en pyjama fourré, mes chaussures et crampons sont suspendus à mon piolet planté à l'extérieur; mes pantalons me servent d'oreiller. Nous causons de montagne, d'ascensions faites dans les Alpes, d'aventures qui nous sont arrivées.

Subitement vers midi, un violent courant d'air agite notre tente et la toile se met à flotter violemment. Inquiet, je m'assieds et saisis le montant pour le maintenir, tandis que je réfléchis qu'un orage qui éclate subitement à midi sans signe précurseur est chose étrange. A peine ai-je pensé cela que des paquets de neige frappent le toit. Je réalise immédiatement que c'est une avalanche qui s'abat sur nous et qu'il n'y a rien à faire pour y échapper: nous sommes perdus. Je me fais à mon sort et je suis prêt à mourir, mais une pensée m'obsède: l'idée de mourir seul m'est désagréable. J'attrape donc Fritz, assis à côté de moi, et je le tiens fortement serré pour que nous mourions ensemble. Croyant que je deviens fou, il se débat. Pendant ce temps notre tente a quitté ses amarres et file à une vitesse vertigineuse au bas de la pente où, malice du sort, nous nous étions amusés à faire rouler des boules de neige le matin même. Assis les trois de front, nous glissons, les pieds en avant. A un moment donné, le fond se déchire, et nous sommes alors bousculés, projetés hors de la tente et roulés dans la neige. Pendant

quelque temps nous culbutons parmi les blocs de glace; je pense qu'il va falloir nager avec la dernière énergie, mais le bord de l'avalanche qui nous emporte s'arrête, tandis que le centre continue sa glissade. La neige s'est figée sur mes jambes, je réussis pourtant à les dégager. La sensation d'un grand malheur m'étreint et j'éprouve une tristesse profonde, sans nulle satisfaction d'avoir échappé à la mort. Je suis un peu étourdi, mais avant de faire quoi que ce soit, je dois enfiler mes pantalons qui ont été emportés avec la tente. Steuri et Zogg n'ont pour ainsi dire rien, sinon qu'un des montants a percé le pullover de Fritz et lui a égratigné la région de l'estomac; il s'en tire à bon compte! Zogg retrouve ses deux chaussures ferrées, Steuri n'en retrouve qu'une, les miennes ont disparu, je n'ai que mes mocassins.

Nos trois tentes ont été emportées. L'immense pente est jonchée de débris, de lambeaux de toile, de piolets, de chaussures, de sacs, etc. Près de nous, gît Angdawa, la tête et un bras dehors; nous nous précipitons à son secours. Le malheureux crache du sang. Avec les mains nous creusons, creusons vite; la neige est froide et dure. Tandis que Steuri et Zogg continuent à dégager Angdawa, je pars à la recherche des autres. La tente supérieure a été entraînée beaucoup plus bas car elle était située plus près du centre de l'avalanche. Cinquante mètres en dessous, je trouve Gombu et un peu plus loin Baly, qui semble très mal en point. Il est à demi conscient et crie comme un fou. Gombu crache aussi du sang et se tient courbé en arrière. Je commence à le dégager et au bout d'un moment, Steuri vient m'aider: nous transportons

le blessé sur un replat, puis nous nous portons au secours de Baly. L'avalanche l'a presque totalement déshabillé, son corps est nu dans la neige. Enfin, le voici dehors. Deux autres *Sherpas*, Nuri et Tilley, n'ont pas été enfouis, ils en sont quittes pour la peur qui les paralyse à tel point qu'ils sont incapables de fournir aucune aide. Zogg a parcouru la pente et a rassemblé quatre piolets, des crampons et d'autres objets qui peuvent être utiles. Nous couchons Angdawa avec précaution dans la toile de la plus grande tente et le glissons jusque vers Gombu. Le sixième porteur, Ajitia, reste introuvable. Que devons-nous faire? Nous nous consultons et je décide de rester pour garder les blessés tandis que mes deux camarades redescendront au camp de base avec ceux qui sont capables de les suivre. Demain, ils remonteront avec des chaussures et des crampons pour aider à transporter les blessés.

Nuri et Tilley sont prêts; ils ajustent encore leurs crampons. Nous pensons faire descendre encore Baly, mais lorsque nous voulons l'emmener, il ne peut se tenir sur ses jambes et retombe comme s'il allait s'évanouir. Il semble avoir perdu la raison et nous le menons jusque vers Gombu et Angdawa. Steuri a une chaussure ferrée au pied droit et un crampon fixé au mocassin à l'autre pied. Je donne mon piolet que j'ai retrouvé à Zogg; de cette façon tous ont des piolets; ils s'encordent et partent.

De mon côté, je commence par allumer le réchaud à meta qui a été retrouvé dans un sac avec une réserve de combustible. Pendant que la neige fond, j'explore toute la pente et retrouve les objets les plus hétéroclites. Tout ce qui est léger, comme les sacs de couchage, les matelas,

en caoutchouc mousse, les sacs de vêtements, etc., est resté à la surface de l'avalanche, tandis que tout ce qui est lourd, comme les chaussures, les crampons, etc., a coulé dans la neige. C'est ainsi que Zogg a perdu son appareil photographique. Je retrouve à une centaine de mètres à côté de l'avalanche une chaussure pied droit, plusieurs matelas de caoutchouc et des débris de tentes que je rassemble. Voulant me rendre compte comment nous avons été balayés, je m'efforce de monter jusqu'à l'emplacement du camp, mais en pantoufles je ne parviens qu'avec peine jusqu'au pied de la dernière pente raide et j'abandonne car je suis épuisé. Dans le bas, je cherche en vain à découvrir Ajitia dont nous n'avons vu aucune trace. Il a dû être entraîné dans une crevasse comblée par l'avalanche. Je retrouve en effet sa couverture un peu en dessous. Partout la neige est rouge de sang; Angdawa et Gombu continuent à en cracher. Je les installe au mieux sur des plaques de caoutchouc et dans des sacs de couchage et change l'anorak tout humide d'Angdawa. Gombu délire et se retourne constamment; il est toujours couché en arrière comme s'il avait la colonne vertébrale brisée. Je dois souvent le remettre en place.

Enfin l'eau est prête, j'y dissous de l'ovosport et donne à boire à mes blessés. Baly serre les dents, car sa religion lui interdit de toucher à une nourriture préparée par un infidèle, et me regarde avec des yeux effrayés. Que faire? Gombu rejette avec du sang tout ce qu'il a ingurgité; soudain il semble se cabrer en arrière et meurt. Je le recouvre et j'ai grand'peur que les deux autres s'aperçoivent de ce qui vient d'arriver. J'attends une heure pour être bien

certain que Gombu est mort et je le tâte: il est tout froid. Je creuse un trou dans la neige et le couche dedans. Il repose ainsi paisiblement dans le grand glacier de la montagne sacrée. J'ai de nouveau une casserole pleine d'eau chaude et nous buvons. Peu à peu, Baly qui, comme nous, a de la fièvre, finit par boire quand même la boisson sacrilège et semble en éprouver du bien. La nuit arrive lentement. Je construis autour des blessés un petit mur de neige afin que dans leur délire ils ne puissent ni glisser ni se découvrir. Avec le froid de la nuit, le mur gèle et mes blessés sont prisonniers. Je leur administre ensuite une bonne dose d'alcacyl et deux optalidons à chacun. Ils dorment et délirent par intermittence. Quant à moi je me suis aussi creusé une place pour dormir et m'enfile dans un sac de couchage recouvert de lambeaux de tentes, je suis ainsi suffisamment à l'abri du froid. Notre bivouac improvisé est situé sur l'avalanche même, et j'ai beau me dire que s'il en venait une seconde, elle tomberait plutôt à côté, tous les raisonnements sont vains et à chaque sérac qui se détache des flancs de la montagne, je sursaute et j'écoute pour déterminer la direction de sa chute. J'ai pris deux alcacyls moi aussi et d'heure en heure j'avale des optalidons, jusqu'à cinq tablettes sans parvenir à fermer l'œil ni à échapper au cauchemar. Il neige un peu.

Au lever du jour, le ciel est tout clair, mais nous devons patienter jusque vers 9 heures avant que le soleil nous atteigne et réchauffe un peu l'atmosphère. Je rallume alors le réchaud, et en attendant que l'eau soit chaude, je m'engage dans la trace profonde mais regelée de la descente de mes camarades jusqu'à l'endroit où je peux voir le

bas du glacier. J'aperçois mes deux amis qui viennent nous chercher, je leur fais des signaux et leur crie que tout va bien: puis je remonte déjeuner et j'attends. Deux heures plus tard, comme personne n'est arrivé, je retourne voir ce qui en est. Il est 11 heures, et je vois Zogg qui monte seul. Je n'y comprends rien, car ce matin j'ai bien vu deux hommes. J'ai dû avoir une hallucination et ce que j'avais pris pour mes compagnons n'était que des crevasses qui tremblotaient devant mes yeux fatigués et auxquelles je donnais des formes humaines. Nous nous préparons pour la descente. Les deux blessés vont un peu mieux, ils geignent toujours en respirant, et Angdawa crache moins de sang. J'ai retrouvé trois chaussures ferrées pour pied droit, mais Baly réussit à chausser ses deux pieds. J'enfile alors la chaussure qui reste et ajuste un crampon au mocassin du pied gauche. Comme la pharmacie est restée à la surface de l'avalanche dans un sac de *Sherpas*, j'en profite pour faire une piqûre de tubunic à Angdawa, puis je m'encorde avec Baly qui prend la pelle Bernina en guise de piolet et nous partons à la rencontre de Zogg.

Nous voyant partir, Angdawa a un moment de désespoir; il ne me croit pas quand je lui dis que Zogg monte le chercher et s'imagine que je l'abandonne. Malgré mes recommandations, Zogg n'a même pas apporté de chaussures, ni crampons ou piolets supplémentaires; il doit donc ajuster ses propres crampons aux babouches d'Angdawa en compagnie duquel il nous suit. La descente est malaisée, dangereuse, sur une pente raide où les marches sont mauvaises et qui domine des crevasses béantes. Pour assu-

rer Baly, j'ai taillé avec la pelle un champignon dans la glace. Le *Sherpa* était presque en bas quand il glisse et la corde tendue scie et coupe le champignon de glace pourrie. Baly tombe heureusement sur un petit replat et je ne suis pas entraîné par la chute qui aurait certainement mal fini. Pour ma descente, je me tiens à la corde de Zogg. Puis, plus bas, Baly s'épuise, il tombe souvent et glisse parfois juste au-dessus de crevasses béantes. Je décide alors de lui faire une piqûre. Mais tout à coup, la pensée me vient que nous avions pris deux sortes de tubunic et que je n'ai pas réfléchi à ce que je devais injecter à mes patients: Pantopon contre la douleur et Coramine pour le cœur!? Un peu affolé je vérifie la boîte et je m'aperçois que j'ai injecté du Pantopon aux *Sherpas*, ce qui, en somme, était le mieux pour calmer leurs souffrances. Malgré le brouillard qui augmente, la fin de la descente, toujours très fatigante, s'effectue heureusement. Les coolies de Gabar Singh qui sont venus nous attendre à la dernière pente, nous rejoignent, et, s'apercevant que Gombu et Ajitia manquent, ils fondent en larmes; puis ils se mettent en devoir d'aider les blessés.

A peine avons-nous quitté la zone exposée aux chutes de séracs qu'une grosse tranche de glace s'effondre et effraye tout le monde par le vacarme de sa chute. Par bonheur nous sommes déjà hors du champ de tir. Gabar Singh est monté aussi à notre rencontre et nous apprend la déclaration de guerre. Les coolies sont en état de panique et nous-mêmes sommes accablés de tristes pensées.

Le lendemain, au camp de base, nous étendons les malades au soleil; ils toussent toujours; Angdawa a en

outre mal à une épaule et porte le bras en écharpe, tandis que Baly n'a que des blessures superficielles sans rien de cassé. Pour mon compte, la peau de mon coude droit a été arrachée dans l'avalanche, sans doute par le frottement contre des blocs de glace, et la chemise s'est collée à la plaie qui s'est infectée. Comme je n'ai pas encore eu l'occasion d'ôter ma chemise, je ne sais trop ce qui m'arrive, mais je sens une démangeaison au coude, j'ai de la fièvre et des douleurs sous le bras. Fritz vient à mon aide, décolle la chemise et me fait un pansement désinfectant.

Enfin, le 13 septembre au soir, les coolies de Mana arrivent et mettent un peu d'animation au camp où nos *Sherpas* sont démoralisés. La nuit est si froide que le ruisseau qui coule près du camp gèle complètement. Deux des nouveaux porteurs ont de la fièvre, et le froid piquant n'est pas fait pour les guérir. Le 14 septembre, le camp de base est levé et toute la caravane se met en marche en direction de la vallée. Nous devons camper avant le torrent latéral, trop gros pour être traversé le soir même. Les tentes sont dressées sur une petite plage sablonneuse au pied d'une paroi de rochers. Il pleut toute la nuit, et à quelques centaines de mètres plus haut, la montagne est recouverte de neige nouvelle. Notre camp étant exposé aux chutes de pierres, nous nous hâtons de déguerpir avant que la neige fonde. A Mana, nous nous arrêtons pour boire du lait et peu après nous sommes de retour à Badrinath. Le temps est gris et il pleut. Nyma 2 a trouvé de l'alcool à Mana et il arrive au bungalow dans le courant de l'après-midi, dans un état lamentable: il est ivre-mort et un coolie le soutient.

Des nouvelles incertaines de la guerre nous parviennent. On dit que les Français avancent et que les Polonais reculent. Nous restons trois jours à Badrinath pour nous reposer. Le second jour, Huber nous rejoint, complètement mouillé, car la pluie ne cesse de tomber. Il descend de la vallée de Bhyundar, la fameuse vallée fleurie de Smythe, l'explorateur anglais qui, ayant étudié la flore de cette région, écrivit un livre: *The Valley of flowers.* Le lendemain étant le début du mois hindou, jour férié, nous prolongeons d'un jour notre repos à Badrinath.

Le 18 septembre, avec douze poneys, nous quittons enfin ce pays triste et aride. Le temps s'est remis au beau et le moral remonte lentement parmi les membres de la caravane. A Pandukeshwar, nous trouvons le bungalow ravissant, tout orné de fleurs et, le lendemain, rejoignons Joshimath. La dernière montée après le pont est très fatigante car il fait de nouveau chaud. Là nous récupérons le matériel laissé, nous faisons cadeau au dispensaire de plusieurs boîtes d'ovomaltine qui nous restent, et une nouvelle répartition des charges est faite.

Au lieu de passer par les montagnes comme à l'aller, nous décidons de descendre la rivière Alaknanda jusqu'à Nandaprayag pour remonter ensuite à Ghat, traverser sur Tharali et rejoindre Almora par Gwaldam et Baijnath. La première étape est parcourue en compagnie de deux avocats du grand prêtre de Badrinath qui rentrent, joviaux et divertissants, d'un voyage d'affaires. Vers 2 heures de l'après-midi, nous nous installons à Pipalkoti, sur la terrasse d'une grande maison qui sert d'abri aux nombreux pèlerins. Décision malheureuse! car nous sommes

mangés toute la nuit par de petites punaises que nous ne parvenons pas à apercevoir. Le lendemain matin nous sommes couverts de piqûres et de poux. Cette expérience fut concluante. Ce jour-là nous arrivons à midi à Chamoli où le maire vient nous saluer en compagnie du père de Gabar Singh qui a revêtu, en notre honneur, son uniforme de sergent des troupes Gurkhas, avec toutes les décorations qu'il a reçues dans la guerre de 1914-18. Nous le recevons très chaleureusement tandis qu'il nous fait un salut militaire dans toutes les règles de l'art. Nous causons un peu de la guerre et le complimentons sur la conduite de son fils qui nous a rendu de grands services au cours de notre expédition.

Il fait très chaud à Chamoli, aussi apprécions-nous les délicieuses bananes: de grosses bananes des vallées dont le parfum diffère de celui des plus petites de la plaine. Au cours de l'après-midi nous nous rendons au dispensaire où le médecin examine nos blessés et change le pansement de mon coude infecté. Angdawa a l'épaule brisée, il doit la tenir aussi immobile que possible. Le lendemain matin une grosse pluie retarde notre départ jusque vers 10 heures. L'averse s'arrête enfin et nous nous mettons en route. A Nandaprayag, un drôle d'individu, un Hindou, commerçant et journaliste, nous reçoit et nous offre le thé dans sa boutique; il nous pose une foule de questions et voudrait discuter de politique, ce que nous refusons, car nous devinons ses tendances. Finalement nous pouvons nous échapper et allons camper dans une délicieuse forêt au bord de la rivière dont les eaux sont chaudes. Là, nous assistons à une scène de flottage et

de dépanage de troncs d'arbres des plus intéressantes. Le courant de la rivière est très fort et les individus travaillent dans l'eau sans savoir nager. Ils traversent le courant à plat ventre sur une peau de mouton gonflée d'air en se poussant avec les pieds comme des grenouilles. Je filme ces évolutions dangereuses, tandis que dans le bois où nous campons, Nyma 6 monte à un pin pour faire tomber des branches mortes pour le feu. Voyant cela, un des coolies de Huber grimpe comme un singe jusqu'au sommet d'un arbre d'une trentaine de mètres, sans une seule branche sur toute sa hauteur. Nous sommes abasourdis de l'habileté de ce porteur. Huber nous dit que dans la montagne, c'était la même chose et que ce coolie grimpeur était étonnant.

Le jour suivant nous dépassons Ghat et allons camper dans les environs de Bengali. Dans la soirée, je pars pour chasser la panthère. Les forêts sont sauvages à souhait et après une heure de marche pénible, je vois bouger au loin dans les feuillages. Le cœur battant, je m'avance avec mille précautions, mais lorsque j'arrive à proximité des présumés fauves... je me trouve en face d'une troupe de singes qui me font des pieds-de-nez. Lorsque je les vise avec le fusil, ils poussent des cris fort comiques. En fait de panthères, c'est plutôt piteux! Par une chaleur torride, nous franchissons un col le lendemain, et descendons dans de merveilleuses forêts de pins sur Tharali. Après le thé, Fritz Steuri et Huber vont se baigner dans la rivière non loin du pont et tout le village se rassemble pour assister aux évolutions des nageurs. L'étape suivante nous amène au charmant bungalow de

Gwaldam d'où nous jouissons d'une vue impressionnante sur le Trisul et le Nandakna. Des nuages d'orage s'amoncellent et roulent menaçants au-dessus des collines, formant un tableau sinistre dans l'éclairage du soir.

Le 27 septembre, dernière étape. Dès 5 heures nous sommes en route. Malgré l'obscurité, les indigènes sont disséminés dans les rizières, occupés à la récolte. Le riz est pour eux une céréale précieuse. En chemin, nous nous arrêtons à un village pour boire un excellent thé que Gabar Singh nous a fait préparer, thé parfumé qui vient directement de la plantation. A Baijnath, où nous arrivons avant midi, nous devons payer les porteurs et les conducteurs de poneys de Mana ; la séparation est touchante ; cette équipe a été excellente et nous sommes désolés de la quitter. Au début de l'après-midi nous partons en Lorry (camionnette) pour Almora où nous logeons au bungalow somptueux et confortable. La ville d'Almora s'étale sur le flanc d'une colline, et la vie semble y être très agréable. On y trouve une école de danse réputée et toutes sortes de sectes religieuses dont font partie beaucoup d'étrangers convertis à la religion hindoue. Au début de l'après-midi, nous sommes reçu par Mr. Ravi, le *Deputy Commissioner* d'Almora, un Hindou très distingué. Il nous offre du thé parfumé et excellent et nous met au courant de la situation en Europe. C'est un plaisir pour nous de pouvoir causer avec un homme si cultivé, si aimable, et sa famille est charmante.

En sortant, nous rendons visite à Mr. Bhat qui avait été un grand ami du géologue suisse Arnold Heim lors de son passage dans ce pays. On sait que Heim s'était rendu

deux fois au Tibet, franchissant clandestinement la frontière et que chaque fois il avait été ramené par la police sur le territoire des Indes. Ces écarts aux convenances portent un grave préjudice aux expéditions dans cette région, aussi la conversation avec Mr. Bhat reste-t-elle réservée.

Vers la fin de l'après-midi, nous partons en auto pour Ranikhet où nous allons directement rendre visite à Mrs. Browne pour lui raconter comment s'est déroulée notre expédition. Partout on nous félicite, tandis que nous protestons en expliquant que nous avons tous été emportés dans une énorme avalanche, et que nous avons perdu deux porteurs. On nous félicite alors de nous en être tiré, mais nous n'en restons pas moins impressionnés et affligés de la perte de nos plus fidèles *Sherpas*.

Avec l'aide de Gabar Singh, nous réglons les sommes qui constituent une assurance en cas de mort d'un porteur, sommes réglementées par les soins de l'*Himalayan Club*. Fait curieux dans ce pays, si un porteur est marié, ce n'est pas sa femme qui touche l'argent, mais bien le frère ou un proche parent masculin de la victime. La femme retourne chez son père qui pourra la revendre à un nouveau mari. Ainsi tout le monde est content!

Nous devons aussi nous séparer de notre gentil compagnon Gabar Singh qui est devenu pour nous un véritable ami, et nous sommes bientôt prêts à entamer l'étape finale, le voyage de retour.

Le versant nord-est du pic de Badrinath (7138 m.), vu du camp de base du glacier de Bhagat Kharak. La ligne pointillée indique l'itinéraire projeté. La flèche indique la trajectoire de l'avalanche. Les deux croix indiquent l'endroit où le camp était placé, et le lieu jusqu'où il fut emporté.

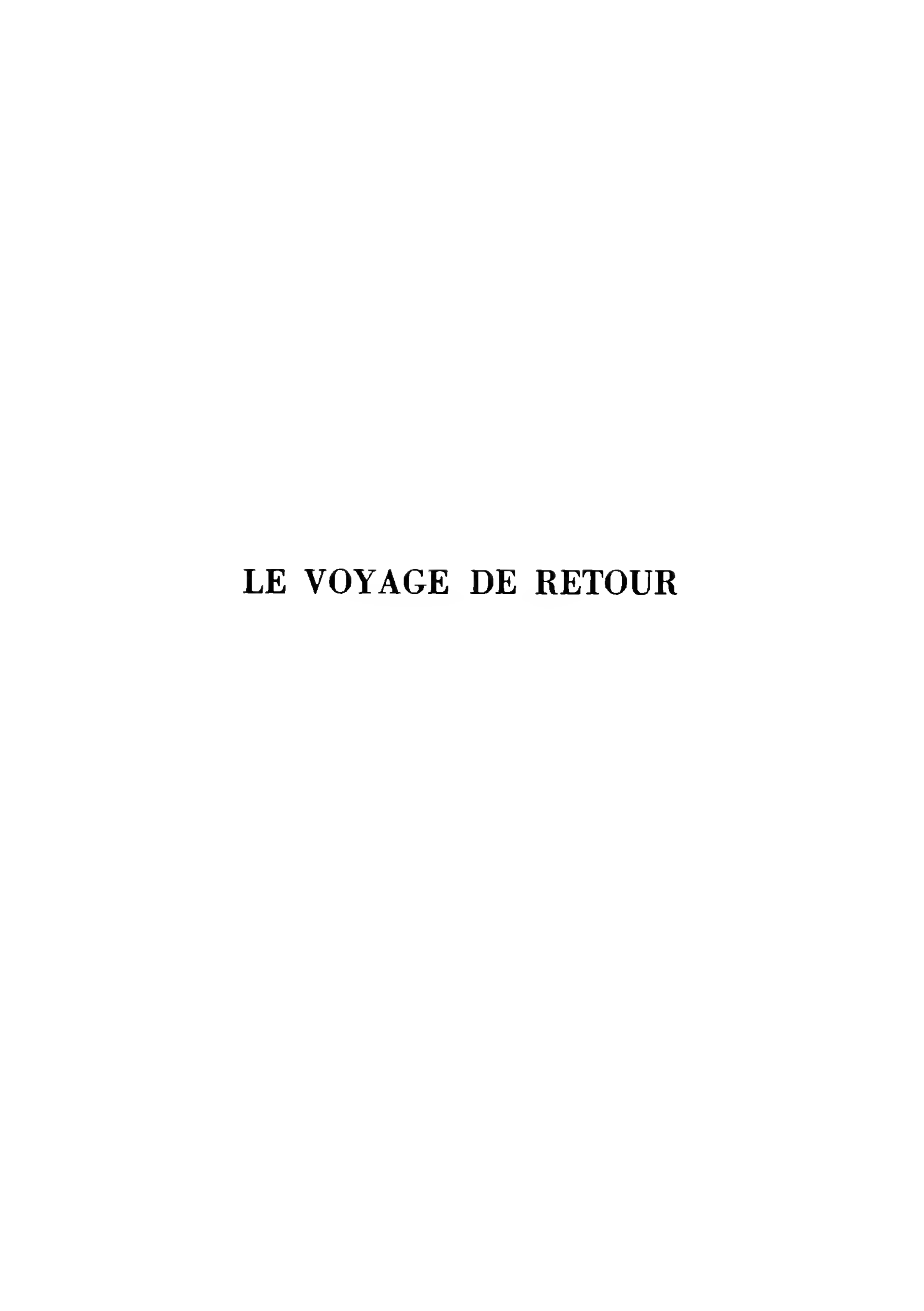
La vue du camp environ une heure avant qu'il fut emporté par l'avalanche. Les alpinistes et les Sherpas s'amusent à faire rouler des boules de neige au bas de la pente.



Le versant nord-est du Chaukhamba après l'avalanche. La croix indique placement où se trouvait le camp; le sommet est visible tout en haut.

Angdawa, emporté par l'avalanche, l'épaule fracturée en deux endroits, gît dans la neige en attendant d'être secouru.

Angdawa et Baly (assis) ont été installés sur la neige et attendent la nuit pour redescendre le lendemain au camp de base. Gombu qui est mort trois heures après l'avalanche a été enseveli dans la neige à droite, là où se trouve le montant de la tente.



LE VOYAGE DE RETOUR

En auto nous quittons Ranikhet pour descendre jusqu'à Kathgodam, première station de chemin de fer. Sur la route nous dépassons une colonne de soldats anglais et un peu plus loin nous voyons leur campement déjà tout installé par des serviteurs hindous: une grande tente et une foule de plus petites, une cuisine, et des *lorries*.

A Kathgodam, nous pesons les bagages et prenons les billets, mais lorsqu'il s'agit de monter dans le train, il n'y a pas de place: le chef de gare fait tout simplement rajouter un wagon pour nous! Pendant la nuit nous devons changer deux fois de train, à Bareilly et à Moradabad. Enfin, à 10 heures, le lendemain matin, nous arrivons à Dehli où nous allons immédiatement à l'hôtel Suisse pour rendre visite à M. Steiner, son propriétaire. Il est malheureusement absent mais nous trouvons M. Halm, un Suisse, beau-frère d'un de mes amis en Suisse. Il est directeur de l'hôtel et collectionne les antiquités hindoues. Pour cela il a déjà fait plusieurs voyages jusqu'à Peshawar, à la frontière de l'Afghanistan et il nous explique le danger de ces expéditions. Chaque semaine, un convoi d'auto escorté par un tank traverse le pays dangereux jusqu'à la ville-frontière. Les indigènes sont des bandits et celui qui s'aventurerait seul en auto et roulerait trop vite par

exemple, risquerait d'exciter la convoitise des indigènes qui tireraient dans les pneus et dévaliseraient le touriste.

Au cours de l'après-midi, M. Halm nous accompagne pour nous faire visiter les ruines de l'ancienne Dehli. Au cours des temps, cinq villes furent construites les unes sur les autres, et il faut être très versé dans l'histoire et dans l'architecture des différentes époques pour s'y reconnaître quelque peu. Nous-mêmes ne faisons que la différence entre l'ancienne Dehli avec ses temples, ses mausolées en ruines, ses minarets et la nouvelle Dehli avec ses immenses palais et jardins, ses villas modernes et ses hôtels luxueux.

En rentrant nous allons prendre un bain délicieux dans la piscine de l'hôtel Cecil où nous nous amusons royalement.

A 10 heures du soir, nous prenons le train pour Agra où nous arrivons à 2 heures du matin. Nous nous rendons immédiatement au Taj Mahal, mausolée de style mauresque en marbre blanc incrusté de pierres précieuses. La lune éclaire les minarets et les dômes dont les silhouettes pâles se profilent dans la nuit calme et étoilée. Les touffes d'arbres sombres et les pièces d'eau symétriques des parcs qui entourent le monument donnent à l'ensemble une beauté mystérieuse émouvante. Le lendemain, dès 8 heures, nous retournons au Taj Mahal pour filmer en couleurs cette merveille de l'architecture des Indes.

Au milieu du jour, le train nous emmène vers Bombay. Nous resterons là six jours en attendant le bateau qui va nous ramener en Italie. Les différents membres de la colonie suisse se mettent en quatre pour nous rendre le séjour agréable. Chaque jour nous sommes invités, pour

un déjeuner chez M. Vonesch, pour un dîner chez M. Scherer, chez M. Rigg, ou bien à l'hôtel Taj Mahal au restaurant chinois, où nous engloutissons des nids d'hirondelles en compagnie de M. Sonderegger, le consul suisse.

Enfin, le 10 octobre, nous nous embarquons pour Gênes sur le *Conte Biancamano*. Ce voyage de retour sera des plus amusants car, sur ce paquebot qui peut recevoir plusieurs centaines de passagers, nous ne sommes que vingt-quatre en tout. Une quinzaine en classe touriste, et les autres en première et en seconde. Une belle dame, très peinte, qui joue au poker chaque nuit avec sa suite, et qui dort le jour, arrivera à Gênes sans avoir vu le soleil de toute la traversée!

A bord se trouve aussi un médecin parisien avec sa femme et son fils de quinze ans. Ils en sont à leur quatrième voyage autour du monde et je passe mes journées à leur faire raconter leurs aventures: Canada, Etats-Unis, Mexique. Puis ils ont traversé l'Afrique et visité l'Australie; leur voyage le plus intéressant est leur randonnée à travers toutes les Russies par le transsibérien, avec retour par la Chine, le Japon, l'Indochine, les Iles de la Sonde et les Indes. L'enfant est un charmant compagnon, qui pour son âge a déjà vu bien des pays. Ses parents m'expliquent qu'il possède un don extraordinaire d'orientation, et que chaque fois qu'ils se perdent dans une ville, c'est leur gamin qui les ramène infailliblement à l'hôtel. Je lui enseigne à plonger, tandis qu'il me résume chaque jour les nouvelles de la radio avec une aisance et une précision remarquables.

En passant près de Suez, le bateau décrit subitement un grand « S », pour éviter une mine, nous dit-on. Il nous est impossible de descendre à terre pour visiter le Caire et reprendre le bateau à Port-Saïd. Dans cette dernière ville, par contre, nous pouvons aller nous promener, pour être écœurés une fois de plus par le trafic et le raccolage des Arabes. Le bateau longe ensuite les îles de Crête et les côtes de la Sicile. Nous voyons l'Etna, le Stromboli, crachant du feu, et nous visitons Naples.

Le 22 octobre enfin, nous abordons à Gênes, où ma femme est venue m'attendre.

Nous arrivons en Suisse en pleine mobilisation de guerre. Sous l'uniforme, je repenserai souvent à l'arête en corniche du Dunagiri, à l'immense chute de séracs du glacier de Kosa dont le fracas incessant des avalanches de glace avait fini par nous rendre neurasthéniques, et enfin à la chance miraculeuse que nous avions eue de ressortir vivants de l'avalanche du Chaukhamba. Malgré les souvenirs merveilleux des aventures vécues dans les montagnes sauvages de l'Himalaya, la perte de deux fidèles *Sherpas*, Gombu et Ajitia, restera douloureuse au fond de notre cœur.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Les illustrations sont reproduites d'après des photographies d'André Roch.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimé en Suisse

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 JUILLET 1947
SUR LES PRESSES DE
ROBERT-TISSOT & FILS
A LA CHAUX-DE-FONDS
POUR LE COMPTE DES
ÉDITIONS VICTOR ATTINGER S. A.
A NEUCHATEL, SUISSE